



OEUVRES MELÉES DE MR. DE SAINT-EVREMOND,

Publiées sur les Manuscrits de l'Auteur.

Nouvelle Edition revûe, corrigée & augmentée de nouvelles Remarques.

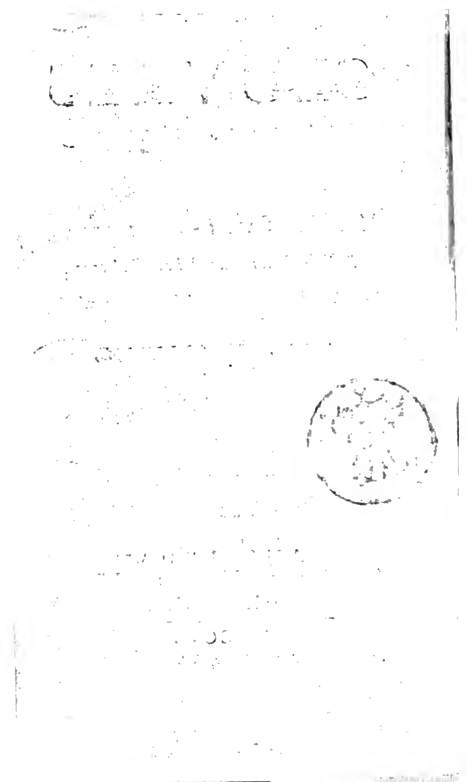
TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire
sur le Vygendam.

MDCCVI.

Avec Privilege de N. S. les Etats de Hollande & de Westfrise.



TABLE

Des Pieces contenues dans le quatriéme Tome.

tous

A

AVIS.

L'ODE *à Mr. le Duc de Nevers*, qui eſt à la page 308 de ce Volume, n'eſt pas de Mr. de *St. Evremond*: mais comme elle s'étoit gliſſée parmi ſes Ouvrages dans l'Edition de *Londres*, le Libraire a crû la devoir laiſſer dans celle-ci. Je croi qu'elle eſt de Mr. l'Abbé *de Chaulieu*; & qu'elle a été écrite au Nom de Madame la Ducheſſe de *Bouillon*.

IDYLLE



IDYLLE
EN MUSIQUE.

Ouverture.

SCENE PREMIERE.

LISIS, TIRCIS.

LISIS.



Mour, je te rens mes Emplois:
Si j'ai vieilli dans ton service,
J'en ai mieux reconnu la rigueur de tes Loix,
J'en ai mieux senti le supplice.

TIRCIS.

De tous les Dieux révérés autrefois,
Aucun n'avoit moins d'injuſtice:
Ils ſont éteints ces Dieux que forma le Caprice;
L'Amour aſſujettit les Peuples & les Rois.

LISIS.

Qu'il exerce par tout ſon tyrannique Empire:
Qu'aux Champs, à la Ville, à la Cour,
On faſſe des vœux, on ſoûpire;
Que tous, excepté moi, ſoient ſujets à l'Amour.

TIRCIS.

Pourquoi vous exemter de cette Loi commune?
Courez du Monde entier en aimant la Fortune:
On aime ſur la Terre, on aime ſur les Eaux;
Même Feu dans les Bois fait chanter les Oiſeaux:
Les Plantes & les Fleurs au Printems animées,
Ont l'Appetit ſecret d'aimer & d'être aimées:
Quittez, *Liſis*, quittez vôtre Travers
Aimez avec tout l'Univers.

LISIS.

Ne croyez pas que cela nous impoſe;
Ne croyez pas que ces Diſcours
Rechantés mille fois au ſujet des Amours,
Gagnent ſur nous la moindre choſe:

Tir-

Tircis, n'en soyez point jaloux,
L'*Aminte* le dit mieux que vous;
Mais ce droit naturel d'une commune flâme
Ne peut s'étendre sur mon Ame.

TIRCIS.

Ecoutez mes tristes Accens,
Et devinez par eux les Peines que je sens.
J'aime une Ingrate, une Cruelle,
Autant orgueilleuse que belle.
Ecoutez mes tristes Accens,
Et devinez par eux les Peines que je sens.

SCENE II.

LISIS, TIRCIS, DAMON.

LISIS.

T*Ircis*, je veux songer au repos de ma Vie,
Et d'écouter vos Maux ce n'est pas mon envie.

TIRCIS.

Jusques à la fin de mes jours,
Lisis, je veux aimer, je veux aimer toûjours.

LISIS.

Non, jusqu'à la fin de tes jours:
Non, non, c'est trop aimer, quand on souffre toûjours.

LISIS, & DAMON, *Basse & Dessus.*

Non, non, c'est trop aimer, quand on souffre toûjours.

TIRCIS.

Je m'engage avec peine;
Une fois engagé
A la plus inhumaine,
Plûtôt mort que changé.

LISIS.

Tous ces dé[illegible]s de vivre,
Ces desirs de mourir,
Qu'on trouve dans un Livre,
Où de faux malheureux aiment à discourir;
Le Bon-sens ne les peut souffrir.

TIRCIS.

Une Passion tendre & pure,
N'aime pas la noire peinture
De Tourmens inventés, de tous ces feints Trépas;
Mais je dirai, *Lisis*, sans art & sans figure,
Que je préférerois une Mort assez dure,
Au malheur ennuyeux de vivre & n'aimer pas.

LISIS.

Il faut se plaire aux Objets agréables
Sans se laisser charmer.

TIRCIS.

Pourquoi se défendre d'aimer

Les Objets que l'on trouve aimables?

LISIS.

J'ai passé le tems des Desirs,
La Raison fait tous mes Plaisirs.

DAMON.

Les Plaisirs de la Vieillesse
Ménagés par la Raison,
Dans cette froide saison,
Pourroient se nommer Tristesse.

LISIS.

La Raison m'ôte le tourment,
Où j'étois sensible en aimant.

TIRCIS.

Si tu crains un Cœur qui soûpire,
Goûte au moins les douceurs de celui qui desire.

LISIS.

Qui permet au Cœur les Desirs,
Lui défend en vain les Soûpirs.

TIRCIS.

Triste Repos, & sombre Nonchalance,
Ennuyeuse Inutilité,
Qu'un Paresseux appelle *Liberté*,
Tu n'es pour moi qu'une froide Indolence.

LISIS.

J'ai passé le tems des Desirs,
La Raison fait tous mes Plaisirs.

Deux Flûtes & deux Violons.

UN DUO.

J'ai passé le tems des Desirs,
La Raison fait tous mes Plaisirs.

Les Instrumens.

J'ai passé le tems des Desirs,
La Raison fait tous mes Plaisirs.

Les Voix & les Instrumens.

J'ai passé le tems des Desirs,
La Raison fait tous mes Plaisirs.

SCENE III.

TIRCIS, LISIS.

TIRCIS.

LEs Soûpirs & les Larmes
Que l'on donne à des Charmes,
Honorent le plus jeune, honorent le plus vieux,
A tout âge, en tout tems, l'Amour est précieux.

LISIS.

Il n'est pas raisonnable
De donner à l'Amour les Soûpirs & les Pleurs,
Qu'un pauvre misérable
Ne doit qu'à ses Douleurs.

TIRCIS.

Vos plus vives Douleurs en aimant seront vaines,

Tous

Tous vos maux suspendus & la nuit & le jour,
Heureux sont les Vieillards occupés d'un Amour,
Qui leur fait oublier leurs chagrins & leurs peines.

LISIS.

Je porte peu d'envie à vos tendres desirs:
Content que la Sagesse
Ait soin de ma Vieillesse,
Je laisse aux Jeunes gens à pousser des soûpirs.

TIRCIS.

Est-ce que vôtre Ame allarmée
D'aimer & n'être pas aimée,
Auroit honte de desirer
Ce qu'elle ne peut esperer.

LISIS.

Les Galans de mon âge
Craignent fort le mépris;
Mais ce n'est pas le pis,
Ils craignent les Faveurs encore davantage.

TIRCIS.

La crainte d'une Faveur
Est un peu trop délicate;
Donnez, *Lisis*, vôtre cœur,
Je vous répons d'une Ingrate.

LISIS.

Soit foiblesse ou raison, je vivrai sans Desirs;
Un Repos innocent fait mes plus doux Plaisirs:

Sans soin, sans peine, & sans envie,
Coulez, coulez paisible Vie.

Les Violons.

LE CHOEUR.

Soit foiblesse ou raison, je vivrai sans Desirs;
Un Repos innocent fait mes plus doux Plaisirs:
Sans soin, sans peine, & sans envie,
Coulez, coulez paisible Vie.

Les Violons seuls.

Sans soin, sans peine, & sans envie,
Coulez, coulez paisible Vie.

Les Flûtes seules.

Sans soin, sans peine, & sans envie,
Coulez, coulez paisible Vie.

SCENE IV.

TIRCIS, LISIS, DAMON.

TIRCIS.

Notre Ame nous doit faire aimer,
Autant de tems qu'elle peut animer.

Desirs, & craintes,
Tendres atteintes,
Heureux tourment
Que l'on souffre en aimant,

Quel

Quel Bien eſt comparable aux douceurs de vos plaintes
Pour un Amant!

Deux Flûtes & deux Violons.

LISIS.

Quel Bien trouvez-vous à craindre,
Et quelle douceur à vous plaindre?

TIRCIS.

Triſte Entretien de mes ennuis,
Vous faites le bonheur de l'état où je ſuis.

Les Flûtes.

UN DUO.

Triſte Entretien de mes ennuis,
Vous faites le bonheur de l'état où je ſuis.

Deux Flûtes & deux Violons.

LISIS.

Hortence toute aimable en ſes moindres diſcours
Avec ceux qui peuvent lui plaire,
Uſurpe des Vieillards le chagrin ordinaire,
Pour les gronder toûjours.

TIRCIS.

Non, ce n'eſt pas qu'on les gronde;
Mais l'injuſte Autorité
Qu'ils prennent ſur tout le monde,
Attire un Châtiment aſſez bien mérité.
Non, non, ce n'eſt pas qu'on les gronde,
On punit ſeulement l'injuſte Autorité.

LISIS.

Tel Vieillard eſt honteux de ſe voir trop docile;

En public, en ſecret, on le trouve, dit-on,

Moqueur malicieux, ou diſcret imbécile,

Qui ne veut jamais dire *non*,

Par une honnêteté plus fade que civile.

S'il louë, il gâte la maiſon:

Moins délicat que difficile,

Il condamne ſouvent avec peu de raiſon.

Voila, voila, *Tircis*, l'état doux & tranquile,

D'un Vieillard que l'Amour tiendroit en ſa priſon.

TIRCIS.

La Raiſon en amour a trop de ſéchereſſe;

Eſperez tout de la Tendreſſe.

LISIS.

La Tendreſſe en cheveux gris

Ne produit que du mépris.

TIRCIS.

Le moins favoriſé dans l'amoureux Empire,

Se plaît au mal dont il ſoûpire.

LISIS & DAMON *qui fait la Baſſe.*

Beau moyen pour ſe rendre heureux,

De n'être point aimé, qnand on eſt amoureux!

Les Violons.

Beau moyen pour ſe rendre heureux,

De n'être point aimé, quand on eſt amoureux!

L I.

LISIS *avec les Violons.*

L'Amour ne veut de nous que nos jeunes années;
N'approchez pas, Infirmités:
Le Culte de ce Dieu, vieilles Infortunées,
Ne souffre point vos saletés.

TIRCIS.

Un Cœur fidéle qui se donne,
Dérobe la Vieillesse au jour;
Aux yeux d'une belle personne,
C'est cacher ses défauts que montrer son Amour.

LISIS.

On rencontre peu de Belles
Coupables de cette erreur;
Mais je les aime cruelles;
Partisan de la Rigueur
Je suis contre moi pour elles,
Dans leur juste mépris pour Vieillesse & Laideur.

TIRCIS.

Je ne trouve qu'inhumaines;
Et quand j'en perdrois le jour,
Je suivrai toûjours l'Amour,
J'aimerai toûjours ses peines.

LISIS.

Dût mon Age caduc avoir un plus long cours;
Tout le tems de ma vie

Sans desir, sans envie,
J'admirerai toûjours.

TIRCIS.

Qui peut exprimer, quand on aime,
Cette douce langueur que l'on sent en soi-même!

LISIS.

Tircis, tous ces beaux mouvemens
A les bien expliquer, sont de secrets tourmens.

TIRCIS.

Le Ciel en nous formant inspira dans nôtre Ame
Un Principe caché de l'amoureuse flâme.

LISIS.

Le Ciel en nous formant inspira dans nos Cœurs
Le Principe caché de nos plus grands malheurs;
Il inspira l'Amour cette source féconde
De tous les maux du Monde.

TIRCIS.

Si j'osois élever mes Vers,
Je dirois que l'Amour entretient l'Univers:
C'est lui dont la chaleur anime vôtre Veine;
Qui bien-faisant à tous, se rit de vôtre haine....
Mais que des Concerts charmans
De nos Voix les plus belles,
Avec les Instrumens
Appaisent nos querelles.

LE

LE CHOEUR.

Pour finir tout ces beaux discours;
Chantons, chantons qu'il faut aimer toûjours:
Chantons, chantons qu'il faut aimer
Qui peut charmer;
Chantons qu'il faut aimer toûjours.

Les Violons & les Hautbois.

LISIS.

Chantons qu'il nous faut admirer
Sans soûpirer;
Qu'il nous faut admirer toûjours.

TIRCIS.

Depuis que je sers ma Cruelle,
Je fus toûjours discret, je fus toûjours fidelle.

LISIS.

C'est un mérite fort leger,
Que d'être fidéle Berger.

TIRCIS.

Je souffre: mais le goût d'une tendre sonffrance
Aux Amans délicats tient lieu de Jouïssance.

LISIS.

Que durent à jamais
Vos heureuses Allarmes,
Vos Soûpirs & vos Larmes;
Pour moi je veux goûter les douceurs de la Paix.

TIRCIS.

O bien-heureuses chaînes,

Qui changez en plaisirs les douceurs & les peines!

Un Duo.

Que durent à jamais
Vos heureuses Allarmes,
Vos Soûpirs & vos Larmes,
Et que le vieux *Lisis* aille goûter sa Paix.

DAMON.

Si nôtre bon *Lisis* revoit les mêmes Charmes,
Nous aurons fait pour lui d'inutiles souhaits.

LISIS.

Un puissant interêt me presse
De retourner à des Charmes si doux:
Qu'aviez-vous fait, vaine ombre de Sagesse,
Fausse Raison, helas! que faisiez-vous?

TIRCIS.

Depuis le tems que je soûpire
Sujet de l'amoureux Empire,
Ma Raison sur mon Cœur n'a jamais rien tenté
En faveur de ma Liberté.

DAMON.

Lisis, ton Ame est souvent révoltée,
Mais la séditieuse aussi-tôt dégoûtée
De sa Rebellion à celle que tu sers,
Dans un Etat soûmis vient reprendre ses fers.

LISIS.

A mon grand interêt ma flame est asservie:

Du

Du feu de ses beaux Yeux, je reçois les esprits
Qui conservent ma vie.
Heureux, heureux l'Amour dont la Vie est le prix!

TIRCIS.

Heureuse, heureuse est la Vie
Dont l'Amour fait tout l'emploi;
Je haïrois le jour, si je n'avois l'envie
De montrer en vivant ma Constance & ma Foi.

LISIS.

Jamais Rigueur ne m'a coûté de larmes;
Jamais soupçon n'a mon Cœur allarmé:
Je cherche moins les Faveurs que les Charmes,
Aimant pour vivre & non pour être aimé.

TIRCIS.

Aimons, c'est l'Amour qu'il faut suivre,
Donnons tout à la Passion:
Qu'aimer mieux d'un Amant fasse l'ambition.

LISIS.

Que celle d'un Vieillard soit purement de vivre:
La Vie est le dernier plaisir
Où doive aspirer son desir.

TIRCIS.

Beaux Yeux que tout le monde adore!

LISIS.

Beaux Yeux par qui je vis encore!

A deux.

Peut-on rien trouver de si doux,
Que de tenir toûjours à vous?

DAMON.

Aimez, aimez, c'est l'Amour qu'il faut suivre;
Laissez-vous tous deux enflâmer:
Que *Tircis* vive pour aimer,
Et que *Lisis* aime pour vivre.

LE CHOEUR.

Aimez, aimez, c'est l'Amour qu'il faut suivre;
Laissez-vous tous deux enflâmer:
Que *Tircis* vive pour aimer,
Et que *Lisis* aime pour vivre.

DISSERTATION
SUR LE MOT DE
VASTE.
A MESSIEURS DE
L'ACADEMIE FRANCOISE.

APRE'S m'être condamné moi-même sur le mot de VASTE, je me persuadois qu'on devoit être content de ma Ré-

Rétractation: mais puis que Messieurs de l'ACADEMIE ont jugé à propos que leur Censure fut ajoûtée à la mienne, je déclare que mon desaveu n'étoit pas sincere; c'étoit un pur effet de docilité, & un assujettissement volontaire de mes Sentimens à ceux de Madame *Mazarin*. Aujourd'hui je reprens contre eux la Raison que j'avois quittée pour elle, & que tout Honnête-homme feroit vanité d'avoir perduë.

On peut disputer à Messieurs de l'ACADEMIE le Droit de régler nôtre Langue comme il leur plaît. Il ne dépend pas des Auteurs d'abolir de vieux Termes par dégoût, & d'en introduire de nouveaux par fantaisie: tout ce qu'on peut faire pour eux, c'est de les rendre maîtres de l'Usage, lors que l'Usage n'est pas contraire au Jugement & à la Raison. Il y a des Auteurs qui ont perfectionné les Langues, il y en a eu qui les ont corrompuës; & il faut revenir au Bon-sens pour en juger. Jamais *Rome* n'a eû de si beaux Esprits que sur la fin de la République: la raison en étoit qu'il y avoit encore assez de Liberté parmi les *Romains*, pour donner de la force aux Esprits, & assez de Luxe pour leur donner

ner de la Politesse & de l'Agrément. En ce tems où la beauté de la Langue étoit à son plus haut point ; ce tems où il y avoit à *Rome* de si grands Génies, *César*, *Saluste*, *Ciceron*, *Hortensius*, *Brutus*, *Asinius Pollio*, *Curion*, *Catulle*, *Atticus*, & beaucoup d'autres qu'il seroit inutile de nommer ; en ce tems il étoit juste de se soûmettre à leur Sentiment, & de recevoir avec docilité leurs Décisions : mais lors que la Langue est venuë à se corrompre sous les Empereurs ; lors que l'on préféroit *Lucain* à *Virgile*, & *Sénéque* à *Ciceron*, étoit-on obligé d'assujettir la liberté de son jugement à l'autorité de ceux qui faisoient les beaux-Esprits ? Et *Pétrone* n'est-il pas loüé par tous les gens de Bon-goût, d'en avoir eu assez pour tourner en ridicule l'Eloquence de son tems ; pour avoir connu le faux jugement de son Siécle, pour avoir donné à *Virgile* & à *Horace*, toutes les louanges qui leur étoient dûës ? *Homerus testis & Lyrici, Romanusque Virgilius, & Horatii curiosa felicitas.*

Venons des *Latins* aux *François*. Quand *Nerveze* * faisoit admirer sa fausse Eloquen-

* Nerveze *a publié un Volume d'*Epitres Morales *toutes pleines de Phœbus & de Galimatias.*

quence, la Cour n'auroit-elle pas eu obligation à quelque bon Esprit, qui l'eût détrompée? Quand on a vû *Coëffeteau* charmer tout le monde par ses Métaphores, & que les *maitresses voiles de son Eloquence* * passoient pour une merveille: quand la Langue fleurie de *Cohon* †, qui n'avoit ni force ni solidité, plaisoit à tous les faux polis, aux faux délicats: quand l'Affectation de *Balzac*, qui ruïnoit la beauté naturelle des Pensées, passoit pour un Stile majestueux & magnifique; n'auroit-on pas rendu un grand service au Public, de s'opposer à l'autorité que ces Messieurs se donnoient, & d'empêcher le mauvais Goût que chacun d'eux a établi différemment dans son tems?

J'avoüe qu'on n'a pas le même Droit contre Messieurs de l'ACADEMIE. *Vaugelas*, *Ablancourt*, *Patru*, ont mis nôtre Langue dans sa perfection; & je ne doute point que ceux qui écrivent aujourd'hui ne la maintiennent dans l'état où ils l'ont mise. Mais si quelque jour une fausse idée de Politesse rendoit le Discours foible & languissant; si pour aimer trop

* *Expression de* Coëffeteau.

† *Célébre Prédicateur, & ensuite Evêque de* Nîmes.

trop à faire des Contes, & à écrire des Nouvelles, on s'étudioit à une Facilité affectée, qui ne peut être autre chose qu'un faux Naturel; si un trop grand attachement à la Pureté produisoit enfin de la Sécheresse; si pour suivre toûjours l'ordre de la Pensée, on ôtoit à nôtre Langue le beau tour qu'elle peut avoir, & que la dépouillant de tout ornement, on la rendit barbare, pensant la rendre naturelle; alors ne seroit-il pas juste de s'opposer à des Corrupteurs, qui ruïneroient le bon & le véritable Stile, pour en former un nouveau aussi peu propre à exprimer les Sentimens forts, que les Pensées délicates?

Qu'ai-je affaire de rappeller le passé, ou de prévoir l'avenir? Je reconnois la Jurisdiction de l'ACADEMIE: qu'elle décide si VASTE est en usage, ou s'il n'y est pas; je me rendrai à son Jugement: mais pour connoître la force & la proprieté du Terme; pour savoir si c'est un blâme, ou une louange, elle me permettra de m'en rapporter à la Raison. Ce petit Discours fera voir si je l'ai euë.

J'avois soûtenu qu'ESPRIT VASTE se prend en bonne ou en mauvaise part, se-

ſelon les choſes qui s'y trouvent ; qu'un ESPRIT VASTE, *merveilleux*, *pénétrant*, marquoit une capacité admirable, & qu'au contraire un ESPRIT VASTE *& démeſuré*, étoit un Eſprit qui ſe perdoit en des penſées vagues, en de belles mais vaines idées, en des deſſeins trop grands, & peu proportionnés aux moyens qui nous peuvent faire réüſſir. Mon Opinion me paroiſſoit aſſez moderée. Il me prend envie de nier que VASTE puiſſe jamais être une louange, & que rien ſoit capable de rectifier cette qualité. Le Grand eſt une Perfection dans les Eſprits: le *Vaſte* toûjours un Vice. L'Etenduë juſte & réglée, fait le Grand: la Grandeur démeſurée fait le *Vaſte*. *VASTITAS*, *Grandeur exceſſive*. Le *Vaſte* & l'Affreux ont bien du rapport: les choſes *vaſtes* ne conviennent point avec celles qui font ſur nous une impreſſion agréable. *VASTA SOLITUDO*, n'eſt pas de ces Solitudes qui donnent un repos délicieux, qui charment les peines des Amans, qui enchantent les maux des Miſérables; c'eſt une Solitude ſauvage, où nous nous étonnons d'être ſeuls, où nous regrettons la perte de la Compagnie, où le ſouvenir des Plaiſirs perdus nous affli-

flige, où le sentiment des maux présens nous tourmente. Une *Maison vaste* a quelque chose d'affreux à la vûë: des *Appartemens vastes* n'ont jamais donné envie à personne d'y loger: des *Jardins vastes* ne sauroient avoir ni l'agrément qui vient de l'Art, ni les graces que peut donner la Nature: de *vastes Forêts* nous effrayent; la vûë se dissipe & se perd à regarder de *vastes Campagnes*. Les Rivieres d'une juste grandeur nous font voir des bords agréables, & nous inspirent insensiblement la douceur de leur cours paisible: les Fleuves trop larges, les Débordemens, les Inondations nous déplaisent par leurs agitations; nos yeux ne sauroient souffrir leur *vaste étenduë*. Les Pays sauvages qui n'ont pas encore reçû de culture, les Pays ruinés par la désolation de la Guerre, les Terres désertes & abandonnées, ont quelque chose de *vaste* qui fait naître en nous comme un secret sentiment d'horreur. *VASTUS, quasi vastatus*: VASTE est à-peu-près la même chose que *gâté*, que *ruiné*. Passons des Solitudes, des Forêts, des Campagnes, des Rivieres, aux Animaux & aux Hommes.

Les Baleines, les Elephans se nomment

ment *VASTÆ & immanes Belluæ.* Ce que les Poëtes ont feint de plus monstrueux, les Cyclopes, les Géans sont nommés *Vastes:*

VASTOSque ab rupe Cyclopas
Prospicio.
VASTA se mole moventem
Pastorem Polyphemum *.

Parmi les Hommes, ceux qui excedoient nôtre stature ordinaire; ceux que la grosseur ou la grandeur distinguoit des autres, étoient nommez chez les Latins, *VASTA Corpora.*

VASTUS a passé jusqu'aux Coûtumes & aux Manieres. *Caton*, qui avoit d'ailleurs tant de bonnes qualités, étoit un homme *VASTIS Moribus*, à ce que disoient les *Romains.* Il n'y avoit aucune élegance en ses Discours, aucune grace, ni en sa Personne, ni en ses Actions: il avoit un Air rustique & sauvage en toutes choses. Les *Allemands* aujourd'hui civilisés & polis en beaucoup de lieux, vouloient autrefois que ce qui étoit chez eux & autour d'eux, eût quelque

* Virg. *Æneid. Lib. III.*

que chose de *vaste*. Leur Habitation, leur Train, leur Suite, leur Equipage, leurs Assemblées, leurs Festins, *VASTUM aliquid redolebant*; c'est-à-dire, qu'ils se plaisoient à une Grandeur démesurée, où il n'y avoit ni politesse ni ornement. J'ai remarqué que le mot de VASTE a quatre ou cinq significations dans *Ciceron*, toutes en mauvaise part: *VASTA Solitudo* *, *VASTUS & agrestis* †, *VASTA & immanis Bellua* §, *VASTAM & hiantem Orationem*)(. La signification la plus ordinaire de *VASTUS*, c'est *trop spacieux*, *trop étendu*, *trop grand*, *démesuré*.

On me dira peut-être que VASTE ne signifie pas en François, ce que *VASTUS* peut signifier en Latin, dans tous les Sens qu'on lui a donnés. Je l'avouë. Mais pourquoi ne conservera-t-il pas sa signification la plus naturelle, comme DOULEUR, VOLUPTÉ, LIBERTÉ, FAVEUR, HONNEUR, AFFLICTION, CONSOLATION, & mille Mots de cette nature-là, conservent

* Cic. *in Somn. Scip.* §. 6.
† *De Oratore Lib. I.* §. 25.
§ *De Divin. Lib. I.* §. 24.
)(*Rhetor. ad Herenn. Lib. IV.* §. 12.

vent la leur? Encore y a-t-il une raiſon pour VASTE, qui ne ſe trouve point pour les autres; c'eſt qu'il n'y a jamais eu de Terme François qui exprimât véritablement ce que le *VASTUS* des Latins ſavoit exprimer; & nous ne l'avons pas rendu François pour augmenter un nombre de Mots qui ſignifient la même choſe; c'eſt pour donner à nôtre Langue ce qui lui manquoit, ce qui la rendoit défectueuſe. Nous penſons plus fortement que nous ne nous exprimons: il y a toûjours une partie de nôtre penſée qui nous demeure: nous ne la communiquons preſque jamais pleinement; & c'eſt par l'Eſprit de pénétration plus que par l'intelligence des Paroles, que nous entrons tout-à-fait dans la conception des Auteurs. Cependant, comme ſi nous appréhendions de bien entendre ce que penſent les autres, ou de faire comprendre ce que nous penſons nous-mêmes, nous affoibliſſons les Termes qui auroient la force de l'exprimer. Mais en dépit que nous en ayons, VASTE conſervera en François la véritable Signification qu'il a en Latin. On dit *trop vaſte*, comme on dit *trop inſolent*, *trop extravagant*, *trop avare*; & c'eſt l'excès d'une méchante qualité: on

ne dit point *assez vaste*, parce qu'ASSEZ marque une situation, une consistance, une mesure juste & raisonnable; & du moment qu'une chose est *vaste*, il y a de l'excès, il y a du trop; *assez* ne sauroit jamais lui convenir. Venons à examiner particulierement l'ESPRIT VASTE, puis que c'est le sujet de la Question.

Ce que nous appellons l'ESPRIT, se distingue en trois Facultés, le *Jugement*, la *Mémoire*, l'*Imagination*. Un *Jugement* peut être loüé d'être *solide*, d'être *profond*, d'être *délicat* à discerner, *juste* à définir; mais, à mon avis, jamais homme de bon-sens ne lui donnera la qualité de *vaste*. On dit qu'une *Mémoire* est *heureuse*, qu'elle est *fidele*, qu'elle est propre à recevoir & à garder les especes: mais il n'est pas venu à ma connoissance qu'on l'ait nommée *vaste*, qu'une fois*; à mon avis, mal-à-propos. *Vaste* se peut appliquer à une *Imagination* qui s'égare, qui se perd, qui se forme des visions & des chiméres.

Je n'ignore pas qu'on a prétendu louër *Aristote*, en lui attribuant un *Genie vaste*, on a crû que cette même qualité de *vaste* étoit

* Patru.

étoit une grande louange pour *Homere*. On dit qu'*Alexandre*, que *Pyrrhus*, que *Catilina*, que *César*, que *Charles-Quint*, que le Cardinal de *Richelieu*, ont eu l'Esprit vaste: mais si on prend la peine de bien examiner tout ce qu'ils ont fait, on trouvera que les beaux Ouvrages, que les belles Actions doivent s'attribuër aux autres Qualités de leur Esprit, & que les Erreurs & les Fautes doivent être imputées à ce qu'ils ont eu de *vaste*. Ils ont eu ce *Vaste*; je l'avouë: mais ç'a été leur Vice, & un Vice qui ne leur est pardonnable qu'en consideration de leurs Vertus. C'est une Erreur de nôtre Jugement, de faire leur Mérite d'une chose qui ne peut être excusée que par indulgence: s'ils n'étoient presque toûjours grands, on ne leur permettroit pas d'être quelquefois *vastes*. Venons à l'examen de leurs Ouvrages & de leurs Actions, donnons à chaque Qualité les effets qui véritablement lui appartiennent, commençons par les Ouvrages d'*Aristote*.

Sa Poetique en est un des plus achevés; mais à quoi sont dûs tant de Préceptes judicieux, tant d'Observations justes, qu'à la netteté de son Jugement: on ne dira pas que c'est à son *Esprit vaste*.

Dans sa POLITIQUE, qui régleroit encore aujourd'hui des Législateurs, c'est comme sage, comme prudent, comme habile, qu'il régle les diverses Constitutions des Etats: ce ne fut jamais comme *vaste*. Personne n'est jamais entré si avant que lui dans le Cœur de l'Homme, comme on le peut voir dans sa MORALE, & dans sa RHETORIQUE, au Chapitre des *Passions*; mais c'est comme pénétrant qu'il y est entré, comme un Philosophe qui savoit faire de profondes Réflexions, qui avoit fort étudié ses propres mouvemens, & fort observé ceux des autres. Ne fondez pas le mérite du *Vaste* là-dessus; il n'y eût jamais aucune part. *Aristote* avoit proprement l'*Esprit vaste* dans la PHYSIQUE, & c'est de-là que sont venuës toutes ses Erreurs; par-là il s'est perdu dans les Principes, dans la *Matiere premiere*, dans les Cieux, dans les Astres, & dans le reste de ses fausses Opinions.

Pour *Homere*, il est merveilleux tant qu'il est purement humain; juste dans les Caractéres, naturel dans les Passions, admirable à bien connoître & à bien exprimer ce qui dépend de nôtre Nature. Quand son *Esprit vaste* s'est étendu sur cel-

celle des Dieux; il en a parlé si extravagamment, que *Platon* l'a chassé de sa République comme un Fou.

Sénéque a eu tort de traiter *Alexandre* d'un téméraire, qui devoit sa Grandeur à sa Fortune: *Plutarque* me paroît avoir raison, lors qu'il attribuë ses Conquêtes à sa Vertu plus qu'à son Bonheur. En effet, considerez *Alexandre* à son avénement à la Couronne, vous trouverez qu'il n'a pas eu moins de Conduite que de Courage pour s'établir dans les Etats de son Pere. Le mépris que l'on faisoit de la Jeunesse du Prince, porta ses Sujets à remuër, & ses Voisins à entreprendre; il punît des séditieux, & assujettît des inquiets. Toutes choses étant pacifiées, il prit des mesures pour se faire élire Général des *Grecs* contre les *Perses*, & ces mesures furent si bien prises, qu'on n'en eut pas attendu de plus justes du Politique le plus consommé. Il fût élû, il entreprit cette Guerre; il fit faire mille fautes aux Lieutenans de *Darius*, & à *Darius* lui-même, sans en faire aucune. Si la grandeur de son Courage ne l'avoit fait passer pour téméraire par les Périls où il s'exposoit, sa Conduite nous auroit laissé l'idée d'un Prince prudent, d'un

Prince ſage. Je vous le dépeins grand & habile en tout ce qu'il a fait de beau. Vous le voulez *vaſte* ; & c'eſt à ce *Vaſte* qu'il a dû tout ce qu'il a entrepris mal-à-propos. Un deſir de Gloire que rien ne bornoit, lui fit faire une Guerre extravagante contre les *Scythes :* une Vanité démeſurée lui perſuada qu'il étoit Fils de *Jupiter :* le *Vaſte* s'étendit juſqu'à ſa douleur, lors que ſa douleur le porta à ſacrifier des Nations entieres aux Mânes d'*Epheſtion*. Après qu'il eut conquis le grand Empire de *Darius*, il pouvoit ſe contenter du Monde que nous connoiſſons ; mais ſon *Eſprit vaſte* forma le deſſein de la Conquête d'un autre : comme *vaſte*, il entreprit ſon Expédition des *Indes*, où l'Armée le voulut abandonner, où ſa Flotte faillit à ſe perdre ; d'où il revint à *Babylone* triſte, confus, incertain, ſe défiant des Dieux & des Hommes. Beaux effets de l'*Eſprit vaſte* d'*Alexandre !*

Peu de Princes ont eu l'*Eſprit* ſi *vaſte* que *Pyrrhus :* ſa Converſation avec *Cinéas*, cette Converſation qui n'eſt ignorée de perſonne, le témoigne aſſez. Sa Valeur, ſon Expérience à la Guerre lui faiſoient gagner des Combats : ſon *Eſprit vaſte* qui embraſſoit toutes choſes, ne lui permit

pas

pas de venir à bout d'aucune; c'étoit entreprise sur entreprise, guerre sur guerre: nul fruit de la guerre. Vainqueur en *Italie*, vainqueur en *Sicile*, en *Macedoine*, vainqueur par tout, nulle part bien établi; sa fantaisie prévalant sur sa Raison par de nouveaux Desseins chimériques, qui l'empêchoient de tirer aucun avantage des bons Succès.

On parle de *Catilina* comme d'un homme détestable; on eût dit la même chose de *César*, s'il avoit été aussi malheureux dans son entreprise que *Catilina* le fut dans la sienne. Il est certain que *Catilina* avoit d'aussi grandes Qualités que nul autre des *Romains*: la naissance, la bonne mine, le courage, la force du Corps, la vigueur de l'Esprit: *nobili genere natus, magna vi & Animi & Corporis, &c.* Il fut Lieutenant de *Sylla* comme *Pompée*; d'une Maison beaucoup plus illustre que ce dernier, mais de moindre autorité dans le Parti. Après la mort de *Sylla*, il aspira aux Emplois que l'autre sût obtenir; & si rien n'étoit trop grand pour le crédit de *Pompée*, rien n'étoit assez élevé pour l'ambition de *Catilina*. L'impossible ne lui paroissoit qu'extraordinaire; l'extraordinaire lui sembloit commun

& facile: *VASTUS Animus immoderata, incredibilia, nimis alta cupiebat.*

Et par-là vous voyez le rapport qu'il y a d'un *Esprit vaste* aux choses démesurées. Les Gens de bien condamnent son crime, les Politiques blâment son entreprise, comme mal conçûë; car tous ceux qui ont voulu opprimer la République, excepté lui, ont eu pour eux la faveur du Peuple, ou l'appui des Légions. *Catilina* n'avoit ni l'un ni l'autre de ces secours: son Industrie & son Courage lui tinrent lieu de toutes choses dans une Affaire si grande & si difficile. Il se fit lui-même une Armée de Soldats ramassés, qui n'avoient presque ni armes, ni subsistance; & ces Troupes combatirent avec autant d'opiniâtreté, que jamais Troupes ayent combatu. Chaque Soldat avoit l'audace de *Catilina* dans le combat, *Catilina* la capacité d'un grand Capitaine, la hardiesse du Soldat le plus résolu & le plus brave. Jamais homme ne mourut avec une fierté si noble. Il est difficile au plus Homme de bien qui lira cette Bataille, d'être fort pour la République contre lui: impossible de ne pas oublier son Crime pour plaindre son Malheur. Il eût pû aquerir sûrement une gran-

grande Autorité selon les Loix: cet Ambitieux si *vaste* dans ses Projets, aspira toûjours à la Puissance, & se porta à la fin à cette Conspiration funeste qui le perdit.

Qui fut plus grand, plus habile que *César?* quelle adresse, quelle industrie n'eut-il pas pour renvoyer une multitude innombrable de *Suisses*, qui cherchoient à s'établir dans les *Gaules?* Il eut besoin d'autant de prudence que de valeur pour défaire & chasser loin de lui les *Allemans:* il eut une dextérité admirable à ménager les *Gaulois*, se prévalant de leurs jalousies particulieres pour les assujettir les uns par les autres. Quelque chose de *vaste* qui se mêloit dans son Esprit avec ses belles Qualités, lui fit abandonner ses mesures ordinaires pour entreprendre l'Expédition d'*Angleterre*. Expédition chimérique, vaine pour sa réputation, & tout-à-fait inutile pour ses interêts. Que de machines n'a-t-il pas employées pour lever les obstacles qui s'opposoient au dessein de sa Domination? Il ruïna le crédit de tous les Gens de bien qui pouvoient soûtenir la République: il fit bannir *Ciceron* par *Clodius* qui venoit de coucher avec sa Femme: il donna tant de

dégoût à *Catulus* & à *Lucullus*, qu'ils abandonnerent les Affaires : il rendit la Probité de *Caton* odieuse, & la Grandeur de *Pompée* suspecte : il soûleva le Peuple contre ceux qui protegeoient la Liberté. Voilà ce qu'a fait *César* contre les Défenseurs de l'Etat ; voici ce qu'il fit avec ceux qui lui aiderent à le renverser. Son inclination pour les Factieux se découvrit à la Conjuration de *Catilina* ; il fut des Amis de *Catilina*, & complice secret de son Crime : il rechercha l'amitié de *Clodius*, homme violent & téméraire : il se lia avec *Crassus*, plus riche que bon Citoyen : il se servit de *Pompée* pour aquerir du crédit. Dès qu'on songea à donner des bornes à son Autorité, & à prévenir l'établissement de sa Puissance, il n'oublia rien pour ruïner *Pompée*. Il mit *Antoine* dans ses interêts ; il gagna *Curion* & *Dolabella* : il s'attacha *Hirtius*, *Oppius*, *Balbus*, & tout autant qu'il pût de gens inquiets, audacieux, entreprenans, capables de travailler sous lui à la ruïne de la République. Des mesures si fines, si artificieuses ; des moyens si cachés, & si délicats, une conduite si étudiée en toutes choses ; tant de dissimulation, tant de secret, ne peuvent s'attribuer

buer à un *Esprit vaste*; ses fautes, ses malheurs, sa ruïne, sa mort ne doivent s'imputer qu'à cet Esprit. Ce fut cet Esprit qui l'empêcha d'assujettir *Rome*, comme il le pouvoit, ou de la gouverner comme il l'eût dû. C'est ce qui lui donna fantaisie de faire la guerre aux *Parthes*, quand il faloit s'assurer mieux des *Romains*. Dans un Etat incertain, où les *Romains* n'étoient ni Citoyens, ni Sujets, où *César* n'étoit ni Magistrat, ni Tyran, où il violoit toutes les Loix de la République, & ne savoit pas établir les siennes; confus, égaré, dissipé dans les *vastes Idées* de sa Grandeur, ne sachant régler ni ses pensées, ni ses affaires, il offensoit le Sénat, & se fioit à des Sénateurs; il s'abandonnoit à des infidéles, à des ingrats, qui préferant la Liberté à toutes les Vertus, aimerent mieux assassiner un Ami & un Bienfacteur, que d'avoir un Maître. Louez, Messieurs, louez l'*Esprit vaste*, il a coûté à *César* l'Empire & la Vie.

Bautru, qui étoit un assez bon Juge du mérite des Grands-hommes, avoit coûtume de préférer *Charles-Quint* à tout ce qu'il y avoit eu de plus Grand dans l'*Europe*, depuis les *Romains*. Je ne veux

pas décider, mais je pourrois croire que son Esprit, son Courage, son Activité, sa Vigueur, sa Magnanimité, sa Constance, l'ont rendu plus estimable qu'aucun Prince de son tems. Lors qu'il prit le Gouvernement de ses Etats, il trouva l'*Espagne* révoltée contre le Cardinal *Ximenès*, qui en avoit la Régence. L'humeur austere, & les manieres dures de ce Cardinal étoient insupportables aux *Espagnols*: *Charles* fut obligé de venir en *Espagne*, & les Affaires étant passées des mains de *Ximenès* dans les siennes, tous les Grands se remirent dans leur devoir, & toutes les Villes rentrerent bien-tôt dans l'obéïssance. *Charles-Quint* fut plus habile ou plus heureux que *François I.* dans leur concurrence pour l'Empire: *François* se trouvoit plus riche & plus puissant; *Charles* l'emporta par sa fortune, ou par la supériorité de son génie. Le gain de la Bataille de *Pavie*, & la prise de *Rome*, laisserent prisonniers entre ses mains un Roi de *France* & un Pape: Triomphe qui a passé tous ceux des *Romains*. La grande Ligue de *Smalcalde* fut ruïnée par sa conduite & par sa valeur. Il changea toute la face des Affaires d'*Allemagne*: transfera l'Electorat de *Saxe*

Saxe d'une branche à une autre, de *Frederic* vaincu & dépouillé, à *Maurice*, qui avoit suivi le Parti du Victorieux. La Religion même fut soûmise à la Victoire, & elle reçût de la volonté de l'Empereur le fameux INTERIM * dont on parlera toûjours. Mais cet *Esprit vaste* embrassa trop de choses pour en régler aucune: il ne fit pas réflexion qu'il pouvoit plus par autrui que par lui-même; & dans le tems qu'il croyoit avoir assujetti *Rome* & l'Empire, *Maurice* tournant contre lui les Armées qu'il sembloit commander pour son service, faillit à le surprendre à *Inspruck*, l'obligea de se sauver en chemise, & de se retirer en toute diligence à *Villach*. Il est certain que *Charles-Quint* avoit de grandes Qualités, & qu'il a fait de très-grandes choses; mais cet *Esprit vaste* dont on le louë, lui a fait faire beaucoup de fautes, & lui a causé bien des malheurs. C'est à cet Esprit que sont dûës de funestes Entreprises en *Afrique*; c'est à lui que sont dûs divers desseins aussi mal conçûs que mal sui-

* *C'étoit une espece de Réglement que* Charles-Quint *fit en* 1548. *sur les Articles de Foi qu'il vouloit qu'on crût généralement en* Allemagne, EN ATTENDANT *qu'un Concile en eût décidé.*

suivis; à lui que sont dûs ces Voyages de Nations en Nations, où il entroit moins d'interêt que de fantaisie. C'est cet *Esprit vaste* qui l'a fait nommer *Chevalier Errant* par les *Espagnols*, & qui a donné le prétexte aux mal-affectionnés, de l'estimer plus grand Voyageur que grand Conquérant. Admirez, Messieurs, admirez la Vertu de cet *Esprit vaste*. Il tourne les Héros en Chevaliers Errants, & donne aux Vertus héroïques l'air des Avantures fabuleuses.

Je pourrois faire voir que cet *Esprit vaste* fut cause de toutes les Disgraces du dernier Duc de *Bourgogne*, aussi bien que de celles de *Charles Emanuel* Duc de *Savoye* : mais j'ai impatience de venir au Cardinal de *Richelieu*, pour démêler en sa personne les differens effets du Grand & du *Vaste*.

On peut dire du Cardinal de *Richelieu*, que c'étoit un fort grand Génie; & comme Grand, il apporta des avantages extraordinaires à nôtre Etat: mais comme *Vaste* (ce qu'il étoit quelquefois) il nous a mené bien près de nôtre ruïne. Entrant dans le Ministére il trouva que la *France* étoit gouvernée par l'Esprit de *Rome* & par celui de *Madrid*. Nos Minis-

niſtres recevoient toutes les impreſſions que Monſieur de *Marquemont* * leur donnoit : le Pape inſpiroit toutes choſes à cet Ambaſſadeur ; les *Eſpagnols* toutes choſes au Pape. Le Roi jaloux de la Grandeur de ſon Etat, autant qu'un Roi le peut être, avoit intention d'en ſuivre les Interêts : les Artifices de ceux qui gouvernoient, lui faiſoient ſuivre ceux des Etrangers ; & ſi le Cardinal de *Richelieu* ne ſe fût rendu maître des Conſeils, le Prince naturellement ennemi de l'*Eſpagne* & de l'*Italie*, eût été bon *Eſpagnol* & bon *Italien*, malgré toute ſon averſion. Je veux rapporter une choſe peu connuë, mais très-véritable. Monſieur de *Marquemont* écrivit une grande Lettre au Cardinal de *Richelieu* ſur les Affaires de la *Valteline* ; & pour ſe rendre néceſſaire auprès du nouveau Miniſtre, il l'inſtruiſit avec ſoin des meſures délicates qu'il faloit tenir, lors qu'on avoit à faire aux *Italiens* & aux *Eſpagnols*. Pour réponſe, le Cardinal de *Richelieu* lui écrivit quatre Lignes, dont voici le ſens :

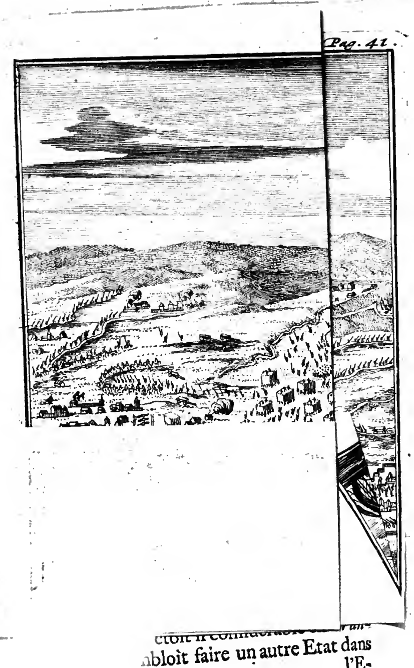
Le

* Denis Simon de Marquemont, *Archevêque de* Lyon, *alors Ambaſſadeur de* France *à* Rome, *enſuite élevé au Cardinalat.*

Le Roi a changé de Conseil, & le Conseil de Maxime. On envoyera une Armée dans la Valteline, *qui rendra le Pape plus facile, & nous fera avoir raison des* Espagnols.

Monsieur de *Marquemont* fut fort surpris de la sécheresse de cette Lettre, & plus encore du nouvel Esprit qui alloit régner dans le Ministére. Comme il étoit habile homme, il changea le Plan de sa Conduite; & demanda pardon au Ministre d'avoir été assez présomptueux pour vouloir donner des lumieres, lors qu'il en devoit recevoir; avoüant l'Erreur où il avoit été, d'avoir crû qu'on pouvoit réduire les *Espagnols* à un Traité raisonnable, par la seule Négociation. Monsieur de *Senectere* a dit souvent, que cette petite Lettre du Cardinal de *Richelieu* à Monsieur de *Marquemont*, a été la premiere chose qui a fait comprendre le dessein qu'avoit le Cardinal d'abaisser la Puissance d'*Espagne*, & de rendre à nôtre Nation la supériorité qu'elle avoit perduë. Mais pour entreprendre au dehors, il faloit être assûré du dedans; & le Parti Huguenot étoit si considerable en *France*, qu'il sembloit faire un autre Etat dans l'E-

rent former le d[illegible] nd Siége.
Dans



...étoit si considérable ...
...mbloit faire un autre Etat dans
l'E-

l'Etat. Cela n'empêcha pas *Richelieu* de le réduire. Comme on avoit fait la guerre assez malheureusement, durant le Ministére du Connêtable de *Luynes*, il falut faire un Plan tout nouveau, & ce Plan produisit des effets aussi heureux, que l'autre avoit eu des succès peu favorables. On ne doutoit point que la *Rochelle* ne fût l'Ame du Parti: c'est là que se faisoient les Délibérations, que les Desseins se formoient, que les Interêts de cent & cent Villes venoient à s'unir; & c'étoit de là qu'un Corps composé de tant de parties séparées, recevoit la chaleur & le mouvement. Il n'y avoit donc qu'à prendre la *Rochelle*: la *Rochelle* tombant faisoit tomber tout. Mais lors qu'on venoit à considerer la force de cette Place, lors que l'on songeoit au monde qui la défendroit, & au zéle de tous ces Peuples; quand on consideroit la facilité qu'il y avoit à la secourir. qu'on voyoit la Mer toute libre, & par-là les Portes ouvertes aux Etrangers; alors on croyoit imprenable ce qui n'avoit jamais été pris: il n'y avoit qu'un Cardinal de *Richelieu* qui n'eût pas desesperé de le pouvoir prendre. Il espere, & ses esperances lui firent former le dessein de ce grand Siége.

Dans la délibération, toutes les difficultés furent levées; dans l'exécution, toutes vaincuës. On se souviendra éternellement de cette Digue fameuse, de ce grand Ouvrage de l'Art qui fit violence à la Nature, qui donna de nouvelles bornes à l'Océan. On se souviendra toûjours de l'opiniâtreté des Assiégés, & de la constance des Assiégeans. Que serviroit un plus long discours? On prit la *Rochelle*; & à peine se fut-elle renduë, que l'on fit une grande Entreprise au dehors.

Le Duché de *Mantouë* étant échû par succession au Duc de *Nevers*, la *France* s'y voulut établir, & l'*Espagne* assembla une Armée pour l'en empêcher. L'Empereur, sous prétexte de ses Droits, mais en effet pour servir l'*Espagne*, fit passer des Troupes en *Italie*, & le Duc de *Savoye*, qui étoit entré dans les interêts de la Maison d'*Autriche*, nous devoit arrêter au Passage des Montagnes, pour donner loisir aux *Espagnols* & aux *Allemands* d'exécuter leurs desseins. Tant d'oppositions furent inutiles: le Pas de *Suse* fut forcé; l'Armée de l'Empereur se perdit; *Spinola* mourut de regret de n'avoir pas pris *Casal*; & le Duc de *Nevers* reconnu

Duc

Duc de *Mantoue*, demeura paisible possesseur de son Etat. Tandis que l'Armée de l'Empereur se rüinoit en *Italie*, on fit entrer le Roi de *Suede* en *Allemagne*, où il gagna des Batailles, prit des Villes, étendit ses Conquêtes depuis la Mer *Baltique* jusques au *Rhein*. Il devenoit trop puissant pour nous, lors qu'il fut tué: sa Mort laissa les *Suedois* trop foibles pour nos interêts. Ce fut-là le Chef-d'œuvre du Ministére du Cardinal de *Richelieu*. Il retint des Troupes qui vouloient repasser en *Suede*: il fortifia les bonnes intentions d'une jeune Reine mal établie, & s'assûra si bien du Général *Banier*, que la Guerre se fit sous le nouveau Régne avec la même vigueur qu'elle s'étoit faite sous ce grand Roi. Quand le Duc de *Weymar* & le Maréchal de *Horn* eurent perdu la Bataille de *Nortlingue*, le Cardinal de *Richelieu* redoubla les secours, fit passer de grandes Armées en *Allemagne*, arrêta le progrès des Impériaux, & donna moyen aux *Suedois* de rétablir leurs Affaires dans l'Empire.

Voila ce qu'a fait le Cardinal de *Richelieu*, comme Grand, comme magnanime, comme sage, comme ferme: voyons ce qu'il a fait par son *Esprit vaste*.

La

La Priſon de l'Electeur de *Tréves* nous fournît le ſujet ou le prétexte de déclarer la Guerre aux *Eſpagnols*; & ce deſſein étoit digne de la grande Ame du Cardinal de *Richelieu* : mais cet *Eſprit vaſte* qu'on lui a donné, ſe perdit dans l'étenduë de ſes Projets. Il prit de ſi fauſſes meſures pour le dehors, & donna un ſi méchant ordre au dedans, que nos Affaires vraiſemblablement en devoient être ruïnées. Le Cardinal ſe mit en tête le deſſein le plus chimérique que l'on ait jamais vû; c'étoit d'attaquer la *Flandre* par derriere, & lui ôter toute la communication qu'elle pouvoit avoir avec l'*Allemagne* par le moyen de la *Meuſe*. Il s'imagina qu'il prendroit *Bruxelles*, & feroit tomber les *Pays-bas* en même tems. Pour cet effet il envoya une Armée de trente-cinq mille hommes joindre celle du Prince d'*Orange* dans le *Brabant*. Mais au lieu d'enfermer la *Flandre* entre la *Meuſe* & la *Somme*, il enferma nôtre Armée entre les Places de la *Flandre* & celles de la *Meuſe*; en ſorte qu'il ne venoit ni Vivres ni Munitions dans nôtre Camp; & ſans exagération, la miſére y fut ſi grande, qu'après avoir levé le Siége de *Louvain*, ſoûtenu par de ſimples Ecoliers, les Officiers & les Sol-

dats

Tom. 4 Pag. 45.



dats revinrent en *France*, non pas en corps comme des Troupes, mais séparés, & demandans par aumône leur subsistance, comme des Pelerins. Voila ce que produisit l'*Esprit vaste* du Cardinal, par le Projet chimérique des deux Armées de la Jonction. La seconde Campagne, ce même Esprit dissipé en ses idées, prit moins de mesures encore. Les Ennemis forcerent Monsieur le Comte de *Soissons*, qui défendoit le Passage de *Bray* avec un Corps peu considerable. La *Somme* passée, ils se rendirent maîtres de la Campagne, prirent nos Villes, qu'ils trouverent dépourvûës de toutes choses, porterent la désolation jusqu'à *Compiegne*, & la frayeur jusques dans *Paris*. Belle louange pour le Cardinal de *Richelieu* d'avoir été *vaste* dans ses Projets! Cette même qualité que Messieurs de l'ACADEMIE font tant valoir, ne lui fit pas faire moins de fautes la Campagne d'*Aire*. Il entreprit un grand Siége en *Flandre*, au même tems que Monsieur le Comte entroit en *Champagne* avec une Armée. A peine eûmes-nous pris *Aire*, que le Maréchal de la *Meilleraye* fut poussé, & la Ville assiégée par les Ennemis. Que si Monsieur le Comte n'eût pas été tué après avoir gagné

gné la Bataille de *Sedan* *, on pouvoit s'attendre au plus grand desordre du monde, dans la disposition où étoient les Esprits. Si Messieurs de l'ACADEMIE avoient connu particulierement Monsieur de *Turenne*, ils auroient pû voir que l'*Esprit vaste* du Cardinal de *Richelieu* n'avoit aucune recommandation auprès de lui. Ce grand Général admiroit cent Qualités de ce grand Ministre, mais il ne pouvoit souffrir le *vaste* dont il est loüé. C'est ce qui lui a fait dire que *le Cardinal* Mazarin *étoit plus sage que le Cardinal de* Richelieu; *que les Desseins du Cardinal* Mazarin *étoient justes & réguliers, ceux du Cardinal de* Richelieu *plus grands & moins concertés pour venir d'une imagination qui avoit trop d'étenduë.*

Voilà, Messieurs, une partie des Raisons que j'avois à vous dire contre le VASTE. Si je ne me suis pas soûmis au Jugement que vous avez donné en faveur de Madame *Mazarin*; c'est que j'ai trouvé dans vos Ecrits une Censure du VASTE beaucoup plus forte que celle qu'on verra dans ce Discours. En effet, Messieurs,

* Louïs de Bourbon *Comte de* Soissons, *fut tué à la Bataille de* Marfée *près de* Sedan *en* 1641.

ſieurs, vous avez donné des bornes ſi juſtes à vos Eſprits, que vous ſemblez condamner vous-mêmes le Mot que vous défendez.

LETTRE A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

J'AI entrepris de vous donner un Conſeil, Madame, quoi que les Femmes n'aiment pas à en recevoir. Mais il n'importe, je ſuis trop dans l'interêt de vôtre Beauté, pour ne vous avertir pas du tort que vous lui ferez, s'il vous arrive de vous parer à la Naiſſance de la Reine. Laiſſez les Ornemens pour les autres: les Ornemens ſont des Beautés étrangeres qui leur tiennent lieu de naturelles; & nous leur ſommes obligés de donner à nos yeux quelque choſe de plus agréable que leurs perſonnes. Nous ne vous aurions pas la même obligation, Madame, ſi vous en uſiez comme elles. Chaque Ornement qu'on vous donne cache une Beau-

Beauté, chaque Ornement qu'on vous ôte vous rend une Grace, & vous n'étes jamais si bien que lors que l'on ne voit en vous que vous-même.

La plûpart des Dames se perdent avantageusement sous leur parure. Il y en a qu'on trouve fort bien avec leurs Perles, qu'on trouveroit fort mal avec leurs Coûs. Le plus beau Collier du monde feroit un méchant effet sur le vôtre. Il en arriveroit quelque changement en vôtre personne, & tout changement qui se fait dans une chose parfaite, ne lui sauroit être avantageux. Que ceux qui retiennent vos Pierreries, servent bien vôtre Beauté ! Je suis plus vôtre Serviteur qu'homme du monde : mais tout vôtre Serviteur que je suis, je trouve des jours à excuser Monsieur *Colbert*, & Monsieur *Dumets**. Si vous étiez dans la condition où vous devriez être, on ne démêleroit pas si aisément les avantages de vôtre mérite d'avec ceux de vôtre fortune. Ces Messieurs nous en ôtent l'embarras : graces au soin qu'ils ont de bien séparer ces deux

* *Mr.* Colbert *&* *Mr.* Dumetz *Garde du Trésor Royal, avoient en garde les Pierreries de Madame* Mazarin.

deux choſes, nous voyons nettement que vous n'avez obligation qu'à vous-même, de tous les ſentimens qu'on a pour vous. Laiſſez, laiſſez ruïner les autres en Pierreries & en Habits, la Nature a fait pour vous toutes les dépenſes. Vous ſeriez une ingrate, & nous aurions méchant goût, ſi nous n'étions également contens des libéralités qu'elle vous a faites.

Je voudrois bien vous voir faire à la Naiſſance de la Reine, ce que fit autrefois *Buſſi d'Amboiſe* * à un Tournois. A-

 yant

* Louïs d'Amboiſe, *Seigneur de* Buſſi, *Marquis de* Reinel, *Capitaine de cinquante hommes d'Armes du Roi, Gouverneur & Lieutenant Général en* Anjou, *premier Gentilhomme de la Chambre du Duc d'*Alençon, *ſe rendit illuſtre par ſon Savoir, par ſon Courage, & par ſa Politeſſe. La Reine* Marguerite *en parle avec éloge dans ſes* Memoires, *& comme d'une perſonne qui ne lui étoit pas indifferente: elle avoüë même qu'on diſoit hautement au Roi* Henri IV. *ſon Mari* QU'IL LA SERVOIT. Buſſi *fut malheureuſement aſſaſſiné en* 1579. *dans ſon Gouvernement d'*Anjou *à l'âge d'environ* 28. *ans. Le Comte de* Monſoreau *ayant ſû qu'il voyoit ſa Femme, la força le Poignard ſur la gorge de lui écrire de ſe rendre inceſſamment auprès d'elle.* Buſſi *vint; & dès que le Comte ſût qu'il étoit dans la Chambre de ſa Femme, il s'y jetta avec cinq ou ſix hommes armés.* Buſſi *ne trouvant pas la partie égale ſauta par une fenêtre dans la cour: mais il s'y vit bien-tôt attaqué par d'autres perſonnes. Il ſe*

yant sû que tous les grands Seigneurs de la Cour devoient faire des dépenses extraordinaires pour leurs Equipages & pour leurs Habits, il habilla ses gens comme des Seigneurs, & marcha vêtu fort simplement au milieu de ce Train si magnifique. La Nature fit valoir tellement ses avantages en la personne de *Bussi*, que *Bussi* fut pris seul pour un grand Seigneur, & tous les Seigneurs qui s'étoient fiés à la Magnificence, ne passerent que pour des Valets. Réglez-vous, Madame, sur l'exemple de *Bussi*; faites habiller *Fanchon* & *Grenier* * en Duchesses, & marchez vêtuë comme une simple Demoiselle avec le seul charme de vôtre Beauté. Toutes les Dames seront prises pour des *Fanchons*, & la simplicité de vôtre Habit n'empêchera pas que vous ne soyez au dessus de toutes les Reines.

Je n'aime pas à faire des Contes, & une vanité peut-être assez mal fondée, me fait préférer l'expression de ce que j'i-

défendit long-tems avec une vigueur & une fermeté incroyable, & leur vendit bien cherement sa vie. Brantome *n'a pas osé s'étendre sur la Mort tragique de* Bussi d'Amboise, *dans l'Abregé qu'il a donné de sa Vie au Tome III. des* HOMMES ILLUSTRES.

* *Deux Demoiselles de Madame* Mazarin.

j'imagine au recit de ce que j'ai vû. Le métier de Conteur est une puerilité dans les Jeunes gens, & une foiblesse dans les Vieillards. Quand l'Esprit n'a pas encore aquis sa force, ou qu'il commence à la perdre, il aime à dire ce qui ne coûte rien à penser. Je renonce au plaisir que me donne mon Imagination, pour vous conter une petite Avanture que j'ai vû arriver à la *Haye*.

Dans le tems que je demeurois à la *Haye*, il prit envie un jour à Monsieur le Comte de *Guiche* * & à Monsieur de *La Valiere* † de se parer pour attirer les yeux du Peuple, & ils voulurent que la parure eût également de la magnificence & de l'invention. Le Comte de *Guiche* se distingua par beaucoup de singularités: Il portoit une Aigrette à son chapeau; & une Boucle de diamans qu'il eût souhaités plus gros pour cette occasion, tenoit le chapeau retroussé. Il avoit au coû du Point de *Venise*, qui n'étoit ni cravate ni colet : c'étoit une espece de petite Fraise qui pouvoit contenter l'Inclination se-

* Armand de Grammont, *mort sur la fin de l'Année* 1672.

† *Frere de Madame la Duchesse de* La Valiere.

secrete qu'il avoit prise pour la Golille à *Madrid*. Après cela, vous eussiez attendu une Roupille à l'Espagnole, & c'étoit une Veste à la Hongroise. Ici l'Antiquité lui revint en tête, pour lui mettre aux jambes des Brodequins: mais plus galant que les *Romains*, il y avoit fait écrire le nom de sa Maîtresse en lettres assez bien formées dans une broderie de perles. Du chapeau jusqu'à la veste, la *Bizarria* de l'Amirante avoit tout réglé: le Comte de *Serin* regnoit à la veste, & l'idée de *Scipion* lui avoit fait prendre les Brodequins. Pour *La Valiere* il se mit le plus extraordinairement qu'il lui fut possible: mais il sentoit trop le *François*; & pour dire la vérité, il ne pût s'élever à la perfection de la Bizarrerie.

Telle étoit la parure de nos Messieurs, quand ils entrerent dans le *Voorhout*, lieu destiné pour la promenade, à la *Haye*. A peine y étoient-ils entrés, qu'on accourut de toutes parts pour les regarder, & le monde surpris de la Nouveauté, ne savoit encore s'il la faloit admirer comme extraordinaire, ou s'en moquer comme d'une chose extravagante. Dans cette petite suspension où l'on songeoit à se dé-

déterminer, Monsieur de *Louvigny* * arriva. Il avoit un habit noir tout simple; & de beau linge faisoit sa parure : mais on lui voyoit la plus belle Tête du monde, le plus agréable Visage, & le meilleur Air. Sa modestie insinuoit le mérite de ses Qualités; les Femmes étoient touchées, il plaisoit aux Hommes. Disons la vérité, il touchoit tout. Sans vous, Madame, la question seroit décidée, & les avantages de vôtre Sexe seroient perdus. Vous étes la seule Femme qui puissiez faire sur nous des impressions plus fortes. Après vous avoir dépeint ses charmes, vous n'aurez pas de peine à en deviner les effets. Tous les Spectateurs furent aussi touchés, que Monsieur le Comte de *Guiche* & Monsieur de *La Valiere* furent confondus. On se souvient encore à la *Haye* de l'Avantage de Monsieur de *Louvigny*, & de la défaite de ces Messieurs. Si je n'étois pas en *Angleterre*, il m'en souviendroit plus qu'à personne; mais vous ruïnez tous objets & toutes idées; vous déferiez cent *Midletons* & cent *Louvignys* : que reste-

* Antoine Charles de Grammont *Comte de Louvigny*, *présentement Duc de* Grammont.

t-il dans l'un & dans l'autre Sexe à vous opposer?

POUR MADEMOISELLE DE BEVERWEERT *.

APeine étions-nous à une lieuë d'*Euston* †, que nous nous repentîmes de l'avoir quitté. La beauté du lieu, la commodité de la vie qu'on y méne, le mérite & l'honnêteté du Maître & de la Maîtresse de la Maison; les Charmes de la *Belle Egyptienne*; les agrémens d'une Indifférente pour qui on ne peut jamais être indifférent; celle qu'on voit toûjours avec plaisir, & qu'on entend toûjours avec surprise, cet Esprit si vif & si juste, cette humeur si libre avec une conduite si réglée: toutes ces personnes, tou-

* Charlote de Nassau, *dont on a déja parlé, Tom. III. Pag. 362. Elle étoit Sœur des Comtesses d'*Arlington *& d'*Osseri, *de Messieurs d'*Odyck, *d'*Ouwerkerck, *&c. Le Roi* Charles II. *donna à Mademoiselle* Beverweert *le rang de Fille de Comte.*

† *Maison de Campagne du Comte d'*Arlington, *dans le Comté de* Suffolck.

toutes ces choſes ſe préſenterent à nôtre imagination, & nous firent comprendre que les Biens ſont moins connus quand on les poſſede, que lors qu'on les perd.

L'affliction endormit Monſieur l'Ambaſſadeur de *Portugal* *, par conformité peut-être avec Madame de *Beverweert*, qui ne dort jamais ſi bien que dans le tems qu'elle ſe trouve fort affligée. Comme les conſtitutions ſont différentes, ma douleur me tint éveillé, pour ſonger à ce que nous perdions. J'entretins aſſez long-tems ces triſtes penſées, qui n'étoient pas ſans douceur : mais paſſant d'une Réverie à une autre, je me trouvai à la fin dans celles de *Don Quichote*, & l'eſprit de Chevalerie venant à me tranſporter, je m'écriai tout haut; *Chevaliers de* SUFFOLCK, *Palmerins de* BURY †, *venez confeſſer au Chevalier du* TAGE, *& au Mancheque* NORMAND, *que toutes les* ORIANES *& les* ANGELIQUES *du Monde ne ſont pas dignes de déchauſſer la ſans-pareille* CAROLINE D'EUSTON.

Tranſporté comme j'étois, & plus

* Don Franciſco *Comte de* Mélos.

† *Petite Ville du Comté de* Suffolck.

Don Quichote que *Don Quichote* même, je vis venir deux Marchands, que je pris aussi-tôt pour deux Chevaliers. Il avoient des Bâtons qui me parurent des Lances, & des Bonnets rabattus comme celui de Mylord *Townsend*, qui passerent dans mon esprit pour des Casques dont la Visiere étoit abaissée. Cet équipage qui me sembloit un vrai appareil de Guerre, ne me laissa pas douter du combat; & dans cette pensée je criai trois fois, *Ami SANCHO, selle Rossinante, & accommode le Grison.*

Le Docteur * qui étoit derriere le Carrosse, croyant que je l'appellois, descendit en diligence, & vint me demander ce qu'il me plaisoit. *Selle Rossinante, SANCHO, & dépêche-toi; car voici assûrément une Avanture.* Le bon Docteur pensa que je demandois une *Monture*, & que pour être ennuyé du Carrosse, je voulois monter à cheval; ce qui lui fit dire qu'*il n'y avoit pas même assez de Chevaux pour le Train de Son Excellence.* La Réponse du Docteur me fit rappeller mes esprits, & la machine de Cheva-

* *Un Laquais de Mylord* Arlington, *à qui on avoit donné le nom de* Docteur.

valerie qui s'étoit formée dans ma tête, commençant à se dissiper, le *Chevalier du Tage* redevint peu-à-peu l'*Ambassadeur de Portugal*, le *Mancheque Normand* se changea en *Saint-Evremond*, & les Marchands passerent paisiblement auprès de nous avec des Bâtons & des Bonnets.

Ce n'étoit pas faire un grand sacrifice à Mademoiselle de *Beverweert*, que de perdre mon Jugement pour l'amour d'elle. Le peu que j'en ai n'en rendoit pas la perte considerable. Celui de l'Ambassadeur étoit important ; aussi le ménagea-t-il beaucoup mieux que je n'avois fait le mien ; & vous allez voir qu'il le conserva aussi sain & aussi entier dans sa douleur, que s'il avoit été dans l'état le plus tranquille.

Comme nous arrivâmes à une Riviére dont les Eaux se débordoient par l'abondance de la pluye qui étoit tombée, je lui représentai la facilité qu'il auroit de satisfaire à ce que les Vers de Mademoiselle de *La Roche* * desiroient de son A-

C 5 mour;

* *Mademoiselle de* La Roche Guilhen *étoit alors auprès de la Fille unique du Comte d'*Arlington, *mariée ensuite au Duc de* Grafton. *Cette Demoiselle est Auteur de quelques Traductions, & de plusieurs Romans.*

mour ; c'étoit peu de chose ; ce n'étoit que de chercher à mourir, pour se donner la gloire des Héros amoureux. „ Si „ j'avois, *me dit-il*, une Passion sale & „ vilaine pour Mademoiselle de *Beverweert*, je ne refuserois pas de me noyer dans une Eau si trouble : mais tous „ mes desirs sont honnêtes, & méritent „ bien que je me noye dans une belle „ Eau, claire, nette & digne de la pureté de mes pensées." *Vivez*, repris-je, *vivez*, *Monsieur l'Ambassadeur : s'il vous faut pour vous noyer une Eau aussi nette que la lumiere de vôtre Jugement, vous ne vous noyerez de long-tems.*

Nous sortions de la Riviére avec ces sortes de discours quand *Charles* parut, & il poussa son Cheval vers nous de si bonne grace, qu'on l'auroit plûtôt pris pour un Chevalier qui entroit en lice, que pour un Laquais qui venoit rendre compte d'une Commission. A la vérité, son Eloquence fut assez confuse quand il vint à parler ; car trente *Monseigneur*, mêlez avec autant de *Monsieur Jermyn*, de *Bury*, de Mylord *Crofts* & de *Chively*, laissérent deviner à peine, que *Charles* n'avoit trouvé personne à la maison.

Si le déplaisir d'avoir quitté *Euston* avoit

voit laissé place à d'autres chagrins, j'en aurois eu beaucoup de voir le méchant succès de toutes mes Lettres: mais il ne m'étoit permis de m'affliger que d'une chose; je laissois le soin à Monsieur l'Ambassadeur de faire des réflexions sur la maladie de Mylord *Crofts*, & sur l'absence de Monsieur *Jermyn*.

Nous quittions la pensée d'aller à *Chively*, croyant que Monsieur *Jermyn* * n'y étoit plus, quand nous trouvâmes un de ses gens à *Newmarket*, qui me rendit une Lettre de sa part. Cette Lettre nous disoit, qu'ayant appris à son retour de *Bury* le dessein que nous faisions de l'aller voir, il nous conjuroit autant qu'il lui étoit possible de n'y manquer pas. Nous y allâmes, & fûmes très-bien reçûs par un homme qui renonçant à la Cour, en avoit porté la Civilité & le Bon-goût à la Campagne.

Pendant que Monsieur l'Ambassadeur admiroit le Bois, les Jardins & les Espaliers; pendant qu'il louoit l'Ecurie, abattoit quelque Muraille, achevoit la Maison, & changeoit l'Entrée; je me re-

* *Mylord* Douvre *d'à présent:* Chively *est sa Maison de Campagne, à deux milles de* Newmarket.

représentois Mademoiselle de *Beverweert*, jouant au Billard, jouant à l'Hombre, & quelquefois il me sembloit que je lui voyois mettre une perle à l'oreille de certain Chevalier, comme un ornement convenable à son air galant, & qui pouvoit relever le mérite de ses agréables courtoisies.

Après avoir fait un fort grand Repas, où j'avois porté plus de réverie que d'appétit, il falut nous séparer de Monsieur *Jermyn*, & poursuivre le Voyage que nous avions commencé. Au sortir du Bois; Monsieur l'Ambassadeur reprit la tristesse qu'il avoit suspenduë, & je continuai celle que je n'avois pas quittée. Ce ne fut que mélancolie, & une mélancolie si grande, qu'un long chemin & un tems fâcheux n'y pûrent rien ajoûter.

L'ennui d'*Audley-End* * eut plus de force. Cette grande Maison, vaste & solitaire, inspira de nouveaux chagrins, & mit le Comte de *Melos* en tel état, qu'à peine sût-il louer la Galerie, blâmer les Appartemens & les Jardins. Alors je crûs qu'il étoit tems de faire une seconde

* *Maison de Campagne du Comte de* Suffolck.

de tentative ; & pour n'oublier aucun des ſecours qui ſe peuvent offrir au deſeſpoir d'un Ami, je lui propoſai officieuſement de ſe pendre à quelqu'un de ces longs & triſtes Arbres que Mademoiſelle de *Beverweert* fait reſſembler à Mylord *Suffolck* : mais je trouvai un Ambaſſadeur au lieu d'un Héros amoureux ; & un Eſprit politique, capable de négocier à *Nimegue* *, plûtôt qu'un Amant deſeſperé propre à finir tragiquement la violence d'une Paſſion. Peut-être que le Comte de *Melos* n'a pas voulu mourir de douleur dans l'abſence, pour mourir de joye au retour : peut-être eſpere-t-il qu'après qu'il aura donné la Paix à l'*Europe* ; Mademoiſelle de *Beverweert* ne refuſera pas de lui donner ce repos heureux que ſes longs ſervices ont bien mérité. Pour moi, j'ai voulu vivre, je l'avouë, & je voudrois vivre éternellement pour honorer Mademoiſelle de *Beverweert* & la ſervir.

* *Le Comte de* Melos *venoit d'être nommé par le Roi de* Portugal, *ſon Ambaſſadeur Plénipotentiaire au Traité de* Nimegue.

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE BEVERWEERT.

JE me suis assez mal justifié auprès de vous, du méchant usage que j'ai fait des droits que nous avions sur la Vie de Son Excellence. Si vous vous contentiez d'une petite Mort subalterne, je vous offrirois la mienne, pour en faire faire ce qu'il vous plairoit à Mademoiselle de *La Roche*: mais ma Mort ne mérite pas d'être considerée. Je suis peu de chose en quoi que ce soit; petit Joueur auprès de Madame *Mazarin*, petit Mortel auprès de vous, indigne de mourir pour vôtre service. Je veux vivre, & joindre mes Ressentimens aux vôtres, pour vous venger de l'Ambassadeur, & rétablir par nôtre vengeance l'honneur de vos Charmes. Je n'espere plus rien aux Riviéres, ni aux Arbres d'*Audley-End*. Son Excellence n'est pas Excellence à se noyer, ni à se pendre: elle engraiſ-

graiſſe de vos rigueurs, & vôtre indifférence lui donne une Allûre ſi ferme & ſi aſſûrée, que je lui trouve de la ſanté pour faire quatre Paix générales au lieu d'une*. Il pourroit enterrer tous les Plenipotentiaires de *Nimegue*, ſi vous continuez à le maltraiter: *ma laſciate far a me*, *ſon furbo*; & je vous donnerai une invention à réduire le Comte de *Mélos* au plus pitoyable état du monde. J'ai obſervé que vos Cruautés le font vivre: il faut que vos Faveurs le faſſent périr. Il me ſouvient de certaines Amours, où Son Excellence eut contentement; mais il ne ſe moqua pas des graces de la Belle, comme il fait de vos rigueurs; car il en devint malade à un tel point, que les Médecins eurent bien de la peine à le guerir. Quand on a de bons Exemples, il n'eſt pas mal-aiſé de ſe conduire: je vous conſeille, Mademoiſelle, de vous régler ſur celui-ci; & ne me croyez jamais, ſi quatre jours de bon traitement ne reculent plus le Voyage de *Nimegue*, que

* *Le Comte de* Melos *étoit d'une extrême maigreur: il avoit une démarche ſi chancelante, qu'on eut dit qu'il alloit tomber à chaque pas. Il mourut à* Londres *dans le tems qu'il ſe préparoit à paſſer la Mer pour ſe rendre à* Nimegue.

que l'oppofition des *Efpagnols*, & celle de tous les Conféderés enfemble ne feroient. Je vais vous expliquer la chofe en Vers, auffi bien vous en dois-je quelques-uns pour ceux que vous m'avez envoyez. Vous aurez nom *Califte*, s'il vous plaît: le Nom eft beau, grand, & fonore; non pas comme ceux d'une chetive *Philis*, & d'une mince *Iris*, qui ne fauroient me donner jamais une grande idée.

Califte à fes vœux trop rebelle,
Semble avoir réfolu fa mort;
Mais *Califte* fe trompe fort
De faire avec lui la cruelle.
Les rigueurs affûrent fes Jours;
Pour en finir bien-tôt le cours
Il faut contenter fon envie;
Il vivroit cent ans de Defirs;
Mais je croi qu'il n'a pas de vie,
Pour cinq ou fix jours de Plaifirs.

Commencez d'être favorable,
Demain augmentez l'amitié,
Venez aux pleins effets d'une bonne pitié,
C'eft-là le vrai moyen de punir le Coupable.
Il peut fouffrir tous les tourmens

Qu'A-

Qu'Amour fait donner aux Amans
D'une Conftance non commune;
Philofophe en adverfité,
Peu capable en profpérité
De foûtenir long-tems une bonne fortune.

DEFENSE

De quelques Piéces de Théatre

DE MR. CORNEILLE.

A MR. DE BARILLON*.

I. JE n'ai jamais douté de vôtre inclination à la Vertu: mais je ne vous croyois pas fcrupuleux jufques au point de ne pouvoir fouffrir *Rodogune* fur le Théatre, parce qu'elle veut infpirer à fes Amans le deffein de faire mourir leur Mére, après que la Mere a voulu infpirer à fes Enfans le deffein de faire mourir une Maîtreffe. Je vous fupplie, Monfieur, d'oublier la douceur de nôtre Natu-

* *Ambaffadeur extraordinaire de* France *auprès du Roi* CHARLES II.

turel, l'innocence de nos Mœurs, l'humanité de nôtre Politique, pour considerer les Coûtumes barbares, & les Maximes criminelles des Princes de l'*Orient*. Quand vous aurez fait réflexion qu'en toutes les Familles Royales de l'*Asie* les Peres se défont de leurs Enfans sur le plus leger soupçon; que les Enfans se défont de leurs Peres par l'impatience de régner; que les Maris font tuer leurs Femmes, & les Femmes empoisonner leurs Maris; que les Freres comptent pour rien le Meurtre des Freres; quand vous aurez consideré un usage si détestable, établi parmi les Rois de ces Nations, vous vous étonnerez moins que *Rodogune* ait voulu venger la Mort de son Epoux sur *Cléopatre*; qu'elle ait voulu assûrer sa vie, recouvrer sa liberté, & mettre un Amant sur le Trône, par la perte de la plus méchante Femme qui fut jamais. *Corneille* a donné aux jeunes Princes tout le bon Naturel qu'ils auroient dû avoir pour la meilleure Mere du monde: il a fait prendre à la jeune Reine le parti qu'exigeoit d'elle la nécessité de ses Affaires.

Peut-être, me direz-vous, que ces Crimes-là peuvent s'exécuter en *Asie*, & ne se doivent pas représenter en *France*. Mais

Mais quelle raison vous oblige de refuser nôtre Théatre à une Femme qui n'a fait que conseiller le Crime pour son salut, & de l'accorder à ceux qui l'ont fait eux-mêmes sans aucun sujet? Pourquoi bannir de nôtre Scene *Rodogune*, & y recevoir avec applaudissement *Electre* & *Oreste*? Pourquoi *Atrée* y fera-t-il servir à *Thyeste* ses propres Enfans dans un Festin? Pourquoi *Neron* y fera-t-il empoisonner *Britannicus*? Pourquoi *Herode* Roi des *Juifs*, Roi de ce Peuple aimé de Dieu, fera-t-il mourir sa Femme? Pourquoi *Amurat* fera-t-il étrangler *Roxane* & *Bajazet*? Et venant des *Juifs* & des *Turcs* aux *Chrétiens*, pourquoi *Philippe II.* ce Prince si Catholique, fera-t-il mourir *Don Carlos* sur un soupçon fort mal éclairci? La NOUVELLE la plus agréable que nous ayons * a renouvellé la mémoire d'une chose ensevelie, & a produit une Tragédie en *Angleterre* †, dont le sujet a sû plaire à tous les *Anglois*. *Rodogune*, cette pauvre Princesse opprimée, n'a pas demandé un Crime pour un Crime: elle a demandé sa sûreté, qui ne pouvoit s'é-

* DON CARLOS, NOUVELLE HISTORIQUE, *par l'Abbé de* St. Real.

† *Composée par Mr.* Otway.

s'établir que par un Crime; mais un Crime à l'égard d'un CAPUCIN, plus qu'à l'égard d'un AMBASSADEUR; un Crime, dont *Machiavel* auroit fait une Vertu politique, & que la méchanceté de *Cléopatre* peut faire passer pour une justice légitimement exercée.

Une chose que vous trouviez fort à redire, Monsieur, c'est qu'on ait rendu une jeune Princesse capable d'une si forte résolution. Je ne sai pas bien son âge: mais je sai qu'elle étoit Reine & qu'elle étoit Veuve. Une de ces Qualités suffit pour faire perdre le scrupule à une Femme à quelque âge que ce soit. Faites grace, Monsieur, faites grace à *Rodogune*. Le Monde vous fournira de plus grands Crimes que le sien, où vous pourrez faire un meilleur usage de la vertueuse Haine que vous avez pour les méchantes Actions.

A Madame la Duchesse MAZARIN.

II. IL me semble que *Rodogune* n'est pas mal justifiée; faisons la même chose pour *Emilie* auprès de Madame *Mazarin*. Suspendez vôtre Jugement, Madame; *Emilie* n'est pas fort coupable d'a-

d'avoir exposé *Cinna* aux dangers d'une Conspiration. Ne la condamnez pas de peur de vous condamner vous-même : c'est par vos propres sentimens que je veux défendre les siens ; c'est par *Hortence* que je prétens justifier *Emilie*.

Emilie avoit vû la Proscription de sa Famille ; elle avoit vû massacrer son Pere, & ce qui étoit plus insupportable à une *Romaine*, elle voyoit la République assujettie par *Auguste*. Le desir de la Vengeance, & le dessein de rétablir la Liberté, lui firent chercher des Amis, à qui les mêmes Outrages pûssent inspirer les mêmes sentimens, & que les mêmes sentimens pûssent unir pour perdre un Usurpateur. *Cinna* Neveu de *Pompée*, & le seul reste de cette grande Maison, qui avoit péri pour la République, joignit ses ressentimens à ceux d'*Emilie* ; & tous deux venant à s'animer par le souvenir des Injures, autant que par l'Interêt du Public, formerent ensemble le dessein hardi de cette illustre & célébre Conspiration.

Dans les Conférences qu'il falut avoir pour conduire cette Affaire, les Cœurs s'unirent aussi bien que les Esprits : mais ce ne fut que pour animer davantage la Cons-

Conſpiration ; & jamais *Emilie* ne ſe promit à *Cinna*, qu'à condition qu'il ſe donneroit tout entier à leur Entrepriſe. Ils conſpirerent donc avant que de s'aimer ; & leur Paſſion, qui mêla ſes inquietudes & ſes craintes à celles qui ſuivent toûjours les Conjurations, demeura ſoûmiſe au deſir de la Vengeance, & à l'amour de la Liberté.

Comme leur Deſſein étoit ſur le point de s'exécuter, *Cinna* ſe laiſſant toucher à la confiance & aux bienfaits d'*Auguſte*, fit voir à *Emilie* une Ame ſujette au remors, & toute prête à changer de réſolution : mais *Emilie* plus *Romaine* que *Cinna*, lui reprocha ſa Foibleſſe, & demeura plus fortement attachée à ſon Deſſein que jamais. Ce fut-là qu'elle dit des injures à ſon Amant ; ce fut-là qu'elle impoſa des conditions que vous n'avez pû ſouffrir, & que vous approuverez, Madame, quand vous vous ſerez mieux conſultée. Le deſir de la Vengeance fut la premiere Paſſion d'*Emilie* : le deſſein de rétablir la République ſe joignit au deſir de la Vengeance ; l'Amour fut un effet de la Conſpiration, & il entra dans l'Ame des Conſpirateurs plus pour y ſervir que pour y régner.

Joi-

Joignons à la douceur de venger nos Parens
La Gloire qu'on remporte à punir les Tyrans,
*Et faisons publier par toute l'*Italie,
„ La Liberté de *Rome* est l'Oeuvre d'*Emilie*;
„ On a touché son Ame, & son Cœur s'est épris;
„ Mais elle n'a donné son Amour qu'à ce prix *.

Vous étes née à *Rome*, Madame, & vous y avez reçû l'Ame des *Porcies* & des *Arries* †, au lieu que les autres qu'on y voit naître n'y prennent que le Génie des *Italiens*. Avec cette Ame toute grande, toute *Romaine*, si vous viviez aujourd'hui dans une République qu'on opprimât, si vos Parens y étoient proscrits, vôtre Maison désolée, & ce qui est le plus odieux à une Personne Libre, si vôtre Egal étoit devenu vôtre Maître; ce Coûteau que vous avez acheté pour vous tuer, quand vous verrez la ruine de vôtre Patrie; ce Coûteau ne seroit-il pas essayé contre le Tyran, avant que d'être employé contre vous-même? Vous conspireriez sans doute: & un miserable A-mant

* *Vers d'*Emilie *à sa Confidente dans le* CINNA.
† *Femmes de* Brutus *&* *de* Petus.

mant qui voudroit vous inſpirer la foibleſſe d'un repentir, ſeroit traité plus durement par *Hortence*, que *Cinna* ne le fut par *Emilie*.

Je m'imagine que nous vivons dans une même République, dont un Citoyen ambitieux opprime la Liberté. En cet état déplorable je vous offrirois un vieux *Cinna*, qui feroit peu d'impreſſion ſur vôtre Cœur: mais quand vous lui auriez ordonné de punir le Tyran, il ne reviendroit pas vous trouver avec des remors, avec cette Vertu apparente qui cache des mouvemens de crainte, & des ſentimens d'interêt. Il recevroit la Confidence & les Bienfaits du nouvel *Auguſte* comme des Outrages: les Périls ne feroient que l'animer à vous ſervir; il ſe porteroit enfin ſi généreuſement à l'exécution de l'Entrepriſe, que vous le plaindriez mort pour avoir obéï à vos Ordres, ou le loüeriez vivant après les avoir exécutés.

Que la condition du vieux Philoſophe eſt malheureuſe! Il ne ſe ſoucie point de Gloire, & le mieux qu'il lui puiſſe arriver, c'eſt qu'un peu de louange ſoit le prix de tous ſes ſervices. Encore cette apparence de Grace, toute vaine qu'elle eſt, ne lui eſt accordée que bien rarement:

ment : il voit même beaucoup plus de diſpoſition à lui donner des chagrins que des louanges. Et Dieu conſerve Monſieur l'Ambaſſadeur de *Portugal* * ! S'il n'étoit plus au Monde, le Philoſophe ſeroit expoſé le premier aux mauvais traitemens que Son Excellence eſſuye tous les jours.

* *Le Comte de* Melos.

A Meſſieurs De ***.

III. SI je diſpute quelquefois avec vous, Meſſieurs, ce n'eſt que pour remplir le vuide du Jeu, & pour vous ôter l'ennui d'une Converſation trop languiſſante. Je conteſte à deſſein de vous céder, & vous oppoſe de foibles raiſons, tout préparé à reconnoître la ſupériorité des vôtres.

Dans cette vûë j'ai ſoûtenu que le MENTEUR étoit une bonne Comédie, que le ſujet du CID étoit heureux, & que cette Piéce faiſoit un très-bel effet ſur le Théatre, quoi qu'elle ne fut pas ſans défauts ; j'ai ſoûtenu que RODOGUNE étoit un fort bel Ouvrage, & que l'OEDIPE devoit paſſer pour un Chef-d'œuvre de l'Art. Pouvois-je vous faire

un plus grand plaisir, Messieurs, que de vous donner une si juste occasion de me contredire, & de faire valoir la force & la netteté de vôtre Jugement aux dépens du mien?

J'ai soûtenu que pour faire une belle Comédie, il faloit choisir un beau Sujet, le bien disposer, le bien suivre, & le mener naturellement à sa fin; qu'il faloit faire entrer les Caractéres dans les Sujets, & non pas former la Constitution des Sujets après celle des Caractéres: que nos Actions devoient précéder nos qualités & nos humeurs; qu'il faloit remettre à la Philosophie de nous faire connoître ce que sont les hommes, & à la Comédie de nous faire voir ce qu'ils font; & qu'enfin ce n'est pas tant la Nature humaine qu'il faut expliquer, que la Condition humaine qu'il faut représenter sur le Théatre.

Ne vous ai-je pas bien servi, Messieurs, quand je me suis rendu ridicule par de si sottes Propositions? Pouvois-je faire plus pour vous que d'exposer à vôtre Censure la rudesse d'un vieux Goût, qui a fait voir le Rafinement du vôtre? Vous avez raison, Messieurs, vous avez raison de vous moquer des Songes d'*Aris-*

ristote & d'*Horace*; des Réveries de *Heinsius* & de *Grotius*; des Caprices de *Corneille* & de *Ben. Johnson*; des Fantaisies de *Rapin* & de *Boileau*. La seule régle des Honnêtes-gens, c'est la Mode. Que sert une Raison qui n'est point reçûë, & qui peut trouver à redire à une Extravagance qui plaît?

J'avouë qu'il y a eu des tems où il faloit choisir de beaux Sujets, & les bien traiter: il ne faut plus aujourd'hui que des Caractéres; & je demande pardon au Poëte de la Comédie de Monsieur le Duc de *Buckingham*, s'il m'a paru ridicule quand il se vantoit d'avoir trouvé l'invention de faire des Comédies sans Sujet *. J'ai les mêmes excuses à vous faire, Messieurs: comme vous avez le même Esprit, je vous ai tous offensés également; ce qui m'oblige à vous donner une pareille satisfaction. Mais je ne prétens pas me raccommoder simplement avec vous sur la Comédie; j'espere que vous me ferez à l'avenir un traitement plus favorable en tout, & que Madame *Mazarin* me sera moins opposée qu'elle n'est.

* *Voyez la Comédie du Duc de* Buckingham *intitulée*, THE REHEARSAL.

Que vous ai-je fait, Madame la Duchesse, pour me traiter de la façon que vous me traitez ? Il n'y a que moi & le Diable de *Quevedo* à qui l'on impute toutes les qualités contraires. Vous me trouvez fade dans les Louanges, vous me trouvez piquant dans les Vérités : si je veux me taire, je suis trop discret ; si je veux parler, je suis trop libre. Quand je dispute, la contestation vous choque : quand je m'empêche de disputer, ma retenuë vous paroît méprisante & dédaigneuse. Dis-je des nouvelles ? je suis mal informé : n'en dis-je pas ? je fais le mystérieux. A l'Hombre on se défie de moi comme d'un Pipeur, & on me trompe comme un imbécile. On me fait les injustices & on me condamne. Je suis puni du tort qu'ont les autres : tout le monde crie, tout le monde se plaint, & je suis le seul à souffrir.

Je vous ai l'obligation de toutes ces choses, Madame, sans compter que vous me donnez au Public pour tel qu'il vous plaît. Vous me faites révérer ceux que je méprise, mépriser ceux que j'honore, offenser ceux que je crains. Quartier, Madame la Duchesse ; je me rens. Ce n'est pas vaincre que d'avoir à faire à des

gens rendus : portez vos Armes contre les Rebelles, forcez les Opiniâtres, & gouvernez avec douceur les Soûmis. La différence des uns aux autres ne doit pas durer long-tems. Un jour viendra, (& ce grand jour n'eſt pas loin,) que le Comte de *Melos* ne murmurera plus à l'Hombre, & que le Baron de *La Taulade* perdra ſans chagrin. Pour moi j'ai abandonné les VISIONNAIRES & le MENTEUR : *Racine* eſt préféré à *Corneille* ; & les Caractéres l'emportent ſur les Sujets. Je ne renonce pas ſeulement à mon Opinion, Madame ; je maintiens les vôtres avec plus de fermeté que Monſieur de *Villiers* n'en peut avoir à ſoûtenir la Beauté de ſes Parentes. J'ai changé l'ordre de mes Louanges & de mes Cenſures. Dès les cinq heures du ſoir je blâmerai ce que vous jugerez blâmable, & je louërai à minuit ce que vous croirez digne d'être loué. Pour dernier Sacrifice je continuerai tant qu'il vous plaira la maudite Société que nous avons euë, Monſieur l'Ambaſſadeur de *France*, Monſieur le Comte de *Caſtelmelhor*, & moi. Propoſez quelque choſe de plus difficile : vos ordres, Madame, le feront exécuter.

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

SI vous trouvez des Extravagances dans le petit Livre que je vous envoye, vous étes obligée de les excuser, puis que vous m'avez ôté le Jugement qui m'auroit empêché de les écrire. J'ai passé ma vie avec des personnes fort aimables, à qui j'ai l'obligation de m'avoir laissé tout le Bon-sens dont j'avois besoin pour estimer leur mérite, sans interesser beaucoup mon repos : j'ai bien sujet de me plaindre de vous, de m'avoir ôté toute la Raison qu'elles m'avoient laissée.

Que ma condition est malheureuse! J'ai tout perdu du côté de la Raison ; du côté de la Passion je ne voi rien pour moi à prétendre. Demanderai-je que vous aimiez une personne de mon âge? Je n'ai pas vécu d'une maniere à pouvoir esperer un miracle en ma faveur. Si le mérite de mes Sentimens obtenoit de vous un

un regret que je ſois vieux, & un ſouhait que je fuſſe jeune, je ſerois content. La grace d'un Souhait eſt peu de choſe, ne me la refuſez pas. Il eſt naturel de ſouhaiter que tout ce qui nous aime ſoit aimable.

Il ne fut jamais de paſſion ſi deſintereſſée que la mienne. J'aime les perſonnes que vous aimez, & je n'aime pas moins ceux qui vous aiment. Je regarde vos Amans comme vos Sujets, au lieu de les haïr comme mes Rivaux: ce qui eſt à vous m'eſt plus cher, que ce qui eſt contre moi ne m'eſt odieux. Pour ce qui regarde les perſonnes qui vous ſont cheres, je n'y prens gueres moins d'interêt que vous: mon Ame porte ſes affections & ſes mouvemens où vont les vôtres. Je m'attendris de vôtre tendreſſe, je languis de vos langueurs. Les Chants les plus paſſionnés des Opera ne me touchent plus d'eux-mêmes: ils ne font d'impreſſion ſur moi que par celle qu'ils ont faite ſur vous. Je ſuis touché de vous voir touchée, & ces ſoûpirs douloureux qui vous échapent, coûtent moins à vôtre cœur qu'ils ne coûtent au mien.

J'ai peu de part à faire vos peines, &

j'en ai autant que vous à les souffrir. Quelquefois vous produisez en nous une Passion différente de celle que vous avez voulu exciter. Si vous recitez les Vers d'ANDROMAQUE, vous donnez de l'Amour avec les sentimens d'une Mere qui ne veut donner que de la Pitié. Vous cherchez à nous rendre sensibles à ses infortunes, & vous nous trouvez sensibles à vos charmes. Les choses tristes & pitoyables rappellent nos Cœurs secretement à la Passion qu'ils ont pour vous; & la douleur que vous exigez pour une malheureuse, devient un sentiment naturel de nos propres maux.

On ne le croiroit pas sans en avoir fait l'expérience. Les matiéres les plus opposées à la Tendresse prennent un air touchant dans vôtre bouche: vos Raisonnemens, vos Disputes, vos Contestations, vos Coléres ont leurs charmes; tant il est difficile de trouver rien en vous qui ne contribuë à la Passion que vous inspirez. Il ne sort rien de vous qui ne soit aimable: il ne se forme rien en nous qui ne soit Amour.

Une réflexion sérieuse vient m'avertir que vous vous moquerez de tout ce Discours: mais vous ne sauriez vous moquer

de

de mes Foiblesses que vous ne soyez contente de vôtre Beauté; & je suis satisfait de ma honte, si elle vous donne quelque satisfaction. On sacrifie son Repos, sa Liberté, sa Fortune: *la Gloire ne se sacrifie point*, dit MONTAGNE. Je renonce ici à nôtre *Montagne*, & ne refuse pas d'être ridicule pour l'amour de vous. Mais on ne sauroit vous faire un sacrifice de cette nature-là: il ne peut y avoir de ridicule à vous aimer. Un Ministre* renonce pour vous à sa Politique, & un Philosophe à sa Morale, sans interesser leur Réputation. Le pouvoir d'une grande Beauté justifie toutes les Passions qu'elle fait produire; & après avoir consulté mon Jugement autant que mon Cœur, je dirai sans craindre le Ridicule, que *je vous aime.*

* Don Luis de Vasconcellos & Sousa, *Comte de* Castelmelhor, *Premier Ministre & Favori d'*Alphonse *Roi de* Portugal. *Après la Révolution qui arriva en* Portugal *en 1667. il fut obligé de se retirer à* Turin, *d'où il obtint permission de passer en* Angleterre, *où il a demeuré dix ou douze ans. Il est présentement* (1704.) *à* Lisbonne.

L'Homme sur le Retour.

TIRCIS, le bel Age nous laisse;
Allons chercher une Maîtresse
Qui se contente en ses Amans
De Vertus au lieu d'Agrémens:
Allons chercher la Femme-forte;
Mais en est-il de cette sorte?
On la cherchoit en vain, dit-on,
Du tems même de *Salomon.*
S'il n'est de ces Femmes divines
Il est de folles Héroïnes
A qui d'illustres Visions
Tiendront lieu de Perfections:
L'une est folle de la Vaillance,
L'autre est folle de la Science,
Et court après les Beaux-Esprits
Par le charme de leurs Ecrits.
Telle est si folle de Sagesse
Qu'elle en méprise la Jeunesse,
Et se fait une vanité
De plaire à nôtre Gravité.
Il est vrai que cette chimére
N'est pas aux Femmes ordinaire,
Et qu'on leur voit des appétits

Ra-

Rarement pour les cheveux gris:
Mais leur incertaine Nature,
Pour nous rompre toute meſure,
A le caprice quelquefois
D'aimer Sageſſe, Honneur, & Loix.
Une Impertinente adorable
Ecoutera de vieux Mortels,
Qui vont révérer ſes Autels;
Et quelque Sotte inéxorable
Penſant donner à ſes Appas
La gloire de nôtre Trépas,
Nous laiſſera goûter ſes charmes
Sans qu'il nous en coûte des larmes:
Il eſt mille chemins ouverts,
Pour arriver à leurs Travers.
Mais laiſſons la Galanterie
Pour une Jeuneſſe fleurie,
Et n'eſperons pas étant vieux
De gagner le Cœur par les Yeux:
Que l'Eſprit ſoit nôtre Conquête,
Tâchons d'aſſujettir la Tête
Et qu'un aſcendant de Raiſon
Tienne la leur comme en priſon.
Si je trouvois une *Lucrece*
Capable d'un peu de tendreſſe,
J'accorderois avec plaiſir,
Son honneur avec mon deſir:

J'entretiendrois en sa belle Ame
La douceur d'une honnête flâme;
Et les interêts de son Cœur
Ménagés avec sa pudeur
Feroient voir au monde une Prude
Sans rien de trop doux, ni de rude.
Mais Dieux! quelle espece d'Amour!
O! triste & malheureux Retour,
Qu'il te faut d'art avec des Belles
Que tu veux tendres & cruelles!
Que d'art à vaincre des rigueurs!
Que d'art à borner les faveurs!
Que d'art à trouver la tendresse
Sans interesser la *Lucrece!*
Encor, ce mal feroit leger
N'étoit qu'on ne peut plus changer.
Adieu, pour jamais je vous quite,
Agréable Legereté,
J'entre dans la saison maudite
Où la triste Fidélité
N'a rien qu'un ennuyeux mérite
Dont on est bien-tôt dégoûté.



LET-

LETTRE

A Mr. LE COMTE

DE SAINT-ALBANS.

J'AI failli à mourir, Mylord, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir; & en quoi je suis plus malheureux, c'est qu'il n'y a pas eu de Maladie à *Londres* que la mienne; pas un Rhûme, un mal de Dents, un accès de Goutte. Mylord *Arlington*, à qui vous cediez le rang de premier Goutteux, pourroit faire aujourd'hui vingt tours de Mail, aussi bien que la bonne Femme qui vous sert. Pour moi, je ne suis pas encore bien gueri: mais sans les secours que j'ai trouvés, je serois mort.

A quoi pensez-vous, Mylord, de passer l'Hiver dans un Pays où les Chevaux sont traités plus soigneusement cent fois que nous? Où il y a des *Mayernes* pour les Maladies des Chevaux de Course, & des especes de Maréchaux pour celles des hommes? Si vous aviez de ces Enthousiasmes de Religion qui rendent la

 vie

vie odieuſe à tant de Fanatiques, je comprendrois quelque choſe dans cette impatience que vous avez de mourir. Mais ſi vous étes homme comme nous ; ſi vous conſervez l'inclination naturelle de vivre qui eſt demeurée à Monſieur le Maréchal de *Villeroi*, à Monſieur le Premier *, à Monſieur de *Ruvigny*, & à vos autres Contemporains, pourquoi vous opiniâtrer dans un lieu où vous ne paſſez aucun jour qui n'en retranche cinq ou ſix de vôtre vie?

Je m'arrête trop ſur des diſcours que je devois paſſer legerement, il faut venir à des idées plus agréables. Madame de *Portſmouth* vous donnera telle part dans ſa Banque qu'il vous plaira. Mylord *Hyde* † vous promet des honnêtetés qui ſe diſtingueront mal-aiſément de la confiance. Monſieur l'Ambaſſadeur vous offre une pleine lumiere des Affaires de *Hongrie*, & de la Guerre où les Princes du Nord vont s'engager: & ce que j'eſtime beaucoup, Monſieur le Duc d'*Ormond* eſt prêt à jouër au Tric-trac avec vous ſans avantage. Vous m'allez dire que

* *Monſieur de* Beringhen *Premier Ecuyer.*
† *Le Comte de* Rocheſter.

que vous ne voyez presque plus, que vous étes accablé d'incommodités qui peuvent aisément dégoûter le Monde de vous. Vous prenez mal la chose, Mylord; c'est la Province qui se dégoûte de vous, & non pas le Monde.

On juge de vous, à la Campagne, par la foiblesse de vôtre vûë: vos Infirmités y sont prises pour des défauts; & vous ne sauriez croire le mépris qu'a un homme de la *Contrée*, qui se porte bien, pour un homme de la Cour, qui se porte mal. Ici, Mylord, on vous considere par la force de vôtre Esprit: vos Maux y sont plaints, & vos bonnes Qualités révérées.

Quelle différence de séjour pour vous! Et cependant vous avez fait choix de celui qui est si contraire à vôtre Santé & à vôtre Réputation. La plus grande peine des Disgraces, vous vous l'étes imposée vous-même. C'est la privation du commerce des gens du monde, avec lesquels vous avez toûjours vécu. On se console de la perte de ses Biens: on ne se console point d'avoir perdu la douceur des Sociétés agréables, & de souffrir l'ennui des importunes. Ayez tant de Raison qu'il vous plaira, le secours de la Rai-

Raiſon ne peut rien où la Délicateſſe du Goût eſt affligée.

Revenez donc, Mylord, revenez à des gens qui connoiſſent vôtre mérite, comme vous connoiſſez le leur. Il n'y en a pas un qui ne contribuë de tous ſes ſoins à vôtre ſoûlagement, ou à vos plaiſirs. La Politeſſe de Mylord *Sunderland* vous fera trouver rude & groſſier le genre de vie que vous aviez crû le plus naturel ; & la facilité de la vie commode qu'il fait établir à la Cour, vous détrompera pour jamais du faux repos de vôtre Campagne. Madame *Mazarin* vous ôtera le ſcrupule de vos Viſites. Elle ne s'offenſera point que vous ſoyez auprès d'elle ſans la voir ; & moins ſenſible à l'injure qu'elle en reçoit, qu'à la perte que vous en ſouffrez, elle vous fera goûter la douceur d'un Entretien qui ne céde pas au charme de ſa Beauté. Pour vous elle ſuſpendra la fureur de la Baſſette, & rappellera cette Raiſon pure & tranquille qu'elle nous refuſe tous les jours. Monſieur *Waller* vous garde une Converſation délicieuſe. Je ne ſuis pas ſi vain que de vous parler de la mienne. Il vaut mieux vous promettre mes ſervices le Jour du Sabat, & me laiſſer perdre

dre aux Echets toutes les fois que Monsieur de *Saissac* pariera pour moi. Je ne vous dis rien de Mademoiselle *Crofts* : depuis qu'elle est *Duchesse de Chastellerault*, je ne sai point ce qu'elle veut être au *Comte de Saint-Albans* *.

Si ces tentations sont trop legeres, & que vous ayez résolu de vous retirer du monde présentement, songez, Mylord, que c'est dans la Capitale qu'un Honnête-homme doit se retirer. Vôtre Raison vous dérobe au monde dans la Ville, quand il vous plaît : vôtre Imagination vous y rend à la Campagne, même quand vous ne le voulez pas. Vivez ici en Philosophe dans vôtre Maison : c'est un nouveau mérite dont vous serez estimé. Vivre en Philosophe au Pays de *Suffolck*, c'est se-

* *Mistris* Crofts, *Sœur de Mylord* Crofts, *avoit été Fille d'Honneur de la Reine. Après qu'elle eût quitté la Cour, sa Maison devint un reduit fort agréable, où le Comte de* Saint-Albans, *& deux ou trois Personnes de Qualité alloient souper presque tous les soirs. Le Comte d'*Arran, *présentement Duc d'*Hamilton, *s'attacha à cette Dame ; & alors Mylord* Saint-Albans *se retira. Monsieur de* Saint Evremond *raille ici sur cette nouvelle Intrigue : il appelle Mistris* Crofts DUCHESSE DE CHASTELLERAULT, *parce que le Comte d'*Arran *avoit été en* France *pour tâcher de faire voloir de vieilles prétensions de la Maison d'*Hamilton *sur le Duché de* Chastelleraulr.

ſe rendre obſcur plûtôt que ſage, & ſe faire oublier des autres au lieu de ſe connoître ſoi-même.

Les plus grands Philoſophes de l'Antiquité demeuroient dans la plus belle Ville de la *Grece*; & celui qui conſeilloit de cacher ſa vie avoit de beaux Jardins à *Athenes*, où cinq ou ſix de ſes Amis philoſophoient avec lui *. Je ne ſai comment revenir d'*Athenes* à *Londres*. Je ſouhaiterois pourtant que vôtre retour fut auſſi promt que le mien. M'y voila, Mylord, pour vous attendre, & vous ſupplier de nous amener Monſieur *Jermyn*. Rendez-le au Monde malgré lui. Il ne ſera pas long-tems ſans vous ſavoir gré d'une ſi heureuſe violence, ni vous, Mylord, ſans nous remercier de la réſolution que vous aurez priſe par nôtre moyen.

* Epicure.



LET-

LETTRE A MR. LE DUC DE BUCKINGHAM.

MONSIEUR *Burnet* * est si fort persuadé de vôtre Conversion, Mylord, qu'il en parle en ces termes à tous vos Amis : *Je suis prêt à répondre sur mon Salut de celui du Duc de* Buckingham, *dans la ferme opinion que j'ai du changement de sa vie.* „ Conversion, „ Monsieur *Burnet*, dit Monsieur *Waller* : on ne se convertit pas ainsi; ce „ n'est ni par vous, ni par moi, ni par „ homme vivant qu'est venuë la régula- „ rité nouvelle du Duc de *Buckingham*. „ Un de ses nouveaux Amis, mort il y „ a long-tems, a fait depuis peu la mer- „ veille que nous admirons. C'est *Pe-* „ *tronius Arbiter* le plus délicat homme „ de son tems en Poësies, en Musiques, „ en Peintures; Voluptueux en toutes „ choses, qui faisoit du jour la nuit, & „ de

* *Présentement Evêque de* Salisbury.

„ de la nuit le jour: mais si maître de
„ ses Vices & de son Irrégularité, qu'il
„ devenoit le plus réglé homme du mon-
„ de, quand il le jugeoit à propos. Le
„ Duc de *Buckingham*, qui lui ressem-
„ bloit déja par mille endroits, a voulu
„ depuis peu lui ressembler par ce der-
„ nier; & voila, Monsieur *Burnet*, d'où
„ vient le changement de sa vie, d'où
„ vient cette régle que vous avez prise
„ pour une Conversion.

Avec la permission de Monsieur *Burnet* & de Monsieur *Waller*, je raisonnerai d'une autre sorte, & voici mon raisonnement. Il n'y a personne de bon-goût qui aime le Vice, quand le Vice n'est pas agréable, & il ne faut pas s'étonner qu'un homme fort délicat ait de la Continence au Pays du Nord, où il n'y a pas le moindre sujet de tentation. Mais qu'on vous donne, Mylord, des Objets capables de vous tenter, & on verra que le Converti de Monsieur *Burnet*, & le nouveau *Pétrone* de Monsieur *Waller* ne sont autre chose que le véritable Duc de *Buckingham*.

Dieu me préserve de vous tourner l'Esprit du côté de l'Amour. J'ai un autre Péché à vous proposer que vous ne devi-

vineriez jamais, & que je vous souhaite de tout mon cœur; c'est l'Avarice, Mylord, que je tiens préférable pour vous à la Sagesse des Philosophes, & à la Gloire des Conquerans. En effet j'aimerois mieux vous voir ressembler à Sir *Charles Herbert*, qu'à *Socrate*, ni à *César*. Où la difficulté est plus grande, le mérite me paroît plus grand aussi; & il est certain que vous aurez plus de peine à imiter ce Héros, que les deux autres.

Comme on ne va pas tout d'un coup à la Perfection, je n'éxige pas de vous cette austere Discipline d'Economie, qui porte un homme dur à soi-même à vouloir se passer de tout. Je desirerois seulement que vous observassiez avec soin ceux qui manient vôtre Argent, pour leur conserver en dépit d'eux l'intégrité qu'ils voudroient perdre cent fois le jour à vôtre service.

Si vous revenez jamais à *Londres* avec peu de Valets & beaucoup d'Argent, vous serez l'admiration de l'*Angleterre*: sans cela, Mylord, la multitude ne sera pas pour vous; & il faudra vous contenter de quelques Admirateurs particuliers, dont vôtre très-humble Serviteur sera le premier.

LETTRE
A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

J'Ai ſongé toute la nuit à la Converſation que nous eûmes hier au ſoir, & je ne m'en étonne point, Madame: quand on a eû le plaiſir de vous voir & de vous parler le ſoir, il ne faut pas s'attendre à celui de bien dormir. Il me ſembloit que Monſieur de *Barillon* raiſonnoit avec beaucoup de ſolidité. Le Comte de *Melos*, qui préféroit toûjours la ſoûmiſſion de l'Eſprit au Raiſonnement, voulut bien ſe rendre au vôtre; & vos Lumiéres lui tinrent lieu de l'Autorité, qu'il a coûtume de reſpecter.

J'avouë que j'étois convaincu & enchanté de vos raiſons; elles faiſoient leur impreſſion ſur mon eſprit avec toute la force de la Vérité, & s'inſinuoient dans mon Cœur avec tous vos Charmes. Le Cœur doux & tendre comme il eſt, a une oppoſition naturelle à l'auſtérité de la Rai-

Raiſon. La vôtre a trouvé un grand ſecret : elle porte des lumieres dans les Eſprits, & inſpire en même tems de la paſſion dans les Cœurs. Juſqu'ici la Raiſon n'avoit pas été comptée entre les Appas des Femmes : vous étes la premiere qui l'ait renduë propre à nous donner de l'amour. Sans vous, Madame, les Vérités que nous cherchons, nous auroient paru bien dures. La Vérité qu'on a bannie du commerce, comme une fâcheuſe, & qu'on a cachée au fonds d'un puits, comme une ſéditieuſe qui troubloit l'Univers; cette Vérité change de nature dans vôtre bouche, & n'en ſort que pour vous concilier généralement tous les Eſprits. Vous la rétabliſſez dans le monde avec une pleine ſatisfaction de tous ceux qui vous entendent.

Ce n'eſt pas, Madame, que vous n'ayez vôtre part de la malignité de la Nature. Vous avez quelquefois des deſſeins formés de nous choquer. Sans être trop pénétrant on découvre la malice de vos intentions ; mais vos Charmes ſont au deſſus de ces intentions malicieuſes. Vous plaiſez, lors même que vous avez envie de déplaire ; & de toutes les choſes que vous voudriez entreprendre, ne plaire

pas

pas eſt la ſeule dont vous ne ſauriez venir à bout.

La Vérité ne peut plus ſouffrir la violence que vous lui faites : elle veut reprendre la ſechereſſe & l'auſtérité que vous lui avez ôtée. Je vais lui rendre ſes qualités naturelles ; & vous vous en appercevrez, Madame, à la lecture du petit Diſcours que je vous envoye.

„ AUssi-tôt que nous avons perdu
„ le goût des Plaiſirs, nôtre Imagi-
„ nation nous offre des idées agréa-
„ bles, qui nous tiennent lieu de choſes
„ ſenſibles. L'Eſprit veut remplacer des
„ Plaiſirs perdus ; & il va chercher ſes
„ avantages en l'autre Monde, quand les
„ Voluptés qui touchoient le corps nous
„ ſont échapées.

„ Le dégoût du Libertinage nous fait
„ quelquefois naître l'envie de devenir
„ Dévots ; mais ſommes-nous établis
„ dans un état plus religieux & plus
„ ſaint, nous paſſons la vie à vouloir
„ comprendre ce qui ne ſauroit être
„ compris ; & il vient des tems de ſe-
„ chereſſe & de langueur, où l'on fait
„ de fâcheuſes réflexions ſur le tourment
„ qu'on ſe donne pour un Bien oppoſé

„ aux

„ aux Sens, peu connu à la Raiſon,
„ conçû foiblement par une Foi incer-
„ taine & mal aſſûrée. C'eſt de-là que
„ viennent les plus grands deſordres des
„ Monaſteres. Quand la félicité qu'on
„ promet aux Religieux leur paroit dou-
„ teuſe, le mal certain qu'il faut ſouffrir
„ leur devient inſuportable.

„ La diverſité des Temperamens a
„ beaucoup de part aux divers Sentimens
„ qu'ont les hommes ſur les choſes ſur-
„ naturelles. Les Ames douces & ten-
„ dres ſe portent à l'Amour de Dieu;
„ les timides ſe tournent à la Crainte de
„ l'Enfer; les irréſolus vivent dans le
„ Doute; les prudens vont au plus ſûr,
„ ſans examiner le plus vrai. Les dociles
„ ſe ſoûmettent; les opiniâtres s'obſti-
„ nent dans le ſentiment qu'on leur a
„ donné, ou qu'ils ſe forment eux-mê-
„ mes; & les gens attachés à la Raiſon,
„ veulent être convaincus par des Preu-
„ ves qu'ils ne trouvent pas.

„ *Quand les hommes*, diſoit Monſieur
„ WURTS *, *auront retiré du Chriſtia-*
„ *niſme ce qu'ils y ont mis, il n'y aura*

 qu'u-

* *Général des Troupes* Hollandoiſes *pendant la Guer-re de* 1672.

„ *qu'une même Religion, aussi simple dans*
„ *sa Doctrine, que pure dans sa Morale.*

„ Comme nous ne recevons point nôtre Créance par la Raison *, aussi la Raison ne nous en fait-elle pas changer. Un Dégoût secret des vieux Sentimens, nous fait sortir de la Religion dans laquelle nous avons vécu; l'Agrément que trouve l'Esprit en de nouvelles pensées, nous fait entrer dans une autre: & lors qu'on a changé de Religion, si on est fort à parler des Erreurs qu'on a quittées, on est assez foible à établir la Vérité de celle qu'on a prise.

„ La Doctrine est contestée par tout: elle servira éternellement de matiere à la dispute dans toutes les Religions; mais on peut convenir de ce qui regarde les Mœurs. Le monde est d'accord sur les Commandemens que Dieu nous fait, & sur l'obéïssance qui lui est dûë; car alors Dieu s'explique à l'Homme en des choses que l'Homme connoît & qu'il sent. Pour les Mystéres, ils sont au dessus de l'Esprit hu-

„ main,

* *Voyez le* COMMENTAIRE PHILOSOPHIQUE *sur ces paroles de* JESUS-CHRIST contrain-les d'entrer, *II. Part. pag. 534.*

„ main, & nous cherchons inutilement „ à connoître ce qui ne peut être connu; „ ce qui ne tombe ni ſous les Sens, ni „ ſous la Raiſon. La coûtume en autori- „ ſe le diſcours, la ſeule Grace en peut „ inſpirer la créance.

„ Il ne dépend pas de nous de croire „ ce qu'on veut, ni même ce que nous „ voulons. L'Entendement ne ſauroit ſe „ rendre qu'aux Lumieres qu'on lui don- „ ne; mais la Volonté doit ſe ſoûmettre „ aux Ordres qu'elle reçoit.

PORTRAIT
DE MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

ON m'accuſe à tort d'avoir trop de complaiſance pour Madame *Mazarin*: il n'y a perſonne dont Madame *Mazarin* ait plus à ſe plaindre que de moi. Depuis ſix mois je cherche malicieuſement en elle quelque choſe qui déplaiſe, & malgré moi je n'y trouve rien que de trop aimable, que de trop charmant. U-

ne Curiosité chagrine me fait examiner chaque Trait de son Visage, à dessein d'y rencontrer ou de l'irrégularité qui me choque, ou du desagrément qui me dégoûte. Que je réüssis mal dans mon dessein! Tous ses Traits ont une Beauté particuliere qui ne céde en rien à celle des Yeux; & ses Yeux, du consentement de tout le monde, sont les plus beaux Yeux de l'Univers.

Voici une chose dont je ne me console point. Ses Dents, ses Lévres, sa Bouche, & toutes les Graces qui l'environnent, se trouvent assez confonduës parmi les grandes & les diverses Beautés de son Visage: mais si on les compare à ces belles Bouches qui font le charme des personnes qu'on admire le plus, elles défont tout, elles effacent tout; ce qui est peu distingué en elle ne laisse pas considerer ce qu'il y a de plus remarquable dans les autres. La malice de ma Curiosité ne s'arrête pas-là. Je vais chercher quelque défaut en sa taille; & je trouve je ne sai quelle grace de la Nature répanduë si heureusement en toute sa personne, que la bonne grace des autres ne me paroît plus que contrainte & affectation.

Quand

Quand Madame *Mazarin* plaît trop dans sa négligence, je lui conseille de s'ajuster avec soin; esperant que l'ajustement & la parure ne manqueront pas de ruïner ses Agrémens naturels: mais à peine elle est parée, que je suis contraint d'avouër qu'on n'a jamais vû à personne un Air si grand & si noble que le sien. Mon chagrin ne s'appaise pas encore. Je la veux voir dans sa Chambre au milieu de ses Chiens, de ses Guenons, de ses Oiseaux, & je m'attens que le desordre de sa Coëffure & de ses Habits lui fera perdre l'éclat de cette Beauté qui nous étonnoit à la Cour. Mais c'est-là qu'elle est cent fois plus aimable; c'est-là qu'un Charme plus naturel donne du dégoût pour tout art, pour toute industrie; c'est-là que la liberté de son Esprit & de son humeur n'en laisse à personne qui la voye.

Que feroit le plus grand de ses Ennemis! Je lui souhaite une Maladie qui puisse ruïner ses Appas: mais nous sommes plus à plaindre qu'elle dans ses douleurs: ses douleurs ont un charme qui nous cause plus de mal qu'elle n'en souffre.

Après m'être laissé attendrir par ses

maux, je cherche à m'attirer des Outrages qui m'irritent : je choque à dessein toutes ses Opinions : j'excite sa Colere dans la Dispute ; je me fais faire des injustices au Jeu ; j'insinuë moi-même les moyens de mon Oppression, pour me donner le sujet d'un véritable Ressentiment. Que me sert toute cette belle Industrie ? Ses mauvais traitemens plaisent au lieu d'irriter ; & ses Injures, plus charmantes que ne seroient les Caresses des autres, sont autant de chaînes qui me lient à ses volontés. Je passe de son sérieux à sa gayeté. Je la veux voir sérieuse, pensant la trouver moins agréable : je la veux voir plus libre, espérant de la trouver indiscrete. Sérieuse, elle fait estimer son Bon-sens : enjouée, elle fait aimer son Enjouëment.

Elle sait autant qu'un Homme peut savoir, & cache sa Science avec toute la discrétion que doit avoir une Femme retenuë. Elle a des Connoissances aquises, qui ne sentent en rien l'étude qu'elle a employée pour les aquerir ; elle a des Imaginations heureuses, aussi éloignées d'un art affecté qui nous déplaît, que d'un naturel outré qui nous blesse.

J'ai vû des Femmes qui se faisoient des

Amans par l'avantage de leur Beauté, & qui les perdoient par les défauts de leur Esprit : j'en ai vû qui nous engageoient pour être belles & spirituelles ensemble, & qui rebutoient comme indiscretes, peu sûres, & interessées. Avec Madame *Mazarin*, passez du Visage à l'Esprit, des qualités de l'Esprit à celles de l'Ame, vous trouverez que tout vous attire, tout vous attache, tout vous lie ; & que rien ne sauroit vous dégager. On se défend des autres par la Raison : c'est la Raison qui nous livre, & qui nous assujettit à son pouvoir. Ailleurs nôtre Amour commence d'ordinaire où finit nôtre Raison : ici nôtre Amour ne sauroit finir que nôtre Raison ne soit perduë.

Ce que je trouve de plus extraordinaire en Madame *Mazarin*, c'est qu'elle inspire toûjours de nouveaux desirs ; que dans l'habitude d'un Commerce continuel, elle fait sentir toutes les tendresses & les douceurs d'une Passion naissante. C'est la seule Femme pour qui l'on puisse être éternellement constant, & avec laquelle on se donne à toute heure le plaisir de l'inconstance. Jamais on ne change pour sa Personne : on change à tout moment pour ses Traits ; & on goûte

en quelque façon cette joye vive & nouvelle qu'une Infidélité en Amour nous fait sentir.

Tantôt la Bouche est abandonnée pour les Yeux; tantôt on abandonne les Yeux pour la Bouche. Les Jouës, le Nez, les Sourcils, le Front, les Cheveux, les Oreilles même, (tant la Nature a voulu rendre toutes choses parfaites en ce beau Corps!) les Oreilles s'attirent nos inclinations à leur tour, & nous font goûter le plaisir du changement. A considerer ses Traits séparés, on diroit qu'il y a une secrette jalousie entr'eux, & qu'ils ne cherchent qu'à s'enlever des Amans. A considérer leur rapport, à les considérer unis & liés ensemble, on leur voit former une Beauté qui ne souffre ni d'inconstance pour elle, ni de Fidelité pour les autres. J'ai assez parlé des choses qui nous paroissent, devinons la perfection des endroits cachez, & disons par conjecture que le mérite de ce qu'on ne voit point passe de bien loin tout ce qu'on voit.

EPI-

EPITRE

DE MR. LE DUC

DE NEVERS,

A Monsieur l'Abbé BOURDELOT *.

QUOI mes Vers, *Bourdelot*, sans grace & sans beautés,
Vivent dans ta Mémoire, & sont par toi cités!
Du profond de l'Oubli tirant leur destinée,
Tu redonnes le jour à ma Muse étonnée!
Qui te prête la main? quel Dieu te fait agir,
Et t'inspire mes Vers pour me faire rougir?
Moi, qui sur le *Parnasse*, Apprenti téméraire,
Ai fait parler ma Muse une Langue étrangere,
Et qui n'ai dans mes Vers échapés au hazard,
Que l'Audace pour Regle, & le Bon-sens pour Art.
Pour orner le François de nouvelles parures,
Je hazarde en mes Vers d'insolentes Figures,
Qui par le choix des Mots & l'adresse du Tour,

* *Médecin de* Christine *Reine de* Suede, *& ensuite du Prince de* Condé. *Il mourut en* 1684.

Eblouïssent l'Esprit de l'éclat d'un faux jour.
Que ne puis-je à présent dans l'ardeur qui m'anime
Donner de *La Fayette* * au travers du Sublime ;
Ou puisant dans *Meré* † tous les Charmes divers,
Des plus beaux Agrémens façonner tous mes Vers !
Alors je donnerois par des Traits connoissables
A la Postérité tes Talens admirables :
L'éclat de ton Esprit seroit un sûr garant
Pour dessiller les yeux du Vulgaire ignorant.
Toi, qu'on a remarqué dans le Siécle où nous sommes,
Par tant de beaux endroits Homme au dessus des hommes ;
Qui des Travers du Monde évitant le poison,
Te fais faire à toi-même un Dieu de la Raison :
Tu ris de la Fortune, & des tours de sa rouë,
Quand du sort de nos jours l'Inconstance se jouë,
Tu fais qu'on n'a du Ciel des regards caressans
Que pour en ressentir des regrets plus cuisans.
Les Astres trop cruels dans leur course changeante,
Nous font voir du Bonheur l'incertitude errante :

On

* *Madame de* La Fayette.
† *Le Chevalier de* Meré.

On voit dans l'Univers tant d'Abus établis,
Se fonder en Coûtume au lieu d'être abolis:
Le Sang des Grands Seigneurs mêlé dans la Roture,
Faire en naissant changer au Bourgeois de nature:
Rome a vû radoter au Trône des *Césars*,
L'Eglise dans les mains d'imbéciles Vieillards,
Donner à des Neveux le Saint Siége au pillage,
Et de ses Fiefs sacrés démembrer l'Apanage.
Mais loüons d'*Innocent* * la sainte Austérité:
Que l'Eglise est superbe en son Humilité!
Il ôte à l'Univers l'effroyable scandale,
L'Hydre du *Népotisme* à *Rome* si fatale:
Il veut du *Jansénisme* étouffer le poison,
Et les saintes Erreurs qui troublent la Raison.
Admirons ses Vertus dans le tems que le Monde
En Vices éclatans plus que jamais abonde.
Un Ministre fameux † pour soûtenir son Nom
Va pour Neveu postiche adopter un *Orgon* §,
Qui de ses grands Trésors, pieuse Frénésie!
Des *Tartuffes* du tems nourrit l'Hypocrisie,

* Innocent XI.

† *Le Cardinal* Mazarin.

§ *Le Duc de* La Meilleraye, *à qui le Cardinal donna sa Niéce* Hortence Mancini *en mariage, à condition qu'il porteroit le Nom & les Armes de* Mazarin.

Et craignant plus le Ciel qu'il n'a le Ciel pour but,
Va l'Argent à la main trafiquer son Salut.
S'il recevoit d'enhaut des Notions plus claires,
Il iroit à *La Trape* imiter les *Macaires:*
Car dans le Monde on fait des efforts impuissans
Pour détacher l'Esprit du commerce des Sens.
C'est trop, n'en parlons plus; entrons en diligence
Dans le pompeux néant de la Grandeur immense.
Qu'on ait vû de nos jours, appuyé par les Loix
Un *Cromwel* déranger un long ordre de Rois;
Qu'une Reine ait pû faire exemte de tous crimes
De deux Freres vivans deux Maris légitimes *;
Une autre par son Fils voit signer aujourd'hui
L'Arrêt dénaturé qui l'éloigne de lui †.
De quel Oeuil de Caton ta divine Prudence,
Des Caprices du Sort perce l'extravagance?
Défiant son pouvoir tu ris de son courroux
Et tu mets les Mortels à l'abri de ses Coups.
La Nature à tes yeux se montre toute nuë,
T'apprend de ses Secrets la Science connuë;
Découvre à ton Esprit les Enigmes divins,
Et fait faire à ton Art obéïr les Destins.
Ta main fait renouër d'une Vie ébranlée,
Dans

* *Mademoiselle d'*Aumale *Reine de* Portugal.
† *La Reine Mere d'*Espagne.

Dans les doigts de *Clothon* la trame défilée;
Et de l'Ame aux abois ranimant les Ressorts,
Des bords de l'*Achéron* tu rappelles les Morts.
Ton Esprit, ton Bon-goût, ta Science profonde
Triomphent des Erreurs qui régnent dans le
Monde.
Dans tes Ecrits l'on voit tous les traits pénétrans,
Que ta main fait porter sur les Vices du tems.
Chacun craint que ta Plume en Critique fertile
Ne répande sur lui son éloquente bile:
Pour moi qui ris du sort que mes Vers trouveront,
Je baiserai les Mains qui les déchireront.
Aussi bien dans le Monde, hors deux Auteurs
célébres,
Le reste est englouti dans l'horreur des ténébres.
Ces Illustres du tems *Racine* & *Despréaux*,
Sont du Mont *Helicon* les Fermiers Généraux;
Pour mettre des Impôts sur l'Onde d'*Hippocréne*
Phœbus leur donne à bail son liquide Domaine:
Tout passe par leurs mains; les précieux Trésors
Ne coulent que pour eux des *Castalides* bords.
On a vû dans leurs Vers leur extrême Richesse;
Leurs Plumes dégorgeoient des liqueurs du
Permesse:
A présent de la Rime abandonnant les Loix,
Ils veulent que *Phœbus* reprenne tous ses Droits,
Et sortant tout d'un coup de l'Ordre Poëtique

Ils entrent Etrangers dans le Monde Historique.
Louis par ses hauts Faits, qu'ils sont prêts à traiter,
Eblouït tout le Monde à force d'éclater.
Qui peindra les beaux traits de sa Gloire immortelle?
Le Pinceau trembleroit entre les mains d'*Apelle*.
Quel Bonheur d'être nez au Siécle de Louïs!
Admirons, *Bourdelot*, ses Exploits inouïs,
Que nous pouvons tous voir, que nous pouvons écrire;
Et plaignons l'Avenir qui ne peut que les lire.

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

JE viens de lire avec Monsieur *Van Beuning* * les Vers que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Cet Ambassadeur, qui a passé sa vie dans l'Etude, aussi bien que dans les Affaires, les trouve

* *Ambassadeur des* Etats Généraux *auprès du Roi* Charles II.

ve fort beaux ; & mon sentiment est, Madame, qu'il y en a dans ce petit Ouvrage d'aussi élevés que j'en aye vû depuis long-tems dans nôtre Langue. Ce qui me les fait estimer davantage, c'est qu'il y a de la Nouveauté & du Bon-sens : ajustement difficile à faire. Car nos Nouveautés ont souvent de l'extravagance, & le Bon-sens qui se trouve dans nos Ecrits, est le Bon-sens de l'Antiquité plus que le nôtre. Je veux que l'Esprit des Anciens nous en inspire ; mais je ne veux pas que nous prenions le leur même. Je veux qu'ils nous apprennent à bien penser ; mais je n'aime pas à me servir de leurs pensées. Ce que nous voyons d'eux avoit la grace de la Nouveauté, lors qu'ils le faisoient : ce que nous écrivons aujourd'hui a vieilli de Siécle en Siécle, & est tombé comme éteint dans l'entendement de nos Auteurs.

Qu'avons-nous affaire d'un nouvel Auteur, qui ne met au jour que de vieilles Productions ; qui se pare des imaginations des *Grecs*, & donne au monde leurs lumieres pour les siennes ? On nous apporte une infinité de Régles qui sont faites il y a trois mille ans, pour régler tout ce qui se fait aujourd'hui ; & on ne con-

fi-

ſidere point que ce ne ſont pas les mêmes Sujets qu'il faut traiter, ni le même Génie qu'il faut conduire.

Si nous faiſions l'amour comme *Anacreon* & *Sapho*, il n'y auroit rien de plus ridicule ; comme *Terence*, rien de plus bourgeois ; comme *Lucien*, rien de plus groſſier. Tous les Tems ont un Caractére qui leur eſt propre ; ils ont leur Politique, leur Interêt, leurs Affaires : ils ont leur Morale, en quelque façon, ayant leurs Défauts & leurs Vertus. C'eſt toûjours l'Homme, mais la Nature ſe varie dans l'Homme ; & l'Art qui n'eſt autre choſe qu'une imitation de la Nature, ſe doit varier comme elle. Nos Sotiſes ne ſont point les Sotiſes dont *Horace* s'eſt moqué ; nos Vices ne ſont point les Vices que *Juvenal* a repris : nous devons employer un autre Ridicule, & nous ſervir d'une autre Cenſure.

J'ai obligation à Monſieur de *Nevers* : je cherchois de la Nouveauté il y a long-tems, & il m'en a fait rencontrer. Je trouve un homme qui ſait penſer lui-même ce qu'il écrit, & qui donne ſon propre tour à l'expreſſion de ſes penſées.

Moi

Moi qui n'ai dans mes Vers échapés au hazard,
Que l'Audace pour Régle, & le Bon-sens pour Art :

Si la *Fortune*, l'*Audace* & le *Bon-sens* produisent tant de beautés, je conseille aux Auteurs de renoncer aux Régles de l'Art, & de s'abandonner purement à leur Génie.

Pour orner le François de nouvelles parures,
Je hazarde en mes Vers d'insolentes Figures :

Celui qui hazarde ces *insolentes Figures*, est assûré de n'en avoir que de nobles : c'est une hardiesse heureuse qui n'a rien d'extravagant ni de faux ; un éclat d'imagination que le Jugement peut avoüer pour une de ses lumieres.

Je ne sai pas bien si les avantages que Monsieur de *Nevers* attribuë à Madame de *La Fayette*, & à Monsieur de *Meré*, sont sinceres. Leur Mérite me persuade la sincerité : sans cela la délicatesse du tour me seroit suspecte, & je craindrois qu'il n'y eût quelque Ridicule caché sous le *Sublime* de l'une, & sous les *Charmes divers* de l'autre. Les louanges que l'on donne à Monsieur *Bourdelot* sont plus nettement expliquées. Je n'en donnerois pas

pas moins à sa Personne, mais je voudrois qu'elles fussent plus dégagées de sa Profession. A mon avis, la Médecine rompt plus de *Trames* qu'elle n'en renoüe; & il ne faloit pas moins que les Vers de Monsieur vôtre Frere, pour remettre en honneur une Science que ceux de *Moliere* avoient décriée. A vous parler franchement, je retrancherois quelque chose de l'habileté du Médecin, pour donner plus, s'il étoit possible, aux lumieres du Bel-Esprit. J'ai plus de vénération pour la Cour de *Rome*, que pour la Faculté de *Paris*; & quoi que j'aye toute liberté de parler du PAPE, dans un Pays où on le brûle tous les ans, je ne dirai rien de son Eloge, sinon que *Saint Pierre* en doit avoir de la jalousie: car il est plus aisé de fonder un Etat que de le réformer; d'y mettre l'Ordre que de l'y rétablir. La Discretion que vous avez toûjours en parlant de Monsieur vôtre Mari, me fait passer legerement sur ORGON, & ma retenuë fondée sur la vôtre m'ôte l'idée de Monsieur *Mazarin*. Mais un Homme qui *trafiqueroit son Salut l'Argent à la main*, me donneroit mauvaise opinion du Marchand qui achete le Ciel, & plus méchante de ceux qui le vendent.

Re-

Revenons à la beauté des Vers, qui ne peut pas être égale par tout. L'Elevation de l'Esprit laisse de petites choses en prise à l'exactitude de la Critique; & c'est une consolation que les grands Génies ne doivent pas envier aux médiocres. Que des malheureux à qui la Nature a été peu favorable, se fassent valoir comme ils pourront par le travail d'une étude si gênante : pour moi je me sens transporté avec plaisir à des endroits qui m'enlévent; & mon Admiration ne laisse point de place au chagrin de la Censure.

Il est beaucoup plus facile de louër le Roi en Prose qu'en Vers. Les Vers avec tout le merveilleux de la Poësie, n'approchent point de la magnificence du sujet : & en Prose, une Vérité simple est un grand Eloge. Il ne faut que dire purement ce qu'a fait le Roi, pour effacer tout ce qu'on a écrit des autres. Monsieur de *Nevers* a entrepris une chose plus difficile : il a cherché des Pensées qui pûssent égaler les Actions de son Héros. Le dessein étoit hardi, mais il n'a pas été tout-à-fait malheureux; car s'il demeure fort au dessous de la Gloire de celui qu'il loüe, il s'éléve fort au

au dessus du Génie de tous ceux qui l'ont loüé.

Qui peindra les beaux traits de sa Gloire immortelle?
*Le Pinceau trembleroit entre les mains d'*Apelle.
Quel bonheur d'être nez au Siécle de LOUIS!
Admirons, Bourdelot, *ses Exploits inouis*,
Que nous pouvons tous voir, que nous pouvons écrire,
Et plaignons l'Avenir, qui ne peut que les lire.

Je plaindrois la condition de nos Neveux, si la mienne n'étoit plus à plaindre. Ils vivront un jour; ils entreront dans le Monde, d'où je suis prêt de sortir, & où je suis réduit à lire les Exploits du Roi, sans en pouvoir être témoin non plus qu'eux. C'est un grand malheur de passer la vie loin de son Empire; mais si la Fortune ne m'en avoit éloigné, je ne vivrois pas sous le vôtre, Madame. Vous inspirez de la passion à tout ce qui en est capable, & la Raison vous donne ceux que la Passion ne touche plus.

EPITRE
AU ROI.

ARBITRE des Mortels, je connois ta Puiſſance,
Que ne puis-je auſſi bien connoître ta Clémence !
L'excès de tes Bontés en tous lieux eſt connu,
Mais tu m'as reſervé pour une autre Vertu :
Je dois ſervir toûjours à montrer ta Juſtice
Sans murmurer jamais d'un aſſez long ſupplice.
On ne me verra point par de triſtes accens,
Par un air douloureux, des ſoûpirs languiſſans,
M'attirer la pitié, qu'excite un miſerable,
Ni faire l'opprimé lors que je ſuis coupable.
Que des Infortunés ſoûlagent leur douleur,
Par la compaſſion qu'on a de leur malheur !
Pour moi je me condamne, & ſévére à moi-même,
Je ne me prens qu'à moi de mon malheur extrême.
Je vis depuis long-tems éloigné d'une Cour,
Pour qui le plus ſauvage auroit eu de l'amour :
L'Exil a conſumé la vigueur de mon âge,

Et me laiſſe aujourd'hui la Vieilleſſe en partage ;
Il joint au noir chagrin de mes jours avancés
Un triſte ſouvenir de ceux que j'ai paſſés.
Cependant mes regrets ont de plus juſtes cauſes :
Des merveilles du Roi, de tant de grandes choſes,
Malheureux que je ſuis, hélas ! je n'ai rien vû ;
C'eſt le Bien le plus cher qu'un Sujet ait perdu.
Sans un fatal Exil j'aurois vû ces Armées,
Dont tant de Nations ſont encore allarmées :
J'aurois vû ces grands Chefs, fameux par mille Exploits,
Commandés & conduits par le premier des Rois ;
Et mes yeux attachés ſur ſa ſeule Perſonne,
N'auroient fait qu'obſerver les Ordres qu'il leur donne :
J'aurois vû ſa Valeur inſpirer aux Soldats
L'ardeur qui les anime au milieu des combats :
J'aurois vû ce qu'on voit rarement ſur la terre,
Une Paix glorieuſe autant que fut la Guerre.
Après tant de périls, après tant de travaux,
Chacun fit le deſſein de terminer ſes maux ;
On ne regarda plus que ſon propre dommage ;
Et qui fut moins conſtant s'eſtima le plus ſage.
La *Hollande* ſolide en tous ſes interêts,
Laiſſa les impuiſſans avec leurs faux Projets ;
Et l'*Eſpagne* connut dans cette Ligue uſée
La vanité des Noms qui l'avoient abuſée.

Le

Le *Lorrain* qu'animoient l'Empire & sa Maison,
Par mille Camps divers parvint jusqu'à *Mouçon*;
Mais à peine sût-il regarder la *Champagne*
Que *Fribourg* emporté termina la Campagne:
La Paix fut résoluë au Conseil de *Madrid*,
Et résoluë à *Vienne*, aussi-tôt qu'on l'apprit;
Et le Parti confus après ce coup funeste
A ses Ambassadeurs laissa le soin du reste.
Mais tous les Généraux allarmés de la Paix
Se montroient plus ardens & plus fiers que jamais:
Ils cherchoient les Combats, quand les soins de leurs Princes
Se tournoient pleinement au repos des Provinces.
Que servoient dans les Camps ces dernieres Ardeurs,
Qu'à coûter au Public, & du sang & des pleurs?
Malheureux doublement ceux qui perdoient la vie
Sur le point que la Guerre alloit être finie!
Il ne nous restoit plus qu'à reduire le *Nord*
Qui sembloit de si loin mépriser nôtre effort,
Esperant vainement que nôtre Politique
Craindroit le bruit fameux que fait sa *Mer Baltique*;
Esperant follement que des lieux reculés,
Où jamais les *François* n'étoient encore allés,
Pour

Pour éteindre ce Feu qui forme nôtre audace,
Auroient assez pour eux du seul nom de leur Glace.
Que vous connoissez mal les *François* d'aujourd'hui !
On nous a vûs legers chez nous & chez autrui ;
Mais ceux qu'on accusoit autrefois d'inconstance
N'auront à vos dépens que trop de patience.
Peuples qui nous cédez l'avantage d'agir,
Nous savons mieux que vous fatiguer & souffrir;
Vos plus vastes Forêts, vos plus grandes Rivieres
Sont contre les *François* d'impuissantes Barrieres.
Crequi marche, il approche, il vous donne Combat,
Il passe le *Vezer*, vôtre Fierté s'abat;
Tous les Confédérés ont de vives allarmes,
Et leur docilité fut l'effet de nos Armes.
On vit là nos Amis que *Wrangel* * a perdus,
Malgré d'un jeune Roi les naissantes Vertus;
Malgré tant de combats où parut sa vaillance,
On vit là nos Amis tombés dans l'impuissance,
D'un sort si malheureux se relever par nous,
Et du plus triste état passer dans le plus doux.

Ainsi

* *Général des Troupes* Suedoises.

Ainsi des Nations furent les destinées,
Comme il plût à Louïs dures ou fortunées:
Ainsi fut rétabli ce tranquille repos,
Qui ne dément en rien la gloire du Héros.
On voit dans le repos les Plaisirs sans mollesse,
Les Interêts conduits avec ordre & sagesse,
Les fidéles Conseils prudemment écoutés,
Et les plus grands Projets justes & concertés.
Le Courage du Prince à la Guerre l'anime,
Sa Raison n'en veut point qui ne soit légitime.
Il est sage, il est grand, il est ambitieux,
Vertus & Passions, tout en est glorieux:
Au milieu des progrès la Justice l'arrête;
A peine a-t-il promis qu'il rend une Conquête:
De sa simple Parole il se fait un devoir,
Qui l'oblige à regler lui-même son pouvoir;
Et ce que n'auroit pû tout l'Univers contraire,
Pour l'avoir voulu dire, il a voulu le faire.
Mais s'il a quelquefois une offense à punir,
Un droit à conserver, un rang à maintenir,
C'est alors que l'ardeur d'un Courage héroïque,
Anime les raisons qu'avoit la Politique:
Tout s'émeut, tout agit à son Commandement,
Et l'*Espagne* tremblante à chaque mouvement
N'a pour se rassûrer que la seule esperance
De trouver des Jaloux ennemis de la *France*.
Espagne, devien sage, & quitte une fierté

Si contraire aux moyens qui font ta sûreté ;
Abandonne un orgueil qui s'attache à des Titres * ;
Dans le cœur de LOUIS va chercher des Arbitres :
C'est-là qu'est le salut du reste des Etats,
Que tes foibles efforts ne conserveroient pas.
Peuples abandonnés, que rien ne peut défendre
Pour le dernier malheur on ne veut pas vous prendre.
Nous vous laissons troublés de cent maux intestins,
Assez & trop punis par vos propres destins.
Du plus grand des Mortels je connois la Puissance,
Mille autres du plus doux ont connu la Clémence ;
Du plus juste en tous lieux j'ai ressenti la Loi,
Et le fâcheux état dans lequel je me voi,
Me feroit demander la fin de ma souffrance :
Mais puis qu'il a tant fait pour l'honneur de la *France*,
Puis que de tous nos Rois c'est le plus digne Roi,
François, comme je suis, il fait assez pour moi.

LET-

* *Le Roi d'Espagne en cedant la* Franche-Comté, *vouloit retenir le Titre de* Duc DE BOURGOGNE.

LETTRE

A MR. LE COMTE

D'OLONNE.

JE ne ſai pas pourquoi vous admireriez mes Vers, puis que je ne les admire pas moi-même; car vous devez ſavoir qu'au ſentiment d'un grand Maître en l'Art Poëtique*, le Poëte eſt toûjours le plus touché de ſon Ouvrage. Pour moi, je reconnois beaucoup de Fautes dans le mien, que je pourrois corriger ſi l'exactitude ne faiſoit trop de peine à mon humeur, & ne conſumoit trop de tems à une perſonne de mon âge. D'ailleurs j'ai une Excuſe que vous recevrez, ſi je ne me trompe: les Coups-d'eſſai ne ſont pas ſouvent des Chef-d'œuvres, & les louanges que je donne au Roi, étant les premieres véritables & ſinceres que j'ai données, il ne faut pas s'étonner que je n'y aye pas trop bien réüſſi. Les vôtres

F 2 pour

* Ariſtote.

pour moi ont une Ironie ingénieuse, dans laquelle je me suis vû si grand Maître autrefois, que le Marêchal de *Clerembaut* ne trouvoit que moi capable de vous disputer le mérite de cette Figure-là. Vous ne deviez pas vous en servir contre un homme qui en a perdu l'usage, & qui est autant vôtre Serviteur que je le suis. Vous me voyez assez en garde contre le Ridicule, & malgré toutes mes précautions je ne laisse pas de me laisser aller agréablement aux louanges que vous me donnez sur mon Goût. Vous avez interêt qu'il soit bon, juste, & délicat; car l'idée du vôtre, que je conserve toûjours, regle le mien.

Le Miracle d'Amour que je vis à *Bourbon*, est le Miracle de Beauté que je vois à *Londres:* quelques Années qui lui sont venuës lui ont donné plus d'Esprit, & ne lui ont rien ôté de ses Charmes.

Beaux Yeux, de qui l'éclat feroit cacher sous l'Onde
Ceux qu'on en vit sortir pour faire aimer le Monde,
Je ne m'étonne pas que les plus grands Malheurs
Ne vous coûtent jamais de pleurs;

Ce

Ce n'est pas au Malheur à vous causer des larmes ;
On ne les connoît point où régnent tant de charmes :
Si vous avez, beaux Yeux, des larmes à jetter ;
C'est l'Amour seulement qui vous les doit coûter.

Pour les Attentats que vous me conseillez, je suis peu en état de les faire ; & elle peu en état de les souffrir. S'il faut veiller les nuits entieres, on ne me donne pas quarante ans : s'il faut faire un long Voyage avec le vent & la pluye, quelle Santé que celle de Monsieur de *Saint-Evremond !* Veux-je approcher ma tête de la sienne, sentir des cheveux, & baiser le bout de l'oreille, on me demande si j'ai connu Madame *Gabriele* *, & si j'ai fait ma cour à *Marie de Medicis.* Le papier me manque : je vous prie de me mettre au rang des Amis solides, immédiatement après Monsieur de *Canaples* †. Miracle d'Amour est vôtre Servante.

* Gabriele d'Estrées, *Maîtresse de* Henri IV.
† Alphonse de Crequi, *Marquis de* Canaples, *présentement Duc de* Lesdiguieres.

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

Si je venois un jour pénétré de vos Charmes,
Me mettre à vos genoux & répandre des larmes,
Pour obtenir de vous la grace d'un Baiser,
Pourriez-vous me le refuser?
Le pourriez-vous en conscience?
Répondez, répondez, *Hortence*:
Las! il y va de mon trépas!
Pour Dieu ne me refusez pas:
Donnez-le-moi par complaisance,
Ou prenez-le par pénitence,
Comme une sainte affliction,
Propre pour la Dévotion
De ce triste tems de Carême;
Ce tems, où chacun le teint blême,
Le cœur contrit, les yeux en pleurs,
Cherche la peine & les douleurs.
Baiser, aux Ames salutaire
Plus que jeûner & porter haire;

Bai-

Baiser, devant Dieu précieux,
Tu conduirois *Hortence* aux Cieux,
Et l'établirois dans la Gloire
Sans passer par le Purgatoire.
Qu'à *La Trape* des Réformés
D'un Zéle indiscret animés
Ne mangent rien qu'herbe & légume,
Aillent nuds pieds & prennent Rhûme,
Couchent sans chemise & sans draps,
De leurs austérités je ne fais pas grand cas:
Mais consoler une Vieillesse
D'un petit effet de tendresse;
Prendre soin de mes pauvres Sens
Tout infirmes, tout languissans;
Et ranimer ma froide Masse
Par la chaleur de quelque grace;
C'est une sainte Charité,
C'est un efficace Mérite,
Qui de tout Péché rendroit quitte
La plus criminelle Beauté.
Merveille de nos jours, ô belle & sage *Hortence*,
Qui pour vivre sans crime ignorez les remors,
Ne vous fiez pas trop à la simple innocence;
Pour le salut de l'Ame il faut haïr le Corps,
Gêner ses appétits, se faire violence;
Il faut faire sur vous de vertueux efforts;

Et me baiser, Madame, en est un que je pense
Beaucoup plus cher à Dieu que n'est la Continence.

Après vous avoir demandé un Baiser en Vers, je vous en demanderai un en Prose, dont je vous sollicite autant pour vôtre interêt que pour le mien. Ce sera le dernier effet de la Piété, ou le dernier effort de la Raison; & il ne tiendra qu'à vous d'être la plus grande Sainte, ou la plus grande Philosophe qu'on vit jamais. Priver nos Sens de certains plaisirs, est un commencement de Sagesse; vaincre leur répugnance & leurs dégoûts, c'est la perfection de la Vertu. Que n'avez-vous été Pécheresse! Vous auriez une belle occasion d'être Pénitente : faut-il que vôtre Innocence soit un obstacle à vôtre Sainteté & à mon Bonheur! Mais il n'y a rien qui ne se puisse réparer : si le Passé n'a aucun droit sur vôtre repentir, j'espere que l'Avenir y aura les siens; & en ce cas, Madame, je vous propose une espece d'Indulgence, qui regarde les Péchés à faire aussi bien que les Péchés déja faits. On porte envie aux injures que vous me dites; il n'y a personne qui ne voulut être ap-

appellé *Sot* comme je le ſuis: cependant, Madame, il y a des Graces moins détournées, des Graces plus naturelles, que je voudrois bien recevoir. Tout le monde eſt préſentement dans mes interêts: Madame *Hyde* vous tient quitte de l'aſſiduité que vous lui avez promiſe à ſes Couches; pourvû que vous vous portiez de bonne grace à m'obliger: Mademoiſelle *Beverweert* eſt prête à rendre des Oracles en ma faveur. Il me ſemble que je la voi les cheveux en deſordre, & les coëffes de côté; que je la voi toute émûë de ſon Eſprit, toute inſpirée de ſon Dieu, vous dire impérieuſement, *Baiſez le Vieillard, REINE, Baiſez-le.*

Que ferez-vous, Madame? Négligerez-vous les Prieres, les Avertiſſemens, les Oracles! Compterez-vous pour rien mes Services, des Dents que j'ai ſauvées*, le charme de vos Oreilles que j'ai découvert? Compterez-vous pour rien les précipices où je me ſuis jetté, les périls que j'ai courus, les douleurs que m'a donné vôtre Maladie; douleurs qui égaloient pour le moins les vôtres? Mais ce qui eſt de

* *Mr. de* Saint Evremond *empêcha Madame* Mazarin *de ſe faire arracher quelques Dents.*

de plus important, n'aurez-vous aucun soin de vôtre Salut? S'il est ainsi, Madame, plus de Sainteté, plus de Sagesse, plus de Reconnoissance, plus de Justice: Adieu toutes les Vertus. Vous serez comme une simple Femme, comme une petite Coquette à qui une Ride fait peur, & que des Cheveux blancs peuvent effrayer.

Mais je m'allarme avec bien peu de raison. Vous n'avez rien des foiblesses de vôtre Sexe. Vôtre Ame tout-à-fait maîtresse de vos Sens peut les obliger malgré eux à faire mes plaisirs sans songer aux vôtres.

Je viens pénétré de vos Charmes,
Vous demander avec des larmes,
La grace d'un simple Baiser;
Pouvez-vous me le refuser?



L'A-

L'AMITIE.

SANS AMITIÉ,

A Mr. le Comte de SAINT-ALBANS*.

J'AI crû long-tems que les Femmes avoient un assez grand avantage sur nous; en ce que nous ne sommes aimés que des moins sages, & que le plus sage des Hommes a trouvé à propos de les aimer toute sa vie. Le plus galant de l'Antiquité, le plus vertueux, le plus grand; *Alcibiade*, *Agesilas*, *Alexandre*, ont connu d'autres Appas que ceux des Dames, Le plus magnanime des *Romains*; *Scipion*, l'honneur d'une République, à qui on ne peut rien reprocher que l'Ingratitude qu'elle eût pour lui: *Scipion*, est loüé d'une Continence qui ne fut autre chose que le peu de Goût, que le peu de Sentiment qu'il eût pour elles: *César*, qu'il suffit de nommer pour tout Eloge, ne se mon-

* *Madame la Duchesse* Mazarin *fit imprimer cette Piece à* Londres *en* 1681, *& y mit malicieusement ce Titre.*

montra difficile à aucun Amour. *Salomon* fut bien éloigné de ces Partages, & de ces Dégoûts: il s'attacha pleinement aux Femmes, insensible à tous autres Charmes que les leurs.

C'est une chose assez surprenante, que les plus Galans, les Grands-hommes, les Gens-de-bien, les Magnanimes, ayent pû se passer de l'Amour des Femmes; & comme si cet Amour étoit réservé pour le Caractére du Sage, que *Salomon* en ait fait la plus ordinaire occupation de sa vie: il est surprenant, je l'avouë; mais après y avoir fait quelque réflexion, je n'y trouve rien qui doive étonner. Les Galans de l'Antiquité avoient une grande répugnance pour la Sujetion: amoureux de tous Agrémens, ils se gardoient la liberté de passer d'un Sexe à l'autre à leur fantaisie. L'Amour des Femmes auroit amoli le Courage des Grands-hommes; la Vertu des Gens-de-bien en eût été altérée; la grandeur d'Ame des Magnanimes en eût pû être affoiblie: mais la Sagesse couroit peu de danger avec les Femmes. Le Sage supérieur à leurs Foiblesses, à leurs Inégalités, à leurs Caprices, sait les gouverner comme il lui plaît, ou il s'en défait comme bon lui semble. Tan-

dis

dis qu'il voit les autres dans la Servitude; agités de quelque Passion malheureuse, il goûte une douceur qui charme ses Maux; qui lui ôte le sentiment de mille Ennuis, qu'on ne rend pas insensibles par la Raison. Ce n'est pas qu'il ne puisse tomber en quelque Erreur; la Nature humaine ne laisse à nôtre Ame aucun état assûré: mais il n'est pas long-tems sans retrouver ses lumieres égarées, & sans rétablir la tranquillité qu'il a perduë.

C'est ce qu'on a vû pratiquer à *Salomon*, lequel aima les Femmes toute sa vie: mais différemment, selon les tems différens. Etant jeune il eût la tendresse d'un Amant: ses Expressions molles & amoureuses le témoignent assez; & il suffit de lire le CANTIQUE DES CANTIQUES pour s'en convaincre: Qu'on me pardonne si je n'y cherche pas un sens mystique. On ne me persuadera jamais que *Salomon* ait voulu faire parler JESUS-CHRIST à son Eglise avec des Sentimens plus moûs & des Expressions plus lascives, que n'en ont eû *Catulle* pour *Lesbie*, *Ovide* pour *Corinne*; en Vers plus tendres que ceux de *Petrarque* pour *Laure*; plus galans que ceux de *Voiture* pour *Belize*. Je croi que *Salomon* ne parloit pas

même à une Epouſe : tant d'Amour, tant d'Ardeur regardoit une Maîtreſſe cherement aimée. Il aima moins toutefois qu'il ne fut aimé. Il avoit connu par l'expérience de ſes Amours, que les Femmes ſont plus paſſionnées que les Hommes. C'eſt une Vérité dont l'Ecriture même a pris la peine de nous aſſûrer : car voulant exprimer les Sentimens que *David* & *Jonathan* avoient l'un pour l'autre; *ils s'aimoient*, dit-elle*, *de l'Amour d'une Femme :* pour montrer que c'étoit le plus tendre des Amours.

Salomon dans la vigueur de ſon Age, fait voir moins de tendreſſe & de ſincerité dans ſes Affections. Il employa juſqu'à la réputation de ſa Sageſſe pour ſe faire aimer. C'eſt par-là qu'il tira tant d'Or de la Reine de *Saba :* de cette Reine, follement épriſe de la Sageſſe ; qui voulut quitter ſon Royaume pour voir un Sage. Comme *Salomon* approcha de la Vieilleſſe, il changea de conduite avec les Femmes. Lors qu'il eût perdu le Méri-

* *Au ſecond Livre de* Samuel, *chap. I. verſ. 26. Il y a dans le Texte* ; L'Amour que vous aviez pour moi étoit extrême : il paſſoit l'Amour des Femmes. *C'eſt* David *qui parle de ſon cher* Jonathan, *qu'il venoit de perdre.*

rite de plaire, il s'en fit un d'obéir. Il pouvoit commander; il pouvoit contraindre: mais il ne voulut rien devoir à la Puissance; il voulut que la Docilité & la Soûmission lui tinssent lieu de ses Agrémens passés. Tout Roi, tout Sage qu'il est, il se soûmet aux Maîtresses sur ses vieux jours: croyant qu'en cet Age triste & malheureux, il faut se dérober autant qu'on peut à soi-même; & qu'il vaut mieux se livrer aux Charmes d'une Beauté, qui enchante nos Maux, qu'à des Réflexions qui nous attristent, & à des Imaginations qui nous effrayent.

Je n'ignore pas que *Salomon* a été blâmé de cette derniere conduite: mais quoi que sa Raison parut affoiblie, il ne laissoit pas d'être Sage à son égard. Il adoucissoit par-là ses Chagrins, flatoit ses Douleurs, détournoit des Maux qu'il ne pouvoit vaincre; & la Sagesse, qui ne trouvoit plus les moyens de le faire heureux, se servoit utilement de diversions, pour le rendre moins misérable. A peine commençons-nous à vieillir, que nous commençons à nous déplaire, par un dégoût qui se forme secretement en nous de nous-mêmes. Alors nôtre Ame vuide d'Amour-propre, se remplit aisément de

ce-

celui qu'on nous inspire; & ce qui n'auroit plû que legerement autrefois par la résistance de nos Sentimens, nous charme & nous assujettit dans nôtre foiblesse. C'est par-là que les Maîtresses disposent à leur gré des vieux Amans, & les Femmes des vieux Maris; c'est par-là que *Syphax* s'abandonna aux volontés de *Sophonisbe*, & qu'*Auguste* fut gouverné par *Livie:* & pour ne pas tirer tous mes Exemples de l'Antiquité, c'est ainsi que Monsieur de *Senecterre* *, digne d'être nommé avec les Rois & les Empereurs par le seul Mérite d'Honnête-homme; c'est ainsi que ce Courtisan aussi sage, que délicat & poli, se laissoit aller mollement à l'Amitié d'une jeune Femme, qu'il avoit épousée sur ses vieux jours. *Si vous saviez*, disoit-il à ses Amis, *quel est l'état d'un Homme de mon Age, qui n'a que soi-même à se présenter dans la Solitude, vous ne vous étonneriez pas que j'aye cherché une Compagnie qui me plaît, à quelque prix que ce fût.* Je ne l'en blâmai jamais: comment blâmer une chose que *Salomon* a autorisée par son exemple, & que Monsieur le Maréchal d'*Estrées* vient d'autoriser par le

* *Pere du Maréchal de* La Ferté.

le sien * ? Cependant malgré toutes ces Autorités, j'estimerois beaucoup une personne qui auroit assez de force d'esprit, pour conserver le goût de la Liberté jusqu'à la fin de ses jours.

Ce n'est pas qu'une pleine Indépendance soit toûjours louable : de ces gens si libres & si détachés, se font les Indifférens & les Ingrats. Evitons l'Assujetissement & la Liberté entiere, pour nous contenter d'une Liaison douce & honnête, aussi agréable à nos Amis qu'à nous-mêmes. Si on me demande plus que de la chaleur & des soins, pour les interêts de ceux que j'aime ; plus que mes petits secours, tout foibles qu'ils sont, dans les besoins ; plus que la Discretion dans le Commerce, & le Secret dans la Confidence ; qu'on aille chercher ailleurs des Amitiés : la mienne ne sauroit fournir rien davantage.

Les Passions violentes sont inégales, & font craindre le desordre du Changement. En Amour, il les faut laisser pour les *Polexandres* & les *Cyrus* dans les Romans ;

* *Le Maréchal d'*Estrées *épousa en troisiémes Nôces, & à l'âge de 91 Ans*, Gabriele de Longueval *Fille de* Manicamp.

mans ; en Amitié, pour *Oreste* & *Pylade* dans les Comédies. Ce sont des choses à lire & à voir représenter, qu'on ne trouve point dans le Monde : & heureusement on ne les y trouve pas, car elles y produiroient des Avantures bien extravagantes.

Qu'a fait *Oreste*, ce grand & illustre Exemple d'Amitié : qu'a-t-il fait qui ne doive donner de l'horreur ? Il a tué sa Mere, & assassiné *Pyrrhus*, il est tombé en de si étranges Fureurs, qu'il en coûte la vie aux Comédiens, qui tâchent de les bien représenter *. Observons avec attention la nature de ces Attachemens uniques qu'on vante si fort, & nous trouverons qu'ils sont formés d'une Mélancolie noire qui fait tous les Misanthropes. En effet, se réduire à n'aimer qu'une personne, c'est se disposer à haïr toutes les autres : & ce qu'on croit une Vertu admirable à l'égard d'un Particulier, est un grand Crime envers tout le Monde. Celui qui nous fait perdre le Commerce des

* Montfleuri *fit de si grands efforts pour représenter le Personnage d'*Oreste, *dans l'*ANDROMAQUE *de* Racine, *qu'il tomba malade & en mourut. La même chose étoit arrivée à* Mondori *dans une Représentation de la* MARIANE.

des Hommes, par un Abandonnement pareil au sien, nous fait perdre plus qu'il ne vaut; eût-il un Mérite considérable. Faisons les desintereſſés tant qu'il nous plaira; renfermons tous nos desirs dans la pureté de nôtre Paſſion, n'imaginant aucun Bien qui ne vienne d'elle; nous languirons cependant en cette belle Amitié, si nous ne tirons de la Société générale des Commodités & des Agrémens qui animent la particuliere.

L'Union de deux Perſonnes attachées entierement l'une avec l'autre; cette belle Union a beſoin de choſes étrangeres qui excitent le goût du Plaiſir, & le ſentiment de la Joye. Avec toute la ſympathie du monde, tout le concert, toute l'intelligence, elle aura de la peine à fournir la conſolation de l'ennui qu'elle fait naître. C'eſt dans le Monde, & dans un mélange de Divertiſſement & d'Affaires, que les liaiſons les plus agréables & les plus utiles ſont formées. Je fais plus de cas de la liaiſon de Monſieur le Marêchal d'*Eſtrées* & de Monſieur de *Senecterre*, qui ont vêcu cinquante ans à la Cour dans une Confidence toûjours égale : je fais plus de cas de la Confiance que Monſieur de *Turenne* a eûë en Monſieur

sieur de *Ruvigni*, quarante Ans durant; que de ces Amitiés toûjours citées, & jamais mises en usage parmi les hommes.

Il n'y a rien qui contribuë davantage à la douceur de la vie que l'Amitié; il n'y a rien qui en trouble plus le repos que les Amis, si nous n'avons pas assez de discernement pour les bien choisir. Les Amis importuns font souhaiter des Indifférens agréables. Les Difficiles nous donnent plus de peine par leur humeur, qu'ils ne nous apportent d'utilité par leurs services. Les Impérieux nous tyrannisent : il faut haïr ce qu'ils haïssent, fut-il aimable : il faut aimer ce qu'ils aiment, quand nous le trouverions desagréable & fâcheux. Il faut faire violence à nôtre Naturel; asservir nôtre Jugement; renoncer à nôtre Goût; & sous le beau Nom de *Complaisance*, avoir une Soûmission générale pour tout ce qu'impose leur Autorité. Les Jaloux nous incommodent: ennemis de tous les Conseils qu'ils ne donnent pas; chagrins du Bien qui nous arrive sans leur Entremise; joyeux & contens du Mal qui nous vient par le ministére des autres. Il y a des Amis de profession, qui se font un honneur.

neur de prendre nôtre parti sur tout: & ces vains Amis ne servent à autre chose qu'à aigrir le monde contre nous, par des Contestations indiscretes. Il y en a d'autres qui nous justifient, quand personne ne nous accuse: qui par une chaleur imprudente nous mettent en des Affaires où nous n'étions pas; & nous en attirent que nous voudrions éviter. Se contente qui voudra de ces Amitiés; pour moi je ne me satisfais pas d'une Bonne-volonté nuisible: je veux que cette Bonne-volonté soit accompagnée de Discretion & de Prudence. L'Affection d'un homme ne raccommode point ce que sa Sottise a gâté. Je lui rens graces de son zele impertinent, & lui conseille d'en faire valoir le mérite parmi les Sots. Si les Lumieres de l'Entendement ne dirigent les mouvemens du Cœur, les Amis sont plus propres à nous fâcher qu'à nous plaire; plus capables de nous nuire que de nous servir.

Cependant on ne parle jamais que du Cœur, dans tous les Discours qu'on entend faire sur l'Amour & sur l'Amitié. Les Poëtes en deviennent importuns; les Amans ennuyeux; & les Amis ridicules. On ne voit autre chose à nos Comédies que des Filles de Roi, qui donnent le Cœur,

Cœur, & refusent la Main; ou des Princesses qui offrent la Main, & ne sauroient consentir à donner le Cœur. Les Amans se rendent fades à demander éternellement la pureté de ce Cœur; & les Amis, érigés en Précieux, le veulent avoir comme les Amans. Ce n'est pas en connoître bien la Nature: car pour un peu de Chaleur mal réglée; pour quelque Tendresse inégale & incertaine qu'il peut avoir; il n'y a Caprice, Ingratitude, Infidélité, qu'on n'en doive craindre.

On nomme l'Amour *aveugle*, fort mal-à-propos, n'en déplaise aux Réveries des Poëtes, & aux Fantaisies des Peintres. L'AMOUR n'est autre chose qu'une Passion, dont le Cœur fait d'ordinaire un méchant usage. Le Cœur est un Aveugle, à qui sont dûës toutes nos Erreurs. C'est lui qui préfére un Sot à un Honnête-homme; qui fait aimer de vilains Objets, & en dédaigner de fort aimables; qui se donne aux plus laids, aux plus difformes, & se refuse aux plus beaux, & aux mieux faits.

C'est lui, qui par un Nain a fait courir le
Monde,

A

A l'Ami de *Joconde* *.

C'eſt lui qui déconcerte les plus régulieres; qui enleve les Prudes à la Vertu, & diſpute les Saintes à la Grace. Auſſi peu ſoûmis à la Régle dans le Convent, qu'au Devoir dans les Familles : infidéle aux Epoux; moins ſûr aux Amans; troublé le premier, il met le Deſordre & le Déréglement dans les autres. Il agit ſans Conſeil & ſans Connoiſſance : révolté contre la Raiſon qui le doit conduire, & mû ſecretement par des reſſorts cachés, qu'il ne comprend pas, il donne & retire ſes Affections ſans ſujet; il s'engage ſans deſſein; rompt ſans meſure, & produit enfin des éclats bizarres, qui deshonorent ceux qui les ſouffrent & ceux qui les font.

Voila où aboutiſſent les Amours & les Amitiés, fondées ſur le Cœur. Pour ces liaiſons juſtes & raiſonnables, dont l'Eſprit a ſû prendre la direction, il n'y a point de rupture à appréhender : car ou elles durent toute la vie, ou elles ſe dégagent inſenſiblement, avec diſcrétion & bien-

* *Voyez dans les* CONTES DE LA FONTAINE, *la Nouvelle intitulée* JOCONDE.

bienséance. Il est certain que la Nature a mis en nos Cœurs quelque chose d'aimant, (si on le peut dire ;) quelque Principe secret d'Affection ; quelque fond caché de Tendresse, qui s'explique & se rend communicable avec le tems : mais l'usage n'en a été reçû & autorisé parmi les hommes, qu'autant qu'il peut rendre la vie plus tranquille & plus heureuse. C'est sur ce fondement qu'*Epicure* l'a tant recommandé à ses Disciples : Que *Ciceron* nous y exhorte par ses Discours, & nous y convie par des Exemples : Que *Sénéque*, tout rigide & tout austére qu'il est, devient doux & tendre, aussi-tôt qu'il parle de l'Amitié : Que *Montagne* enchérit sur *Sénéque*, par des Expressions plus animées : Que *Gassendi* explique les avantages de cette Vertu, & dispose ses Lecteurs, autant qu'il lui est possible, à se les donner.

Toutes les Personnes raisonnables ; tous les Honnêtes-gens imitent en cela les Philosophes ; sur le fondement que l'Amitié doit contribuer plus qu'aucune autre chose à nôtre Bonheur. En effet, on ne se détacheroit point en quelque façon de soi-même, pour s'unir à un autre, si on ne trouvoit plus de douceur

en

en cette Union, que dans les premiers ſentimens de l'Amour-propre. L'Amitié des Sages ne voit rien de plus précieux qu'elle dans le Monde. Celle des autres, impétueuſe & déconcertée, trouble la Paix de la Société publique, & le plaiſir des commerces particuliers. C'eſt une Amitié ſauvage, que la Raiſon deſavouë, & que nous pourrions ſouhaiter à nos Ennemis, pour nous venger de leur haine.

Mais quelque honnêtes, quelque réglés que ſoient les Amis, c'eſt une choſe incommode que d'en avoir trop. Nos Soins partagés ne nous laiſſent ni aſſez d'application pour ce qui nous touche, ni aſſez d'attention pour ce qui regarde les autres. Dans l'épanchement d'une Ame, qui ſe répand univerſellement ſur tout, les Affections diſſipées ne s'attachent proprement à rien. Vivons pour peu de gens qui vivent pour nous: cherchons la commodité du Commerce avec tout le Monde, & le bien de nos Affaires avec ceux qui peuvent nous y ſervir.

LA PRUDE ET LA PRECIEUSE.

A MADAME***.

POUR un Plaisir trop rare en commerce d'Amour,
Une Dame galante eſt ſouvent décriée,
Quand la Femme-de-bien, la *Prude* mariée
Epuiſe chaſtement ſon Epoux nuit & jour.
Dans leur Volupté domeſtique
Si l'Epoux une fois tombe en quelque langueur,
Auſſi-tôt la Prude ſe pique,
Sa Vertu ſe chagrine, & le fâcheux Honneur
De la bonne Dame pudique
Ne laiſſe rien exemt de ſa méchante humeur.
Mais paſſons à la *Précieuſe*,
Veſtale à l'égard d'un Amant;
Et ſolide Voluptueuſe
Avec un Mari peu charmant.
Le jour ſa belle Ame épurée
Vit d'un tendre deſir, & d'une chere idée,
La nuit, elle prend ſoin du Corps,
Animant d'un Epoux les vertueux efforts.

L'ap-

L'appétit conjugal la presse,
Et sa pudeur, d'un homme nû
Souffre la robuste caresse:
Mais ses Façons & sa Vertu
Reprennent leur délicatesse,
Si-tôt que le jour est venu.
Par quelque secrete influence
Qui se rend maîtresse des Mœurs,
C'est vôtre sort, mes cheres Sœurs,
De jouïr sans Amour, d'aimer sans jouïssance.
J'en veux excepter les plaisirs
De vôtre Amitié mutuelle,
Qui tient souvent au dessous d'elle
La simple douceur des desirs.
Nous ne vous plaignons point, ô cheres Précieuses,
Qui dans les bras aimés de quelque tendre Sœur
Savez goûter le fruit des peines amoureuses,
Sans interesser vôtre Honneur.
Nous plaignons, nous plaignons une Dame galante
Discrete en ses Amours, & rarement contente:
Elle a dans sa maison à souffrir le courroux
Ou les soins inquiets d'un bizarre Jaloux.
Pour des indifférens il lui faut se contraindre;
Dissimuler ses maux; ne parler que pour feindre;

 Voir

Voir toûjours ſon Epoux, & vouloir un Amant;
Ah! qui peut exprimer un ſi cruel tourment?
Aimer eſt une choſe rude,
Au prix du mêtier de la Prude:
La Prude n'a point ces langueurs,
Dont on voit ſecher tant de Cœurs;
Sa nuit ſe donne à la Nature;
Tout le jour ſe paſſe en cenſure;
Elle blâme juſqu'aux deſirs,
Et parlant de Vertus, ſe creve de Plaiſirs.
On condamne ce qu'elle blâme,
Par reſpect à ſon jugement;
L'appétit lui tient lieu de flâme;
Elle jouït commodément:
Si Dieu m'avoit fait naître Femme,
Je ſerois Prude aſſûrément.
Je pourrois bien auſſi d'une Sœur Précieuſe
Vivre aimée autant qu'amoureuſe:
Mais quand le premier des *Medors*
Pour me toucher le Cœur feroit tous ſes efforts;
Il me trouveroit inhumaine,
Je rirois de ſes vains ſoûpirs,
Et ferois tous les jours ſa peine,
Sans faire jamais ſes Plaiſirs.

LET-

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

VOTRE Vie, ma très-chere, a été trop illustre, pour n'être pas continuée de la même maniere jusqu'à la fin. Que l'*Enfer* de Monsieur de *La Rochefoucault* ne vous épouvante pas*; c'étoit un *Enfer* médité, dont il vouloit faire une Maxime : prononcez donc le Mot d'*Amour* hardiment, & que celui de *Vieille* ne sorte jamais de vôtre bouche. Il y a tant d'esprit dans vôtre Lettre, que vous ne laissez pas même imaginer le commencement du Retour. Quelle ingratitude d'avoir honte de nommer l'AMOUR à qui vous devez vôtre Mérite & vos Plaisirs ? Car enfin, ma belle Gardeuse de Cassette, la réputation de vôtre Probité est particulierement établie, sur ce

* L'ENFER DES FEMMES C'EST LA VIEILLESSE, *disoit un jour le Duc de* La Rochefoucault *à Mademoiselle de* l'Enclos.

que vous avez résisté à des Amans qui se fussent accommodez volontiers de l'Argent de vos Amis. Avouëz toutes vos Passions, pour faire valoir toutes vos Vertus; cependant vous n'avez exprimé que la moitié du Caractére : il n'y a rien de mieux que la part qui regarde vos Amis, rien de plus sec que ce qui regarde vos Amans. En peu de Vers je veux faire le Caractére entier; & le voici formé de toutes les Qualités que vous avez, ou que vous avez euës.

Dans vos Amours on vous trouvoit legere,
En Amitié toûjours sûre & sincere;
Pour vos Amans les humeurs de *Venus*,
Pour vos Amis les solides Vertus:
Quand les premiers vous nommoient Infidelle
Et qu'asservis encore à vôtre Loi,
Ils reprochoient une flâme nouvelle,
Les autres se louoient de vôtre bonne foi.
Tantôt c'étoit le naturel d'*Helene*,
Ses Appétits comme tous ses Appas;
Tantôt c'étoit la Probité Romaine,
C'étoit d'Honneur, la Régle & le Compas.
Dans un Convent en Sœur dépositaire,
Vous auriez bien ménagé quelque Affaire;

Et

Et dans le Monde à garder les Dépôts,
On vous eût justement préférée aux Dévots.

Que cette Diversité ne surprenne point :

L'indulgente & sage Nature
A formé l'Ame de NINON
De la Volupté d'*Epicure*,
Et de la Vertu de *Caton*.

LETTRE

A MR. JUSTEL*.

JE suis ravi, Monsieur, de vous voir en *Angleterre*; le commerce d'un homme aussi savant, & aussi curieux que vous, me donnera beaucoup de satisfaction : mais permettez-moi de n'approuver pas la résolution que vous avez prise de quitter la *France*, tant que je vous ver-

* *Mr.* Justel, *homme de mérite, & qui avoit une grande connoissance des Livres, se retira à* Londres *avec toute sa famille au mois d'Octobre* 1681. *Quelques Années après il obtint la Charge de Bibliothecaire du Roi à* Saint-James.

verrai conserver pour elle un si tendre, & si amoureux souvenir. Quand je vous vois triste & désolé regretter *Paris* aux bords de nôtre *Tamise*, vous me remettez dans l'esprit les pauvres *Israëlites*, pleurant leur *Jerusalem* aux bords de l'*Euphrate*. Ou vivez heureux en *Angleterre*, par une pleine Liberté de Conscience, ou accommodez-vous à de petites Rigueurs sur la Religion en vôtre Pays, pour y jouïr de toutes les commodités de la vie.

Est-il possible que des Images, des Ornemens, de legeres Cérémonies; que de petites Nouveautés superstitieuses à vôtre égard, dévotes au nôtre; que de certaines Questions agitées avec plus de subtilité pour la réputation des Docteurs, que de connoissance, & de bonne foi pour nôtre édification; est-il possible, enfin, que des Différences si peu considérables, ou si mal fondées, troublent le repos des Nations, & soient cause des plus grands malheurs qui arrivent aux hommes? Il est beau de chercher Dieu *en esprit & en vérité*; ce premier Etre, cette souveraine Intelligence mérite nos speculations les plus épurées: mais quand nous voulons dégager nôtre Ame de tout commerce avec nos Sens, sommes-nous assûrés qu'un entende-

dement abſtrait ne ſe perde pas en des penſées vagues, & ne ſe forme plus d'extravagances, qu'il ne découvrira de vérités? D'où penſez-vous que viennent les abſurdités de tant de Sectes, que des méditations creuſes, où l'Eſprit au bout de ſa réverie ne rencontre que ſes propres imaginations?

Perdez, Monſieur, cette oppoſition chagrine & opiniâtre que vous avez contre nos Images: les Images arrêtent en quelque façon cet Eſprit ſi difficile à fixer. D'ailleurs il n'y a rien de plus naturel à l'homme que l'Imitation; & de toutes les Imitations, il n'y en a point de ſi légitime que celle d'une Peinture, qui nous repreſente ce que nous devons révérer. L'idée des perſonnes vertueuſes nous porte à l'amour de leurs Vertus, & fait naître en nous un juſte deſir d'aquerir la perfection qu'ils ont aquiſe. Il eſt des émulations de Sainteté, auſſi bien que des jalouſies de Gloire: & ſi le Portrait d'*Alexandre* anima l'ambition de *Céſar* à la Conquête du Monde, l'Image de nos Saints peut bien exciter en nous l'ardeur de leur Zéle, & nous inſpirer cette heureuſe violence qui ravit les Cieux.

Chacun ſait que *Numa* défendit toute

forte d'Images dans les Temples des *Romains*, & sa Loi fut religieusement observée assez long-tems : mais il falut revenir à la Nature, qui se passe avec trop de peine de la représentation des Objets, lors que les Objets lui manquent ; & les Livres de ce Législateur ayant été trouvés par hazard dans son Sépulchre, on jugea plus-à-propos de les brûler, que de retourner à la secheresse de ces premieres Institutions. Les Peres n'ont rien attaqué si vivement chez les Payens, que les Figures & les Images : c'étoient des *Dieux de bois & de pierre* ; c'étoient des *Divinités peintes*, *vains effets de la fantaisie*, *travail impie de la main des hommes*. Il est vrai qu'à peine le Paganisme fut-il aboli, & la Religion Chrétienne établie, qu'on rappella l'usage des Représentations tant condamnées, & un grand Concile tenu peu de tems après, en ordonna même la vénération *.

J'avouë que le Vieux Testament ne permettoit pas de rien former à la ressemblance de Dieu. Ce Dieu s'étoit peint lui-même dans le grand Ouvrage de

* *Le second Concile de* Nicée *tenu l'An* 787. *par les Intrigues de l'Impératrice* Irene.

de l'Univers. Les Cieux, le Soleil, les Etoiles, les Elemens, étoient les Images de son Immensité & de sa Puissance; l'ordre merveilleux de la Nature nous exprimoit sa Sagesse; nôtre Raison, qui veut tout connoître, trouvoit chez elle quelque idée de cette intelligence infinie; & voila tout ce qui pouvoit être figuré d'un DIEU, qui ne se découvroit aux hommes que par ses Oeuvres. Il n'en est pas ainsi dans la Nouvelle Alliance. Depuis qu'un Dieu s'est fait Homme pour nôtre Salut, nous pouvons bien nous en former des Images, qui nous excitent à la Reconnoissance de sa Bonté & de son Amour. Et en effet, si on a condamné, comme *Hérétiques*, ceux qui nioient son Humanité, n'est-ce pas une absurdité étrange de nous traiter d'*Idolatres*, pour aimer à la voir représentée? On nous ordonne de songer toûjours à sa Passion, de méditer toûjours sur ses Tourmens; & on nous fait un crime d'avoir des Figures, qui en entretiennent le souvenir: on veut que l'Image de sa Mort soit toûjours présente à nôtre Esprit, & on ne veut pas que nous en ayons aucune devant les yeux.

Vôtre aversion pour les Ornemens de

nos Prêtres, & pour ceux de nos Eglises, n'est pas mieux fondée. Ne savez-vous pas, Monsieur, que Dieu prît le soin d'ordonner lui-même jusqu'à la Frange des Habits du Grand Pontife? Nos Habits Pontificaux n'approchent point de ceux du Grand Sacrificateur: & vous ne pardonneriez guere à nos Evêques un *Pectoral* & de petites *Clochettes*, s'ils disoient la Messe avec ces beaux Ornemens. Pour la Pompe de nos Eglises, vous avez raison de la nommer vaine, si vous la comparez avec la magnificence solide du Temple de *Salomon*, où l'Or & l'Argent auroient pû servir de Pierre à la structure de ce Bâtiment si somptueux. Vôtre austérité n'est pas moins farouche à retrancher nos Musiques, qu'à condamner nos Images. Vous devriez vous souvenir que *David* n'a rien tant recommandé aux *Israëlites*, que de chanter les Louanges du Seigneur avec toutes sortes d'Instrumens. La Musique des Eglises éleve l'Ame, purifie l'Esprit, touche le Cœur, inspire & augmente la Dévotion.

Lors qu'il s'agit d'un Mystére, ou d'un Miracle, vous ne connoissez que les Sens & la Raison: dans les choses naturel-

relles, qui conduisent à la Piété, les Sens & la Raison sont vos ennemis: là vous donnez tout à la Nature, ici à la Grace: là on ne vous allegue rien de surnaturel, que vous ne traitiez de ridicule; ici on ne vous dit rien d'humain, que vous ne trouviez profane & impie.

Les Contrarietés, Monsieur, n'ont duré que trop long-tems. Convenez avec nous des Usages légitimement établis; & nous crierons avec vous contre des Abus, qui s'introduisent; contre un sale Interêt, des Gains sordides; contre des piéges tendus à la foiblesse des Femmes, & à la simplicité des Hommes superstitieux & crédules. Que ceux à qui on reproche la Corruption, travaillent à se donner de la pureté: que ceux qui ont la vanité de se croire purs, s'accommodent à de petites alterations insensibles, où tombe la condition humaine par nécessité. Qu'ici un Catholique ne soit pas exterminé comme *Idolatre*; que là un Protestant ne soit pas brûlé comme *Hérétique*. Il n'y a rien de plus juste que d'adorer ce qu'on croit un Dieu; il n'y a rien de moins criminel que de n'adorer pas ce qu'on croit simplement un Signe;

& je ne sai comment cette diversité de créance a pû causer des Supplices si barbares, dans une Religion toute fondée sur l'Amour. Si ce sont-là des effets de Zéle, qu'on m'apprenne quels peuvent être ceux de la Fureur?

Une partie des Peres s'est attachée au Sens literal de ces Paroles, CECI EST MON CORPS; l'autre les a prises au Sens figuré, dans un Pays où l'on parloit presque toûjours par Figure. La vérité de ce que je dis se prouve très-clairement par les Livres de Monsieur *Arnauld*, & de Monsieur *Claude*, où quand Monsieur *Arnauld* allegue un Passage de quelque Pere, tout l'esprit & la dextérité de Monsieur *Claude* suffisent à peine pour l'éluder; & lors que ce dernier en cite un autre avantageux à son Opinion, toute la force & la véhemence de Monsieur *Arnauld* ne renversent point l'argument de Monsieur *Claude*. Cette difference de Sentimens dans les Peres est manifeste. Il ne faut qu'avoir un peu de sens pour le connoître, & un peu de sincérité pour l'avouër. Cependant, Monsieur, cette difference ne rompoit point la Communion de l'Eglise, & tous ces Peres alloient religieusement ensemble re-

ce-

cevoir les graces qui nous sont promises en ce Sacrement.

Vous me direz, qu'il est difficile de convenir avec nous d'*un Corps sans Figure, & sans Extension* : mais est-il aisé de s'accommoder avec vous de vôtre *Manducation spirituelle*; de cette *Foi qui mange réellement la substance de ce même Corps?* La difficulté est grande de tous côtés, & un Miracle est aussi nécessaire à vôtre Opinion qu'à la nôtre. Laissez-nous donc la créance d'un Mystére inconcevable; & nous vous laisserons ce mélange bizarre de Foi & de Raison, inexplicable pour vous, & incompréhensible pour les autres. Que chacun demeure attaché à sa Doctrine comme il lui plaira : mais accordons-nous dans l'usage du Sacrement: les Peres en ont usé autrefois ainsi, pourquoi ne ferons-nous pas aujourd'hui la même chose?

L'article de l'*Adoration* n'y doit pas être un obstacle; puis que la véritable *Adoration* est un acte intérieur, qui dépend de vous; & sans la direction de vôtre Esprit, & le mouvement de vôtre Cœur, vous avez beau vous mettre à genoux, vous n'adorez rien. Si être à genoux étoit adorer, les Enfans seroient Idolatres en

en *Angleterre*, pour aborder leurs Parens dans cette posture humble & soûmise; un Amant qui se met aux pieds de sa Maîtresse feroit un Acte d'Idolatrie; & les *Espagnols*, dont les Révérences sont des especes de génuflexions, seroient pour le moins des Profanes. C'est par un rafinement de vôtre principe, que les *Quakers* n'ôtent leur chapeau ni aux Princes, ni aux Magistrats, dans l'apréhension qu'ils ont de communiquer à la Créature, la Gloire qui n'est dûë qu'au Créateur. Chose étrange! que vos Messieurs, qui font une guerre ouverte à la Superstition, tombent eux-mêmes dans une conduite plus superstitieuse, que celle qu'on impute aux Catholiques les moins instruits. En effet, ne pas rendre le respect qu'on doit par un scrupule de Religion mal fondé, est plus inexcusable, que d'en rendre trop par un Zéle mal entendu.

Si j'avois été en la place des Réformés, j'aurois reçû le Livre de Monsieur de *Condom* le plus favorablement du monde; & après avoir remercié ce Prélat de ses Ouvertures insinuantes, je l'aurois supplié de me fournir une Catholicité purgée, & conforme à son Exposi-

TION DE LA FOI CATHOLIQUE. Il ne l'auroit pas trouvée en *Italie*, en *Espagne*, ni en *Portugal*: mais il auroit pû vous la faire trouver en *France*, dégagée des Superstitions de la Multitude, & des Inspirations des Etrangers; reglée avec autant de sagesse, que de piété par nos Loix, & maintenuë avec fermeté par nos Parlemens. Alors si vous craignez la Puissance du Pape, les Libertés de l'Eglise Gallicane vous en mettront à couvert; alors Sa Sainteté ne sera ni Infaillible, ni Arbitre Souveraine de vôtre Foi; là elle ne disposera ni des Etats des Princes, ni du Royaume des Cieux à sa volonté: là devenus assez *Romains* pour révérer avec une soûmission légitime son Caractére & sa Dignité, il vous suffira d'être *François* pour n'avoir pas à craindre sa Jurisdiction.

Que si l'Amour de la Séparation vous possede encore, & que vous ne puissiez vous détacher en rien de l'habitude de vos Sentimens, ne vous plaignez pas de ce qu'on vous ôte, comme d'une injustice; remerciez de ce qu'on vous laisse, comme d'une grace. Le chagrin, les murmures, les oppositions, sont capables d'avancer la ruine de vôtre Parti: une conduite plus respectueuse, des interêts plus discrete-

 ment

ment ménagés que violemment soûtenus, pourroient arrêter le dessein de vôtre perte, s'il étoit formé. Les Controverses ne font qu'aigrir les Esprits : en l'état que sont les choses, vous avez besoin de bons Directeurs, plus que de bons Ecrivains, pour vous conserver. Vos Peres ont mis tous leurs talens en usage, pour se faire accorder des Privileges ; vôtre habileté doit être employée pour empêcher qu'on ne vous les ôte. L'audace, la vigueur, la fermeté, ont sû faire les premiers Protestans : le zéle, la fidélité, la soûmission vous maintiendront ; & on souffrira comme Obéïssans, ceux qu'on détruiroit comme Rebelles. Enfin, Monsieur, si vous avez une Religion douce & paisible, dans laquelle vous ne cherchiez que vôtre Salut, il faut croire qu'on ne troublera point des Exercices modestes & pieux : mais si jalouse & querelleuse elle attaque celle de l'Etat ; si elle reprend, censure, & condamne les choses les plus innocentes, je ne vous répons pas d'une longue indulgence, pour l'indiscretion d'une étrangere, injuste, & fâcheuse en ses corrections.

Une des premieres Sagesses, & des plus commandées, c'est de respecter en tout

tout Pays la Religion du Prince : condamner la Créance du Souverain, c'est condamner le Souverain en même tems. Un Catholique *Anglois*, qui dans ses Discours, ou dans ses Ecrits donne le nom d'HERESIE à la Religion Anglicane, traite le Roi d'*Angleterre* d'HERETIQUE, & lui fait une insulte dans ses propres Etats : un *Huguenot* en *France*, qui traite la Religion Catholique d'IDOLATRIE, accuse le Roi par une conséquence nécessaire d'être IDOLATRE : ce que les Empereurs Payens même n'ont pû souffrir. Je ne trouve rien de plus injuste, que de persécuter un homme pour sa créance ; mais je ne vois rien de plus fou, que de s'attirer la Persécution.

Voulez-vous me croire, Monsieur, jouïssez paisiblement de l'Exercice qu'on vous permet, tel qu'il puisse être ; & soyez persuadé que les Princes ont autant de droit sur l'extérieur de la Religion, qu'en ont les Sujets sur le fond secret de leur Conscience.

Si vous entrez bien dans la considération de cette vérité, un Temple abattu en *Languedoc* ne vous sera pas une injure ;

re ; *Charenton* conservé sera un bien-fait. La fureur des Opinions & l'opiniâtreté des Partis, ne sont pas pour un homme sage comme vous : vôtre Honneur & vôtre Zéle sont à couvert de tout reproche, par ce que vous avez déja souffert ; & vous ne sauriez mieux faire, que d'aller fixer à *Paris* une Religion errante & vagabonde, que vous avez traînée de Pays en Pays assez long-tems. Je vous exhorterois vainement à y renoncer, dans la disposition où vous étes : un sentiment comme naturel, qui se forme des premieres impressions ; l'attachement qu'on se fait par les anciennes habitudes ; la peine qu'on a de quitter une Créance, dans laquelle on est nourri, pour en prendre une autre où l'on a vêcu toûjours opposé ; une délicatesse de scrupule ; une fausse opinion de constance, sont des liens que vous romprez difficilement : mais laissez à vos Enfans la liberté de choisir, que vos vieux engagemens ne vous laissent pas. Vous vous plaignez de l'Arrêt qui les oblige de faire choix d'une Religion à sept Ans, & c'est la plus grande faveur qu'on leur pouvoit faire. Par-là on leur rend la Patrie, que vous leur aviez ôtée ; on les remet dans le sein
de

de la République, d'où vous les aviez tirés ; on les fait rentrer dans le droit des Honneurs & des Dignités, dont vous les aviez exclus. Ne leur enviez point, Monsieur, des Avantages, que vous avez négligés ; & gardant pour vous vos Opinions & vos Malheurs, remettez le soin de leur Religion & de leur Fortune à la Providence.

Où est le Pere qui n'inspire le zéle de son Parti, autant que celui de sa Religion, à ses Enfans ? Et que sait-on ce qui arrivera de ce Zéle, s'il s'en formera de la Fureur ; ou de la Piété ; s'il produira des Crimes, ou des Vertus ? Dans cette incertitude, Monsieur, remettez tout à la disposition d'une Loi, qui n'a pour but que le Bien-public, & l'interêt particulier de vos Familles. En effet, ne vaut-il pas mieux recevoir la Religion des Loix de son Pays, que de la liberté de sa Fantaisie, ou de l'animosité des Factions où l'on se trouve ; que de faire le premier point de sa Foi de la haine des PAPISTES, comme injustement vous nous appellez ? Soyez sage ; soyez prudent, quand les Emportés devroient vous appeller Tiéde ; il vous convient d'achever en paix les jours qui vous restent.

Dieu

Dieu vous tiendra compte de vôtre repos; car il se plaît à la Sagesse qu'il a inspirée, & ne peut souffrir le Zéle indiscret, qui cause ou attire le trouble imprudemment.

EPITRE

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN,

Sur la Bassete.

QU'EST devenu le Tems heureux
Où la Raison d'accord avec vos plus doux Vœux,
Où les Discours sensés de la Philosophie
Partageoient les plaisirs de vôtre belle Vie!
Les plus Sages vous admiroient,
Les Cœurs les plus durs soûpiroient;
Et vous, qui connoissiez les ressorts de vôtre Ame,
Rendiez graces aux Dieux de n'avoir rien de Femme.
Non, vous n'en aviez rien; vos Charmes n'étoient pas

Su-

Sujets aux changemens des fragiles Appas:
De ce fond de Beauté, ſans fard, & ſans molleſſe,
Le Ciel avoit voulu former une Déeſſe.
Vous n'aviez point de viſions,
Point de fauſſes impreſſions;
Et la Vanité rebutée
Alloit chercher ailleurs qui pût être flatée.
Vous jouïſſiez en liberté
D'une heureuſe tranquillité:
Enfin on vous trouvoit & trop ſage & trop belle
Pour avoir rien d'une Mortelle.
Cependant regardons la fin
De cette Vertu ſi complete;
Hortence jouë à la Baſſete
Auſſi long-tems que veut *Morin.*
Que le Soleil vienne éclairer le Monde
Il vous voit la Carte à la main;
Que laſſé de ſon cours il repoſe ſous l'onde,
Vous veillez juſqu'au lendemain.
Plus d'Opera, plus de Muſique,
De Morale, de Politique;
Chop * animal, traître & malin,
Des Savans tient l'ame inquiete,
Et fait faire auſſi-tôt retraite

Au

* *Dogue de Madame* Mazarin.

Au grand & docte *Van Beuning*.
Vossius apportoit un Traité de *La Chine*,
Où cette Nation paroît plus que divine;
Et vous auriez vû *Rome* en ses derniers Ecrits
Quarante fois au moins plus grande que *Paris* †.
Justel plein des Leçons de la rare CRITIQUE
Qui du VIEUX TESTAMENT tout le fonds nous explique,
Etoit venu chercher au bruit de vôtre Nom,
Comment sans crainte & sans dommage
On feroit imprimer quelque nouvel Ouvrage
Du trop savant Pere *Simon* §...
Leti)(de *Sixte-Quint* vous présentoit l'HISTOIRE,
Tout prêt à travailler pour vôtre propre Gloire;
Et

† *Mr.* Vossius *étoit extrêmement prévenu en faveur de* La Chine : *il prétendoit qu'en ce qui regarde l'Esprit, les Arts & les Sciences, les* Chinois *l'emportoient sur tous les* Européens. *Son entêtement de la grandeur & du nombre des habitans de l'ancienne* Rome *n'étoit pas moins extraordinaire.*

§ L'HISTOIRE CRITIQUE DU VIEUX TESTAMENT *fut défenduë à* Paris *dans ce tems-là; & le Pere* Simon *desesperant d'obtenir un Privilege pour sa* CRITIQUE DU NOUVEAU TESTAMENT, *avoit dessein de l'envoyer à son bon Ami Mr.* Justel *pour la faire imprimer à* Londres.

)(Gregorio Leti, *Auteur de la* VIE DE SIXTE V. *& d'une infinité d'autres Ouvrages Historiques & Politiques, étoit à* Londres *dans le tems que Mr. de* Saint-Evremond *écrivit ceci; c'est à dire, en* 1682.

Et vous pouviez tirer de son talent si beau
Un Caractére tout nouveau.
Que sert à ces Messieurs leur illustre Science?
A peine leur fait-on la simple révérence;
Et les pauvres Savans interdits & confus,
Regardent *Mazarin* qui ne les connoît plus.
Tout se change ici bas, à la fin tout se passe;
Le Livres de Bassete ont des autres la place,
Plutarque est suspendu, *Don Quichote* interdit,
Montagne auprès de vous a perdu son crédit,
Racine vous déplaît, *Patru* vous importune,
Et le bon *La Fontaine* a la même fortune.
Qu'est devenu ce tems heureux
Où la Raison d'accord avec vos plus doux Vœux,
Où les Discours sensés de la Philosophie
Partageoient les plaisirs de vôtre belle vie!
Vous n'avez écouté six ans que la Raison;
La Fantaisie esclave étoit comme en prison,
Indocile, à regret elle portoit sa chaîne,
Souffroit impatiente un ordre qui la gêne,
Haïssoit du repos le solide interêt,
Et vouloit établir le caprice qui plaît:
Trop libre, & maintenant à la Bassete unie,
Elle usurpe le droit qu'avoit son ennemie,
Et la pauvre Raison dans la captivité
De ce régne nouveau souffre la dureté.

Vos Sens plus désolés en ce triste esclavage
Se plaignent avec elle, & souffrent davantage:
On ôte au Cœur tous ses tendres soûpirs,
En lui donnant comme une autre nature;
On fait le Gain l'objet de ses desirs,
Et la perte est sa peine la plus dure.
La Bouche qui formoit la plainte des Amans,
Ne sert plus qu'à fournir aux Joüeurs des Sermens.
Le Goût est négligé: de Bassete passée
Le discours ennuyeux a l'oreille lassée,
Tandis que le Bon-sens ou timide ou discret,
De tout ce qu'il entend ne juge qu'en secret.
Dans l'étroite union de ce commun martyre,
Quand la Raison gémit, la Volupté soûpire;
Déplorant à l'envi la perte d'une COUR*,
Où cent & cent douceurs se goûtoient chaque jour,
Sans qu'on y vit jamais vôtre Ame possedée
Ni d'un faux sentiment, ni d'une vaine idée.
Nous allions, il est vrai, sur de tranquilles Eaux,
Chercher les Raretés qu'apportoient les Vaisseaux †;

Mais

* *C'étoit la Maison de Madame* Mazarin *que ses Amis nommoient leur* COUR.

† *Madame* Mazarin *aimoit fort à aller jusqu'à l'embouchûre de la* Tamise, *pour voir les Vaisseaux qui revenoient des* Indes, *& y acheter des Curiosités.*

Mais vous n'exposiez point à la fureur de l'Onde
Cette Tête adorable & chere à tout le monde:
Aujourd'hui vous bravez les plus fiers Matelots,
Et ne craignez rien tant que le calme des flots.
Il faut des tems fâcheux, il faut un grand Orage;
Vous haïriez la Mer sans péril de naufrage;
Et l'on vous entendroit gémir
Si vous pouviez à l'aise & manger & dormir.
Vôtre ancien repos, vôtre délicatesse
Auroit bien mieux servi nôtre juste tendresse;
La nonchalante oisiveté
De crainte & de souci nous auroit exemté:
Au lieu que des dangers les funestes images
Ont marqué leur effet sur nos pâles visages;
Que de vôtre *Grenier* même les folles peurs
Ont été de vrais maux à nos sensibles Cœurs.
Passons à la Retraite.
Madame est de retour,
Et dès le même jour
On jouë à la Bassete.
D'abord le Jeu commence avec tranquilité;
Mais six Tailles après chacun est démonté;
Et chez les moins émûs on voit bien-tôt détruite
Cette basse Raison qu'on appelle *Conduite*:
Par degrés toutefois on discerne aisément
Le different état du bel Emportement.
En charmes seulement vous êtes sans seconde,

Car vôtre chere Amie* en Marques si feconde
Fait des Paix & des doubles Paix,
Plus que vous n'en ferez jamais.
Vous pourriez égaler la vigueur qui l'anime
A dire toûjours PAROLI,
Mais ne disputez rien à l'ardeur magnanime
Qui du Sept-&-le-va pousse le coup hardi:
Une ardeur si noble & si belle
N'appartient qu'à Mademoiselle.
Parlons sans raillerie; un peu de gravité:
Avez-vous résolu de perdre la santé?
Vos Yeux, dont les mortelles armes
Coûtoient aux nôtres tant de larmes;
Eux qui mettoient tout sous vos Lois,
S'usent aujourd'hui sur un Trois,
Et vôtre Ame attentive à la Carte qui passe
Tremble secretement du péril de la Face.
Beaux Yeux, quel est vôtre destin!
Périrez-vous, beaux Yeux, à regarder *Morin*?
Cieux, daignez rétablir les Séances de l'Hombre!
Envoyez la Bassete en ce Royaume sombre,
Qu'on nomme les Enfers:
C'est un nouveau tourment, c'est un nouveau supplice,
Pour punir des Démons l'infidéle malice,

Pire

* *Mademoiselle* Beverweert.

Pire que leurs feux & leurs fers.
On verroit s'assembler les Ombres criminelles
Autour d'un vieux Démon qui tailleroit pour elles
Dans un noir & commun chagrin;
La flâme d'un Bûcher serviroit de lumiere,
Et ces infortunés fermeroient la paupiere
Aussi peu que *Morin.*
Et vous Dames & Demoiselles,
Que l'Amour trouve si rebelles,
Depuis la nouvelle fureur;
Pouvez-vous écouter la voix triste, dolente,
Du malheureux qui se lamente,
D'être chassé de vôtre Cœur?
Si c'étoit pour être plus sages
Que vous lui fissiez ces outrages;
Si c'étoit par dévotion,
Grands interêts, ambition,
Véritable desir de Gloire,
Dessein de vivre dans l'Histoire
Comme la Femme de *Petus* *,

* Arria, *Femme de* Petus Cecinna *voyant son Mari condamné à la mort, pour avoir eu part à une Conspiration contre l'Empereur* Claude, *prit un poignard, se l'enfonça dans le sein, & le présentant ensuite à* Petus, *lui dit que ce n'étoit pas le coup qu'elle venoit de se donner qui lui causoit de la douleur, mais celui qu'il alloit se donner lui-même.*

Y vit encor par ses Vertus;
„ Amour, dirois-je, il faut se taire;
„ Cedez au plus haut caractére:
„ Sentimens délicats & doux,
„ Molle Passion taisez-vous:
Mais qu'une petite Bassete
Triomphe ici de sa défaite,
Et le tienne en un rang si bas,
Amour ne le souffrira pas.

Vous me quittez, dit-il, *Folles*, *& je vous quite*,
Je pars avec Maroc † *pour chercher ce mérite*,
Qui signala jadis le Peuple Grenadin;
Je vais chercher les feux dont une Ame soûpire,
Je vais trouver les Cœurs dignes de mon Empire;
Et laisse pour jamais les vôtres à Morin.

† *L'Ambassadeur du Roi de* Maroc, *qui étoit alors en* Angleterre, *& qui s'y fit beaucoup estimer par sa vivacité, par son esprit, & par son adresse à manier un Cheval.*

LETTRE
A LA MEME.

J'AI toûjours eu sur la conscience d'avoir soupçonné que vos Yeux pouvoient s'user à la Bassete.

Vos

Vos Yeux, dont les mortelles armes
Coûtoient aux nôtres tant de larmes,
Eux qui mettoient tout ſous vos Loix
S'uſent aujourd'hui ſur un Trois;
Et vôtre Ame attentive à la Carte qui paſſe,
Tremble ſecretement du péril de la Face.
Beaux Yeux, quel eſt vôtre Deſtin!
Périrez-vous, beaux Yeux, à regarder Morin?

C'eſt une Queſtion injurieuſe qui m'a laiſſé un ſi grand ſcrupule, que pour me mettre l'Eſprit en repos j'ai été obligé d'ajoûter quelques Vers, qui montrent que vôtre Beauté eſt incapable de recevoir aucune altération.

Beaux Yeux, quel eſt vôtre Deſtin!
Périrez-vous, beaux Yeux, à regarder Morin?
Non: d'un charme éternel le fonds inépuiſable
Vous rend malgré *Morin* chaque jour plus aimable;
Sa Baſſete a détruit, Bien, Repos, Liberté;
Tout cede à ſon deſordre hormis vôtre Beauté;
Tout ſe déregle en vous, tout ſe confond par elle,
Mais le déreglement vous rend encor plus belle:
Et lors que vous paſſez une nuit ſans ſommeil,
Plus brillante au matin que l'éclat du Soleil,

Vous nous laissez douter si sa Chaleur féconde
Vaut le feu de vos Yeux pour animer le
Monde.

N'appréhendez pas, Madame, de perdre vos charnes à *Newmarket:* montez à cheval dès cinq heures du matin; galopez dans la foule à toutes les Courses qui se feront; enrouëz-vous à crier plus haut que Mylord *Thomond* * aux Combats des Coqs; usez vos poûmons à pousser des DONE † à droit & à gauche; entendez tous les soirs ou la Comédie de *Henri VIII* §, ou celle de la Reine *Elizabeth*)(; crevez-vous d'Huîtres à souper, & passez les nuits entieres sans dormir; vôtre Beauté qui est échapée à la Bassete de Monsieur *Morin*, se sauvera bien des fatigues de *Newmarket*.

Ve-

* Henri O Brian *Comte de* Thomond *en* Irlande, *grand Parieur aux Combats des Coqs.*

† *Expression Angloise, qui en matiere de Pari répond à nôtre* VA.

§ *Composée par le fameux* Shakespear, *mort en 1616.*

)(*Composée par* Thomas Heywood, *qui fleurissoit sous les Regnes d'*Elisabeth *&* *de* Jaques I. *Toutes les Pieces de Théatre de ces tems-là sont extrémement longues, & fort ennuyeuses.*

Venons au grand *Morin* : parler de vos Appas,
Eſt un diſcours perdu, vous ne l'écoutez pas.
A vôtre Jeu fatal l'Ame la plus ſincere,
De tromper le Tailleur fait ſa premiere affaire ;
Et le noble Tailleur autant & plus loyal,
Sur l'Argent du Metteur fait un deſſein égal :
Il s'applique, il s'attache à ce doux exercice ;
De voler ſon Voiſin ſans craindre la Juſtice,
Laiſſant d'un vieil Honneur la ſcrupuleuſe Loi,
Et le groſſier abus de toute Bonne-foi :
Il établit ſes droits dans la ſeule induſtrie,
Et l'adreſſe des mains eſt ſa Vertu cherie.
Tel eſt le vrai Banquier : pour les nouveaux Tailleurs,
Ils quitteront bien-tôt ou Banque ou bonnes Mœurs.
Otez au grand *Morin* ſon ſubtil avantage,
La Baſſete pour lui ſera pis que la Rage ;
Quoi qu'on oſe lui dire il doit tout endurer,
Et chacun s'autoriſe à le deſeſperer ;
Que ſa langueur augmente avecque ſa Jauniſſe *,
Il faut malgré ſon mal qu'il faſſe ſon office.

H 5 MO-

* Morin *ſe croyoit ſouvent malade ; & il n'étoit pas poſſible que les veilles n'épuiſaſſent un corps auſſi floüet que le ſien.*

MORIN.

Madame, ze * me meurs.

MADAME MAZARIN.

Vous taillerez, *Morin*,
Expirer en taillant eſt une belle Fin :
Pour derniere Oraiſon lors que vous rendrez l'Ame,
Vous pourrez reclamer le Valet ou la Dame.
Quelle plus digne Mort que d'être enſeveli,
Après avoir gagné quelque gros Paroli !
C'eſt par de ſi beaux coups qu'une célébre Hiſtoire,
Aux Banques à venir portera vôtre Gloire.
Mais c'eſt trop diſcourir, la Bourſe, *Pelletier*,
Et vous, Maître *Morin*, faites vôtre métier.

MORIN.

Un moment de repos, Madame la Duſſeſſe,
Sacun vous le dira; Madame la Comteſſe,
Et Monſieur de *Verneuil* & Monſieur de *Bezon*;
Parbleu l'on m'auroit crû l'Enfant de la Maiſon †:

C'é-

* Morin *graſſeyoit beaucoup*, & *ſe donnoit de grands airs ridicules.*

† Morin *étoit de* Beziers, & *il avoit quelquefois joüé avec Monſieur le Duc de* Verneuil, & *avec Monſieur de* Bezons. *Le premier étoit Gouverneur de* Languedoc, & *l'autre en étoit Intendant.*

C'étoit assûrement toute une autre maniere,
Un petit Compliment en forme de Priere,
Monsieur, *Monsieur Morin*, *dinez avecque nous*;
Ou bien quelque autre sose & d'honnête & de
doux:
Ici z'entens gronder toûzours quelque tempête;
Il faudra qu'à la fin ze lui casse la tête:
Si ze me porte mal, *vous taillerez*, *Morin*;
Expirer en taillant est une belle Fin.
Ah! ce n'est pas ainsi que le Banquier se traite,
Lors que l'on veut fez soi tenir une Bassete.

MADAME MAZARIN.

Monsieur, *Monsieur Morin*, *l'Enfant de la Maison*
De *Monsieur de Verneuil*, de *Monsieur de Bezon*;
Sans *petit Compliment en forme de Priere*,
Je vous dirai tout net d'une franche maniere;
Il faut tailler, *Morin*, & tailler promptement,
Ou sortir aussi-tôt de mon Appartement.

Il taille, eût-il la Mort peinte sur le Visage:
Mais d'une Main fidéle il ne perd pas l'usage;
Et son Oeuil attentif par un soin diligent
Aide la Provençale * à s'attirer l'Argent.

H 6 Lais-

* *Maniere de mêler les Cartes à la Bassete, venuë de* Provence.

Laissez, ô grand *Morin*, parler toute la terre;
Que chacun par dépit vous déclare la guerre;
Que certains Enchanteurs irrités contre vous,
Fassent passer la Mer à tous vos Billets-doux;
(Billets, que la noirceur d'une Magie étrange,
A transformés à *Londre* en des Billets de change*;)
Ne vous allarmez point, un plus grand Enchanteur
S'est déclaré déja pour vôtre Protecteur:
De *Merlin* & *Morin* le secret Parentage
Vous donnera sur eux un entier avantage;
C'est par lui qu'à *Saint James* vous taillez hardiment;
C'est par lui qu'à *White-hall* vous dormez sûrement †;
Par lui de *Newmarket* les routes détournées
Dans l'ombre de la Nuit vous seront enseignées,
Et de son Char volant les magiques ressorts
Transporteront *Morin* & *Morice* à *Windsors*)(.

Du

* Morin *étoit venu de* France *fort endetté, & dès qu'on savoit qu'il avoit gagné au Jeu, on lui envoyoit ses Billets pour les aquitter.*

† Morin *perdoit quelquefois de si grosses sommes, qu'il n'osoit paroître que dans les Lieux Privilégiés.*

)(*Quand la Cour étoit à* Newmarket, *& que* Morin *vouloit y aller, il faisoit souvent ce voyage la nuit de peur de ses Créanciers. & prenoit avec lui un Valet de Chambre de Madame* Mazarin, *nommé* Morice, *qui étoit un Bouffon assez plaisant.*

Du Geant *Malambrun* l'ordinaire monture,
Chevillard n'eut jamais une si douce allûre;
Et l'on ne vit jamais ce renommé Coursier
Porter si digne Maître, & si rare Ecuyer.
Loin Felons, Malandrins, Sorciers, Races damnées,
Sur le bon *Don Quichote* autrefois déchaînées;
Loin, maudits Enchanteurs, restes de *La Voisin* *,
Députés de Satan pour tourmenter *Morin*,
Sortez d'ici, Méchans, abandonnez une Isle
Où tant de Gens-de-bien ont cherché leur Azile;
Vos pieges decevans sont ici superflus,
Fourbes, retirez-vous, & ne revenez plus.
Mais plûtôt, cher *Morin*, forcez cette Canaille
D'adorer dans vos mains les vertus de la Taille;
Produisez devant eux un Miracle nouveau,
Plus fort que leur Magie, & plus grand & plus beau.
Découvrez à leurs yeux les monceaux de Guinées,
Des Banques par vos Loix sagement gouvernées:
Un Valet bien soûmis à l'ordre de vos doigts,
Qui pour vous obéir perdra les quatre fois;

* La Voisin *fut brûlée à* Paris *pour Sortilege.*

Ce fidéle Valet aquittera les Dettes
Qui viennent de *Paris* ou qu'à *Londres* vous faites:
Une Dame attachée à tous vos interêts,
Fera pour vous autant qu'auront fait les Valets;
Elle saura fournir à la Magnificence
Que vous nous faites voir tous les Jours de Naissance;
Elle vous fournira Frange, Point de Paris,
Boucles de Diamans & Boutons de Rubis;
Elle vous fournira des Repas pour les Dames
Qui savent contenter vos amoureuses flâmes;
Nymphes, dont le mérite & le charme divin
Vous ont fait oublier feu Madame *Morin*.
Quatre Rois aujourd'hui devenus tributaires
Font leur soin principal d'avancer vos affaires,
Travaillent à l'envi d'un zéle assez égal,
A qui remplira mieux vôtre Trésor Royal:
Enfin dans vôtre Etat tout ce qui fait figure,
Ou ce qui n'en fait point, est vôtre créature;
Et par cette raison Madame *Mazarin*
Vous nomme & nommera toûjours LE GRAND MORIN.

Après m'être élevé au Genre sublime pour donner des louanges aux Vertus de mon Héros, vous trouverez bon, Mada-

dame, que je descende à la naïveté du stile ordinaire, pour vous rendre compte de la Volatille de vôtre Maison.

Le *Pretty* * ne se porte pas mal: mais comme c'est un Oiseau fort bien né, & qui vient assûrément de bon lieu, il se plaint modestement d'être abandonné à une Servante, au sortir des mains délicates de Mademoiselle *S****. Ce n'est pourtant pas là son plus grand chagrin; il ne voit plus Madame; il ne peut plus voler après elle, ou la suivre à la trace sur ses petits pieds; voila sa douleur. On n'oublie rien pour le consoler, on lui donne du Thé tous les matins; mais ce n'est pas sur vôtre Lit: il a réglément son Bœuf à dîner; mais ce n'est pas sur vôtre Table: rien ne peut consoler son affliction, que l'esperance de vôtre Retour.

Ma premiere visite se fait au *Pretty*, la seconde aux Poules, qui sont bien les plus honnêtes Poules que j'aye vûës de ma vie. Elles préferent un vieux Coq tout couvert de playes, un vieux Soldat estropié, qui pourroit demander place aux Invalides de *Newmarket*; elles

* *Perroquet de Madame* Mazarin.

les le préferent à un jeune Galant, qui a la plus belle Crete & la plus belle Queue du monde. Il faut que je me satisfasse de ma condition, telle qu'elle est; mais si j'avois à choisir, j'aimerois mieux être vieux Coq parmi ces vertueuses Poules, que vieil Homme parmi les Dames. Cette consideration me fait visiter vos Poules deux fois le jour, & là par une fausse idée je m'applique en quelque façon la nature & le bonheur de vôtre Coq. Il marche avec une Gravité extraordinaire, glorieux du Respect qu'on lui rend, & fort content de lui-même. Nous n'avons point de Terme en nôtre Langue, qui puisse bien exprimer cette Satisfaction grave & composée qui se répand sur tout l'extérieur: l'UFANO des *Espagnols* y seroit tout-à-fait propre; mais je ne sai si Monsieur *Pussy* * permettroit qu'on s'en servit pour d'autre que pour lui.

Si vous me donnez quelque commission ajoûtée à celle que j'ai reçûë pour avoir soin de la Volatille, il n'y a personne au monde qui s'en aquitte si ponctuellement que moi. Ma Guenon devient

* *Le Chat.*

vient plus maigre que je ne voudrois, & sans l'attachement que j'ai auprès d'elle, elle seroit morte il y a long-tems.

PENSE'ES, SENTIMENS, MAXIMES.

Sur la Santé.

I.

SI vous avez quelque soin de la délicatesse de vôtre Goût, & de l'interêt de vôtre Santé, vous ne mangerez que des Viandes naturelles sans mêlange aucun, mais exquises par leur bonté propre, & par la curiosité de vôtre choix.

II.

Que tous les Potages gommés, Précis, Ragoûts, Hors-d'œuvres, & généralement toutes Compositions de Cuisine, soient bannies de vôtre Table, pour éviter des Maladies qu'on ignoroit autrefois dans la simplicité des Repas.

III.

La diversité des Vins peut être agréable quelquefois; jamais utile: soyez temperant & délicat; bûvez peu de Vin, mais

mais excellent, & le plus long-tems du même qu'il sera possible.

IV.

Les Vins de *Champagne* sont les meilleurs : ne poussez pas trop loin ceux d'*Ay* ; ne commencez pas trop tôt ceux de *Rheims*. Le froid conserve les esprits des Vins de Riviere ; les chaleurs emportent le goût de terroir des Vins de Montagne.

V.

Vous ne sauriez avoir trop d'attention pour le Regime ; trop de précaution contre les Remedes. Le Regime entretient la Santé & les Plaisirs : les Remedes sont des maux présens, dans une vûë assez incertaine du bien à venir.

VI.

Les Plaisirs & le Regime doivent avoir une espéce de concert, & une proportion assez juste. Les Plaisirs déreglés mettent la Nature en desordre, une exactitude seche & triste ternit les Esprits, & insensiblement les éteint.

Sur l'Amour.

VII.

Ayons autant d'Amour qu'il en faut pour nous animer ; pas assez pour trou-

bler

bler nôtre repos. Le Cœur nous a été donné pour aimer, ce qui eſt un mouvement agréable ; non pas pour ſouffrir, ce qui eſt un ſentiment douloureux.

VIII.

C'eſt aller contre l'intention de la Nature, que de faire nôtre tourment d'une choſe dont elle a voulu faire nôtre plaiſir.

IX.

Les Voluptueuſes ſentent moins leur Cœur que leurs Appetits : les Précieuſes pour conſerver la pureté de ce Cœur, aiment leurs Amans tendrement ſans jouïſſance, & jouïſſent de leurs Maris ſolidement avec averſion.

Sur la Dévotion.

X.

Les Dames Galantes qui ſe donnent à Dieu, lui donnent ordinairement une Ame inutile qui cherche de l'occupation ; & leur Dévotion ſe peut nommer une Paſſion nouvelle, où un Cœur tendre qui croit être repentant, ne fait que changer d'objet à ſon Amour.

XI.

Quand nous entrons dans la Dévotion, il nous eſt plus aiſé d'aimer Dieu que de le

le bien ſervir. La raiſon en eſt, que nous conſervons un Cœur accoûtumé à l'Amour ; & une Ame qui avoit beaucoup d'habitude avec les Vices. Le Cœur ne trouve rien de nouveau dans ſes mouvemens : il y a beaucoup de nouveauté, pour une Ame dereglée, dans les ſentimens de la Vertu ; ainſi quelque changement qu'il paroiſſe, on eſt toûjours le même qu'on a été. On aime comme on aimoit : on eſt injuſte, glorieux, vindicatif, & intereſſé, comme on l'étoit auparavant.

XII.

La vraye Dévotion eſt raiſonnable & Bienfaiſante : plus elle nous attache à Dieu, plus elle nous porte à bien vivre avec les Hommes.

XIII.

La Vie des Religieux eſt la même pour la Régle ; mais inégale par l'inégalité de l'aſſiete où ſe trouvent les Eſprits.

XIV.

Le Doute a ſes heures dans le Couvent, la Perſuaſion les ſiennes : il y a des tems où l'on pleure les Plaiſirs perdus, des tems où l'on pleure les Pechés commis.

Sur

Sur la Mort.

XV.

La meilleure de toutes les raiſons pour ſe reſoudre à la Mort, c'eſt qu'on ne ſauroit l'éviter. La Philoſophie nous donne la force d'en diſſimuler le reſſentiment, & ne l'ôte pas: la Religion y apporte moins de Confiance que de Crainte.

XVI.

A juger ſainement des choſes, la Sageſſe conſiſte plus à nous faire vivre tranquillement, qu'à nous faire mourir avec conſtance.

XVII.

Les belles Morts fourniſſent de beaux diſcours aux vivans, & peu de conſolation à ceux qui meurent:

Attendant la rigueur de ce commun Deſtin,
Mortel, aime la Vie, & n'en crain pas la fin.



LET-

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN,

Le premier Jour de l'An.

JE vous souhaite une heureuse Année, quand je ne puis en avoir de bonnes, ni en esperer de longues. C'est une méchante condition, Madame, d'être mal satisfait du présent, & d'avoir tout à craindre de l'avenir : mais je me console de ce malheur, par la pensée que j'ai de me voir bien-tôt en état de vous servir. Vous savez que vous n'avez point de Serviteur si dévoüé que moi en ce Monde; mes Vers vous apprendront que je ne serai pas moins attaché à vos interêts dans l'autre. Comptez donc sur mon Ombre, comme sur ma Personne ; & soyez assûrée d'une Fidelité éternelle jointe à une égale Discretion. Je ne viendrai point vous importuner au Jeu par ma présence ; je ne viendrai point vous effrayer par des

des Apparitions, je ne vous troublerai point par des Songes, & n'inquieterai en quelque maniere que ce puisse être, le peu d'heures que la Bassete vous laisse pour le Sommeil.

Voila des effets de ma Discretion, apprenez ceux de mon Zele. Je vais declarer la guerre à *Héléne* & à *Cléopatre* pour l'amour de vous ; je vai reduire des Rebelles, & remettre des Indociles dans le devoir. Mais pour cela, Madame, j'ai besoin d'une Instruction que je vous demande dans mes Vers : vous ne sauriez me l'accorder trop promptement ; autant de tems que vous tarderez à me la donner, autant de retardement apporterez-vous à vôtre Gloire.

Je m'apperçois que ma Raison*,
Trop long-tems au Corps asservie,
Est prête à quitter sa prison,
Pour goûter le Bonheur d'une plus douce Vie.

Bien-tôt je verrai ces Beautés
Qui sont dans les Champs Elisées,
D'un Repos éternel & de Biens enchantés,
Heu-

* *Ces* Stances *sont imitées de l'*Epigramme *de* Maynard *au Cardinal de* Richelieu : ARMAND, L'AGE AFFOIBLIT MES YEUX, *&c.*

Heureuſement favoriſées.

Je verrai dans ces Lieux charmans
Les *Hélénes*, les *Cléopatres*,
Dont les fameux Evenemens
Font tant de bruit ſur nos Théatres.

Là s'informant de vos beaux Yeux,
Et de tous les traits d'un Viſage
Qui nous eſt donné par les Dieux,
Comme leur plus parfait Ouvrage;
Elles ſauront que vos Appas,
Auroient ôté *Pâris* à ſon aimable *Hélène*;
Qu'*Antoine*, que *Céſar* près de vous n'auroient pas
Regardé ſeulement le ſujet de leur peine;
Er vous auriez ſauvé d'un funeſte trépas,
Deux Heros malheureux que perdit cette Reine.

Rome a là des objets également connus,
Sa *Virginie*, & ſa *Lucrece*:
Mais pour avoir ſuivi de farouches Vertus,
Elles gardent encor certain air de rudeſſe,
Et leurs rares Attraits odieux à *Venus*,
Ne joüiront jamais de la douce molleſſe.

Sachant que j'ai l'honneur d'être connu de vous,
Elles voudront ſavoir ſi quelque Amour trop vaine,

De

De Jeu, d'amusement, ou de Plaisir trop doux
N'ont pas gâté l'Esprit d'une Dame *Romaine*.

Je leur dirai que vôtre Cœur,
Est digne de leur République;
Ferme & constant comme le leur,
Mais plus noble & plus magnifique.

Je dirai que du plus beau Corps,
Et de l'Ame la plus parfaite,
Nous voyons en vous les accords;
Et je ne dirai pas un mot de la Bassete.

Je leur dirai que *Brute* & *Collatin*,
Sont fort de vôtre connoissance;
Que d'*Appius* vous savez le destin
Et comment finit sa puissance:
Mais pour *Coné*, *Mazenot*, & *Morin**,
Ils seront passez sous silence.

De là j'irai chercher les Beautés de nos jours,
Marion, *Montbazon*, Modernes immortelles,
A qui nous donnerons toûjours,
L'honneur d'avoir été de leur tems les plus belles.

Je pense voir leurs déplaisirs,

* *Les trois Tailleurs (de Bassete) de Madame* Mazarin.

Je voi déja couler leurs larmes;
Et le ſujet de leurs ſoûpirs,
C'eſt d'entendre parler tous les jours de vos Charmes.

Vous qui venez du ſéjour des Mortels,
(Me dira-t-on dans une humeur chagrine,)
Nous cherchez-vous pour parler des Autels
Dreſſez par tout à vôtre MAZARINE.

Ah! c'eſt nous faire un Enfer de ces Lieux,
Qu'on deſtinoit aux Ames fortunées:
Le mal que nous cauſent ſes Yeux,
Eſt plus grand mille fois que celui des Damnées.

„ OMBRES goûtez le Bien d'avoir jadis été
„ Les merveilles de nôtre *France:*
„ Heureuſe eſt une Vanité,
„ Que la Mort met en aſſûrance!

„ Si le jour vous étoit reſté,
„ Vous en auriez haï la triſte joüiſſance;
„ Ou du moins auriez-vous cherché l'obſcurité,
„ Pour ne pas voir l'éclat de la divine HORTENCE.

„ Mais que ſervent enfin tous ces chagrins jaloux?
„ Le grand Maître de la Nature,
„ Ne pourra-t-il former rien de plus beau que vous,

„ Sans

„ Sans attirer vôtre murmure?

„ *Hélène* auroit plus de raiſon
„ De murmurer & de ſe plaindre,
„ Que Madame de *Montbazon*;
„ Cependant elle ſait ſagement ſe contraindre.

„ Celle qui pût armer cent & cent Potentats,
„ Qui d'*Hector* & d'*Achille* anima la querelle;
„ Qui fit faire mille Combats,
„ Où les Dieux partagés étoient pour ou contre elle;
„ *Hélène* à MAZARIN ne le diſpute pas,
„ Et vous aurez un cœur rebelle,
„ Vous qui borniez l'honneur de vos Appas,
„ Au peu de bruit que fait une Ruelle?

A ces mots ſans rien conteſter,
Nos Ombres baiſſeront la tête;
Et docile pour m'écouter,
Chacune auſſi-tôt ſera prête.

Je dirai que vos Yeux pourroient tout enflammer;
Et comme ceux d'*Hélène* armer toute la Terre:
Mais vous aimez mieux la charmer,
Que la deſoler par la Guerre.

Je leur dirai que tous nos Vœux,
S'adreſſent à vous ſeule au milieu de nos Dames;

Que nos plus forts liens ſe font de vos Cheveux,
Que le Front, le Sourcil, ont leur droit ſur nos Ames.

Je dirai que tous les Amans,
Voudroient mourir ſur une Bouche
Qu'environnent mille agrémens;
Et de qui le charme nous touche.

De la Gorge & du Coû, (ce miracle nouveau,)
L'orgueilleuſe Beauté ſera bien exprimée:
Les Bras, les Mains, les Pieds dignes d'un Corps ſi beau,
Auront auſſi leur part à vôtre Renommée.

La choſe juſques-là ne peut mieux ſe paſſer,
Et leur confuſion ne peut être plus grande:
Mais ſi voulant m'embarraſſer
Elles me font une demande;
Si *Marion* veut s'informer
De cet endroit caché qui ſe dérobe au monde
Et que je n'oſe ici nommer;
Que voulez-vous que je réponde?

Là ma connoiſſance eſt à bout,
Et je devrois connoître tout:
O Belle! ô Généreuſe *Hortence!*
Sauvez-moi de cette ignorance.

A LA MEME.

JE ne ſai, Madame, ſi le Titre d'AMITIE' SANS AMITIE', que vous avez donné à mon Ecrit lui convient *: mais je ſai bien qu'il ne convient pas à mes Sentimens, & particulierement à ceux que vous m'inſpirez. Depuis ce ſoir malheureux que vous m'apprîtes la funeſte réſolution que vous voulez prendre, je n'ai pas eu un moment de repos, ou pour mieux dire, vous m'avez laiſſé une peine continuelle; une agitation bien plus violente que la ſimple perte du repos. Comment eſt-il poſſible que vous quittiez des gens que vous charmez, & qui vous adorent? des Amis qui vous aiment mieux qu'ils ne s'aiment eux-mêmes, pour aller chercher des Inconnus qui vous déplairont, & dont vous ſerez peut-être outragée? Songez-vous, Madame, que vous vous jettez dans un Convent, que Madame la Connêtable avoit en horreur. Si elle y rentre, c'eſt qu'il y faut rentrer ou mourir; & pour y al-

 ler,

* *Voyez ci-deſſus, pag.* 131.

ler, Madame, vous voulez quitter une Cour où vous étes si estimée; où l'Affection d'un Roi doux & honnête vous traite si bien; où toutes les Personnes raisonnables ont du Respect & de l'Amitié pour vous. Songez-y, Madame: le jour le plus heureux que vous passerez dans le Convent, ne vaudra pas le plus triste que vous passerez dans vôtre Maison.

Encore si vous étiez touchée d'une Grace particuliere de Dieu, qui vous attachât à son Service, on excuseroit la dureté de vôtre Condition par l'ardeur de vôtre Zele, qui vous rendroit tout supportable: mais vous n'étes ni convaincuë, ni touchée; & il vous faut apprendre à croire celui que vous allez servir si durement. Vous trouverez toutes les peines des Religieuses, & ne trouverez point cet Epoux qui les console. Douter un jour de la felicité de l'autre Vie, est assez pour desesperer la plus sainte Fille d'un Convent; car la Foi seule la fortifie, & la rend capable de supporter les Mortifications qu'elle se donne. Qui sait, Madame, si vous croirez un quart-d'heure ce qu'il faut qu'elle croye toûjours pour n'être pas malheureuse? Qui sait si l'idée d'un Bonheur promis aura jamais la for-

ce

ce de vous soûtenir contre le sentiment des Maux présens ? C'est au milieu de l'Univers que la Contemplation des Merveilles de la Nature vous fera connoître celui dont elle dépend. La vûë du Soleil vous fera comprendre la Grandeur & la Magnificence de celui qui l'a formé : cet Ordre si merveilleux & si juste ; cet Ordre qui lie & entretient toutes choses, vous donnera la connoissance de sa Sagesse. Enfin, Madame, dans ce Monde que vous quittez, Dieu est tout ouvert & tout expliqué à nos pensées. Il est si resserré dans les Monasteres, qu'il se cache au lieu de se découvrir ; si déguisé par les basses & indignes figures qu'on lui donne, que les plus éclairés ont de la peine à le reconnoître. Cependant une vieille Superieure ne vous parlera que de lui, & ne connoîtra rien moins : elle vous commandera des Sottises ; & une exacte Obéïssance suivra toûjours le Commandement, quelque ridicule qu'il puisse être. Le Directeur ne prendra pas moins d'ascendant sur vous, & vôtre Raison humiliée se verra soûmise à une ignorance présomptueuse. La Raison, ce caractére secret, cette Image de Dieu que nous portons en nos Ames, vous fera

passer pour rebelle, si vous ne révérez l'imbecillité de la Nature humaine en ce Directeur. De bonnes Sœurs trop simples vous dégoûteront; des Libertines vous donneront du scandale : vous trouverez-là les Crimes du Monde; vous en aurez quitté les Plaisirs.

Jusqu'ici vous avez vécu dans les Grandeurs & dans les Délices: vous avez été élevée en Reine, & vous méritiez de l'être. Devenuë héritiere d'un Ministre qui gouvernoit l'Univers, vous avez eu plus de Bien en Mariage, que toutes les Reines de l'*Europe* ensemble n'en ont porté aux Rois leurs Epoux. Un jour vous a enlevé tous ces Biens; mais vôtre Mérite vous a tenu lieu de vôtre Fortune, & vous a fait vivre plus magnifiquement dans les Pays étrangers, que vous n'eussiez vécu dans le nôtre. La Curiosité, la Délicatesse, la Propreté, le soin de vôtre Personne, les Commodités, les Plaisirs, ne vous ont pas abandonnée: si vôtre discretion vous a défendu des Voluptés, vous avez cet avantage, que jamais Faveurs n'ont été si desirées que les vôtres.

Que trouverez-vous, Madame, où vous allez? Vous trouverez une Défense ri-

rigoureuse de tout ce que demande raisonnablement la Nature, de tout ce qui est permis à l'Humanité. Une Cellule, un méchant Lit, un plus détestable Repas, des Habits sales & puants remplaceront vos Délices. Vous serez seule à vous servir, seule à vous plaire au milieu de tant de choses qui vous déplairont; & peut-être ne serez-vous pas en état d'avoir pour vous la plus secrete complaisance de l'Amour-propre; peut-être que vôtre Beauté devenuë toute inutile ne se découvrira ni à vos yeux, ni à ceux des autres.

Cependant, Madame, cette Beauté si merveilleuse, ce grand Ornement de l'Univers ne vous a pas été donné pour le cacher. Vous vous devez au Public, à vos Amis, à vous-même. Vous étes faite pour vous plaire, pour plaire à tous; pour dissiper la tristesse, inspirer la joye; pour ranimer généralement tout ce qui languit. Quand les Laides & les Imbecilles se jettent dans les Convents, c'est une Inspiration Divine qui leur fait quitter le Monde, où elles ne paroissent que pour faire honte à leur Auteur: sur vôtre sujet, Madame, c'est une vraye tentation du Diable, lequel envieux de la

Gloire de Dieu, ne peut souffrir l'admiration que nous donne son plus bel Ouvrage. Vingt Ans de Pseaumes & de Cantiques chantés dans le Chœur, ne feront pas tant pour cette Gloire, qu'un seul jour que vôtre Beauté sera exposée aux yeux du Monde. Vous montrer est vôtre véritable *Vocation:* c'est le Service que vous devez à Dieu; c'est le Culte le plus propre que vous puissiez lui rendre. Si le tems a le pouvoir d'effacer vos traits, comme il efface ceux des autres; s'il ruïne un jour cette Beauté que nous admirons, retirez-vous alors; & après avoir accompli les volontés de celui qui vous a formée, allez chanter ses louanges dans le Convent. Mais suivez la disposition qu'il a faite de vôtre vie; car si vous prévenez l'heure qu'il a destinée pour vôtre Retraite, vous trahirez ses intentions, par une secréte complaisance pour son Ennemi.

Un de vos grands Malheurs, Madame, si vous écoutez cet Ennemi, c'est que vous n'aurez à vous prendre de tous vos Maux qu'à vous-même. Madame la Connêtable rejette les siens sur la violence qu'on lui fait. Elle a les cruautés d'un Mari qui la force, l'injustice d'une

Cour

Cour qui appuye ſon Mari ; elle a mille objets vrais ou faux qu'elle peut accuſer. Vous n'avez que vous, Madame, pour cauſe de vôtre Infortune ; vous n'avez à condamner que vôtre Erreur. Dieu vous explique ſes Volontés par ma bouche, & vous ne m'écoutez pas : il ſe ſert de mes raiſons pour vous ſauver, & vous ne conſultez que pour vous perdre. Un jour accablée de tous les Maux que je vous dépeins, vous ſongerez, mais trop tard, à celui qui a voulu les empêcher. Peut-être étes-vous flâtée du bruit que fera vôtre Retraite, & par une Vanité extravagante vous croyez qu'il n'y a rien de plus illuſtre que de dérober au Monde la plus grande Beauté qu'on y vit jamais, quand les autres ne donnent à Dieu qu'une Laideur naturelle, ou les ruïnes d'un Viſage tout effacé. Mais depuis quand préferez-vous l'erreur de l'Opinion à la réalité des choſes ? Et qui vous a dit, après tout, que vôtre réſolution ne paroîtra pas auſſi folle qu'extraordinaire ? Qui vous a dit qu'on ne la prendra pas pour le retour d'une humeur errante & voyageuſe ? Qu'on ne croira pas que vous voulez faire trois cens lieuës pour chercher une Avanture, celeſte ſi vous

voulez, mais toûjours une espece d'Avanture?

Peut-être, esperez-vous de la douceur dans l'Entretien de Madame la Connêtable : mais, si je ne me trompe, cette douceur-là finira bien-tôt. Après avoir parlé trois ou quatre jours de la *France* & de l'*Italie*; après avoir parlé de la Passion du Roi, & de la Timidité de Monsieur vôtre Oncle; de ce que vous avez pensé être, & de ce que vous étes devenuë; après avoir épuisé le souvenir de la Maison de Monsieur le Connêtable, de vôtre sortie de *Rome*, & du malheureux succès de vos Voyages, vous vous trouverez enfermée dans un Convent; & vôtre Captivité, dont vous commencerez à sentir la rigueur, vous fera songer à la douce Liberté que vous aurez goûtée en *Angleterre*. Les choses qui vous paroissent ennuyeuses aujourd'hui, se présenteront avec des charmes, & ce que vous aurez quitté par dégoût, reviendra solliciter vôtre envie. Alors, Madame, alors de quelle force d'esprit n'aurez-vous pas besoin, pour vous consoler des Maux présens & des Biens perdus? Je veux que mes pénétrations soient fausses & mes conjectures mal fondées; je veux que la Con-

Converſation de Madame la Connêtable ait toûjours de grands agrémens pour vous ; mais qui vous a dit que vous en pourrez jouïr librement ? Une des Maximes des Convents eſt de ne ſouffrir aucune liaiſon entre les Perſonnes qui ſe plaiſent ; parce que l'union des Particuliers eſt une eſpece de détachement des Obligations que l'on a contractées avec l'Ordre. D'ailleurs les ſoins de Monſieur le Connêtable, pourront bien s'étendre juſqu'à empêcher une communication qui fait tout craindre à un Homme ſoupçonneux qui a trop offenſé. Je ne parle point des Caprices d'une Superieure, ni des ſecretes Jalouſies des Religieuſes, qui voudront nuire à une Perſonne dont le mérite confondra le leur. Ainſi, Madame, vous vous ſerez faite Religieuſe pour vivre avec Madame la Connêtable, & il arrivera que vous ne la verrez preſque pas. Vous ſerez donc ou ſeule avec vos triſtes Imaginations, ou dans la foule, parmi les Sottiſes & les Erreurs, ennuyée de Sermons en Langue qui vous ſera peu connuë, fatiguée de Matines qui auront troublé vôtre repos, laſſée d'une habitude continuelle du chant des Vêpres, & du murmure importun de quelque Roſaire.

Quel parti prendre, Madame ! Conſervez vôtre Raiſon : vous vous rendrez malheureuſe ſi vous la perdez. Quelle perte de n'avoir plus ce Diſcernement ſi exquis, & cette Intelligence ſi rare ! Avez-vous commis un ſi grand Crime contre vous, que vous deviez vous punir auſſi rigoureuſement que vous faites ? Et quel ſujet de plainte avez-vous contre vos Amis, pour exercer ſur eux une ſi cruelle vengeance ? Les *Italiens* aſſaſſinent leurs Ennemis : mais leurs Amis ſe ſauvent de la juſtice ſauvage qu'ils ſe veulent faire.

Mademoiſelle de *Beverweert* & moi avons déja eu les coups mortels ; la penſée de vos maux a fait les nôtres, & je me trouve aujourd'hui le plus miſerable de tous les hommes, parce que vous allez vous rendre la plus malheureuſe de toutes les Femmes. Quand je la vais voir les matins, nous nous regardons un quart-d'heure ſans parler ; & ce triſte ſilence eſt toûjours accompagné de nos larmes. Ayez pitié de nous, Madame, ſi vous n'en avez de vous-même. On peut ſe priver des commodités de la vie pour l'amour de ſes Amis : nous vous demandons que vous vous priviez de ſes

tour-

tourmens, & nous ne ſaurions l'obtenir. Il faut que vous ayiez une dureté bien naturelle, puis que vous étes la premiere à en reſſentir les effets. Songez, Madame, ſongez ſerieuſement à ce que je vous dis: vous étes ſur le bord du Précipice; un pas en avant vous étes perduë, un pas en arriere, vous étes en pleine ſûreté. Vos Biens & vos Maux dépendent de vous. Ayez la force de vouloir être heureuſe & vous la ſerez.

Si vous quittez le Monde, comme vous ſemblez vous y préparer, ma conſolation eſt que je n'y demeurerai pas long-tems: la Nature plus favorable que vous, finira bien-tôt ma triſte Vie. Cependant, Madame, vos Ordres préviendront les ſiens quand il vous plaira; car les droits qu'elle ſe garde ſur moi ne vont qu'après ceux que je vous y ai donnez. Il n'eſt point de Voyage que je n'entreprenne; & ſi pour derniere rigueur vous n'y voulez pas conſentir, je me cacherai dans un Deſert, dégoûté de tout autre commerce que le vôtre. Là, vôtre idée me tiendra lieu de tous objets; là, je me détacherai de moi-même, s'il eſt permis de parler ainſi, pour penſer éternellement à vous. Là, j'apprendrai à mou-

mourir; & mes derniers Soûpirs apprendront à tout le monde ce qu'auront pû ſur moi le charme de vôtre Mérite, & la force de ma Douleur.

Sur la Retraite que meditoit

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN,

STANCES.

On fait parler Madame MAZARIN.

SAints & ſacrés Ennuis, ſalutaire Triſteſſe,
Dégoûts dont mon Eſprit eſt occupé ſans
ceſſe,
Chaſſez les vains deſirs qui reſtent dans mon
cœur;
Eteignez dans mon ſein le ſentiment des Vices;
Eteignez l'appetit de mes fauſſes délices;
Et faites que le Ciel aujourd'hui ſoit vainqueur.

C'eſt pour lui deſormais que j'ai deſſein de
vivre:
Vous m'attirez, Seigneur; Seigneur, il faut
vous ſuivre;

Vous

Vous aurez tous mes soins, vous aurez mon
Amour:
A vos Loix seulement je vais être asservie;
Et je veux bien donner le reste de ma vie,
Au Dieu dont la Bonté m'a sû donner le jour.

Ce Dieu qui me forma si charmante & si belle,
A borné ses faveurs & me laisse mortelle,
Malgré tout le pouvoir qu'il donne à mes Appas:
Le tems effacera les traits de mon Visage,
Et l'Esprit, de ce Dieu la plus vivante Image,
Echapera lui seul aux rigueurs du Trépas.

Quel Bonheur est certain d'une longue durée!
Quelle condition nous peut être assûrée!
Qui peut nous garentir des injures du Sort?
On ne possede rien qui ne soit périssable;
Souvent le plus heureux devient si miserable,
Qu'il semble avoir besoin du secours de la Mort.

J'ai connu tous les Biens qu'apporte la Fortune,
J'ai connu la Grandeur & sa pompe importune;
En Amour pour le moins j'ai connu les Desirs:
Des fausses Vanités j'ai fait l'experience,
Et je connois enfin qu'une heure d'Innocence
Vaut mieux qu'un siecle entier de frivoles Plaisirs.

Fai-

Faites, faites, Seigneur, que vos ſaintes Lumieres,
Diſſipent l'Ignorance & les Erreurs groſſieres,
Dont mon Eſprit confus étoit enveloppé:
Le Monde eſt un trompeur, Dieu ſeul eſt veritable,
Je n'eſpere qu'en lui, je ne ſuis plus capable,
De me laiſſer ſurprendre à ce qui m'a trompé.

Tems, où ſe doit fixer ma longue incertitude,
Lieux, qui devez finir ma triſte inquietude,
Quand me donnerez-vous ce Repos ſouhaité?
Je délibere encor, jour & nuit je conſulte
Si je dois préferer vos douceurs au tumulte;
C'en eſt fait, Lieux ſacrés, vous l'avez emporté.

O vous, Maître abſolu de la Terre & de l'Onde,
Vous, dont l'ordre ſecret gouverne tout le Monde,
Voudrez-vous bien, Seigneur, devenir mon Epoux?
Celui qu'on me donna n'eſt pas digne de l'être,
C'eſt vous ſeul aujourd'hui que je veux reconnoître,
Mes liens ſont rompus, & je ſuis toute à vous.

Vieux & triſtes Liens, cauſes de tant de larmes,
Peut-être que ſans vous le Monde eût eu ſes charmes;

Mais

Mais le Monde avec vous est aisément vaincu :
Je ferai desormais en quelque Solitude
D'un doux & saint repos une paisible étude,
Et compterai pour rien le tems que j'ai vécu.

Palais, Meubles, Habits, folle magnificence,
Jeu, Repas, vains sujets de luxe & de dépense,
Je vous dis maintenant un éternel Adieu :
Beaux Cheveux, doux liens où s'engageoient les Ames
Qui prenoient en mes Yeux les amoureuses flâmes ;
Beaux Cheveux, je vous coupe, & vous consacre à DIEU.

Un Voile pour jamais va couvrir mon Visage,
Et ma Beauté cachée y perdra tout usage,
De ce Charme trompeur qui fait flater les Sens :
Un Amant y perdra le sujet de sa peine ;
Je vais perdre les noms d'*Ingrate*, d'*Inhumaine*,
Et les maux qu'en secret moi-même je ressens.

Je vous dégage, Amans, des Loix de mon Empire ;
Pour des Objets nouveaux si vôtre Cœur soûpire,
Je ne me plaindrai point d'une Infidélité ;
J'aimerois mieux pourtant.... que les Femmes sont vaines !
J'aimerois mieux vous voir au sortir de mes Chaînes

Jouïr

Joüir paisiblement de vôtre Liberté.

J'aimerois mieux encor, que vôtre Ame fidele,
De sa premiere ardeur formât un nouveau zele,
Qui nous tiendroit unis même après le trépas:
De ce nouvel Amour sentez l'heureuse atteinte,
Vous m'aimâtes profane, aimez-moi comme sainte,
Et suivez mes Vertus au lieu de mes Appas.

Mais des Adieux si longs aux Amans que l'on quitte,
Montrent nôtre foiblesse, ou marquent leur mérite;
C'est un reste secret des profanes Amours:
Permettez, Lieux Divins, quelque humaine tendresse,
Pour ceux qui m'ont aimée, & qu'aujourd'hui je laisse,
Ils ne me verront plus, & vous m'aurez toûjours.

A Monsieur de SAINT-EVREMOND.

Sujet, triste Sujet, qui pleurez mon absence,
Pourquoi me plaignez-vous quand mon Bonheur commence?
C'est à vous seulement que vous devez des pleurs:
Je ne menerai plus cette Vie incertaine
Dont vous fûtes témoin, & finissant ma peine
Je vous donne un Exemple à finir vos malheurs.

La

La Retraite à vôtre Age est toûjours nécessaire ;
Avec tant de Beauté vous me la voyez faire,
Et vous iriez encor vous traîner dans les Cours ?
Que si la voix du Ciel de tout autre écoutée,
Sur le bord du Cercueil est par vous rejettée,
De la Morale au-moins écoutez le discours.

Le Ciel est impuissant, & la Raison timide
Sur vos durs Sentimens trop foiblement préside ;
Mais vous devez encor reconnoître ma Loi :
Retirez-vous, Vieillard ; c'est moi qui vous l'ordonne ;
Voici l'ordre dernier qu'en Reine je vous donne ;
Vieillard, quittez le Monde en même tems que moi.

SAINT-EVREMOND.

Ma Reine me verroit à son Ordre fidele,
Mais la Mort où je cours m'empêche d'obéir ;
Il m'est plus aisé de mourir
Que de vivre un moment sans elle.


LET-

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

ON m'a dit comme une chofe affûrée que vous quittiez l'*Angleterre*, incertaine encore du Séjour que vous choifirez, mais toute refoluë à fortir du Pays où vous devriez demeurer. Ah! Madame, à quoi penfez-vous? Qu'allez-vous faire? Vous allez donner à vos Ennemis des raifons invincibles contre vous, & ôter à vos Amis tout moyen de vous fervir. Vous allez réveiller par cette nouvelle Courfe, la faute affoupie de toutes les autres: vous allez ruïner tous les interêts que vous avez, & que vous pourrez avoir en vôtre vie. Mais comment fe montrer, dites-vous, après l'étrange Malheur qui vient d'arriver? Mais comment fe cacher, vous répondrai-je, à moins que de vouloir faire un crime d'un fimple malheur? Il eft certain que nôtre méchant procedé tourne en fautes les infor-

fortunes. Vous l'éprouverez, Madame: si l'obscurité de vôtre Retraite est continuée plus long-tems, chacun vous fera les reproches que vous paroissez vous faire, & vous serez condamnée par mille gens, qui sont présentement dans la disposition de vous plaindre.

Mais que vous est-il arrivé, Madame, qui n'arrive assez communément? Je pourrois vous alleguer des Beautés modernes, qui ont souffert la perte de leurs Amans avec des regrets fort moderés, si je ne gardois pour vous un plus grand exemple. *Héléne* moins belle que vous, & après vous la plus belle qu'ait vû le Monde; *Héléne* a fait battre dix ans durant les Dieux & les Hommes, plus glorieuse de ce qu'on faisoit pour elle, que honteuse de ce qu'elle avoit fait. Voila, Madame, les Héroïnes qu'il faut imiter; non pas les *Didons* & les *Thisbés*, ces Miserables qui ont deshonoré l'Amour par l'extravagance desesperée de leur Passion. Mais que pensez-vous faire par vos regrets? Pleurer un Mort n'est pas pleurer un Amant. Vôtre Amant n'est plus que le triste ouvrage de vôtre Imagination: c'est être amoureuse de vôtre idée, &

l'A-

l'Amante d'*Alexandre** est aussi excusable dans sa Vision, que vous dans la vôtre, puis qu'un Homme mort aujourd'hui n'a pas plus de part au Monde que ce Conquerant.

Vôtre Amant *est enseveli*,
Et dans les noirs flots de l'Oubli
Où la Parque l'a fait descendre
Il ne sait rien de vôtre ennui;
Et ne fût-il mort qu'aujourd'hui,
Puis qu'il n'est plus qu'os & que cendre,
*Il est aussi mort qu'*Alexandre,
Et vous touche aussi peu que lui †.

C'est donc vous qui faites le sujet de vos larmes; vous qui trop fidele à vos douleurs, tâchez vainement de rétablir ce que la Nature a sû détruire:

Quittez de ce trépas l'inutile entretien;
Abandonnez un Deuil si fatal à vos Charmes;
Celui que vous pleurez aujourd'hui n'est plus rien,
Et c'est vous qui formez le sujet de vos larmes.

Vô-

* *Voyez les* VISIONNAIRES *de* Des Marets.
† Theophile *dans l'*Ode *à Mr. de L. sur la Mort de son Pere.*

Vôtre Ame d'un amas de lugubres Esprits
Compose un vain Objet dont elle est possedée;
Elle retrace en soi les traits qu'elle a cheris,
Et prête à sa Douleur une funeste idée.

Je vous dis les meilleures Raisons du monde en Prose & en Vers: mais plus je prens de peine à vous consoler, & plus je vous trouve inconsolable. Depuis *Artemise*, & Madame de *Montmorenci*, fameuses en regrets, & célébres toutes deux par leurs Mausolées, on n'a point vû d'Affliction pareille à la vôtre. Il est vrai qu'elle vous a été comme ordonnée par l'Intendante de vos Déplaisirs. Il n'y a pas de moment que la *Doloride* *, cette Apparition assiduë, ne s'approche de vôtre oreille, pour vous dire de nouvelles de l'autre Monde: il n'y a point de secret qu'elle n'employe pour entretenir dans vôtre Ame l'amour des Morts & la haine des Vivans. Tantôt c'est un air triste & desolé; tantôt un discours funeste; quelquefois pour la varieté de la mélancolie un chant lamentable. JERU-

* *Madame* De Ruz, *que Mr.* Mazarin *avoit envoyée à* Londres *avec quelques jeunes Dévotes, pour engager Madame*, Mazarin *à se retirer dans un Convent.*

SALEM, *Monsieur Dery*, JERUSALEM! Monsieur *Dery* obéït; & des LEÇONS DE TENEBRES instituées dans l'Eglise pour nous faire pleurer la Mort du Seigneur, sont chantées douloureusement à sa Naissance, quand la même Eglise nous ordonne de nous réjouïr. Que si l'on remarquoit en vous une petite apparence de retour à la gayeté; si vous aviez la moindre saillie de joye par une impulsion de la Nature, qui eut échappé aux ordres de la *Doloride*; aussi-tôt un regard sévére vous fait rentrer dans le devoir de vôtre deuil; & tant de talens d'ennui & de langueur sont employés à vous inspirer le dégoût du Monde, que si on avoit ces tristes soins & cette noire application avec Monsieur *Talbot*, je ne doute point que l'on ne pût faire en quinze jours un bon Hermite, du plus enjoüé de tous les Hommes. Qu'on ne s'étonne donc pas que la *Doloride* ait réüssi dans les machines d'une Désolation étudiée: l'étonnement doit être que vous ayez conservé l'Esprit qui vous reste. Il vous en reste, Madame, malgré le dessein qu'on avoit de vous le faire perdre entierement, afin de disposer de vous avec plus de facilité à vôtre ruïne: mais
avec

avec cela ne trouvez pas mauvais que je vous fasse voir la difference qu'il y a de vous à vous-même.

Qu'auroit dit autrefois cette Madame *Mazarin*, que nous avons connuë spirituelle & pénétrante ; qu'auroit dit nôtre Madame *Mazarin*, si elle avoit vû un petit Troupeau Religieux passer la Mer pour établir sa Sainteté vagabonde chez une Personne de Qualité ? Et que n'auroit-elle pas dit de l'Hospitaliere qui auroit logé ces bonnes Sœurs ? Qu'auroit dit Madame *Mazarin*, si elle avoit vû la Reverende Mere Superieure partager son tems, entre les Exercices de Pieté, & ses Leçons Amoureuses ; entre la ferveur de la Priere, & l'avidité de la Guinée ; entre les Fraudes pieuses de la Religion, & les tromperies à la Bassete? Qu'auroit-elle dit, si elle avoit vû ces jeunes Plantes, qui avoient besoin d'être arrosées, porter miraculeusement un Fruit avancé par la Benediction particuliere de cette Maison? Venez, petite Marote *, Proselyte de leurs Saintetés ; venez nous apprendre quelque chose du Mystere où

* *Une des jeunes Béates qui étoient venuës avec Madame* De Ruz, *& celle qui portoit le* Fruit Avancé.

vous étes initiée: montrez-vous, Marote, & faites voir au Public un plein effet de leurs salutaires Instructions. L'affaire est trop sérieuse & trop pressante pour railler long-tems.

Au Nom de DIEU, Madame; ce Nom dont abusent les Hypocrites, qui au jugement de *Bacon* sont les grands Athées: au Nom de Dieu défaites-vous d'un commerce contagieux de méchanceté & de sottise. A peine en serez-vous délivrée, que vous reprendrez toute vôtre Intelligence, & que vous retrouverez vôtre premiere Réputation. Songez solidement à vos interêts, & sagement à vôtre repos. C'est toute la grace que je vous demande; rendez-vous heureuse, & vous ferez plus pour moi que vous ne sauriez faire pour un Amant, quelque précieuses que soient vos faveurs.

A LA MEME.

JE me donne l'honneur de vous écrire, Madame, moins dans la créance de regagner vos bonnes graces, que pour avoir la satisfaction de vous dire la plus gran-

grande verité du monde; c'est, Madame, que vous n'avez jamais eu, & n'aurez jamais de Serviteur si fidelle que je l'ai été, & que je le serai toûjours. Il est vrai que cette Fidélité ne s'attachoit qu'à vos interêts. Laissant aux autres pour flater vos fantaisies, la Complaisance qu'ils ont aujourd'hui pour entretenir vos douleurs, je regardois ce qui vous convenoit pour vôtre Bien, & m'opposois à ce qui vous plaisoit malheureusement pour vous perdre. Après une si juste assûrance de mon Zele, je vous dirai que vous n'avez rien à craindre en *Angleterre*, que ceux qui vous en dégoûtent: & plût à Dieu que vous fussiez aussi bien persuadée de l'Honnêteté des *Anglois*, qu'ils sont prêts à vous en donner des marques en toute occasion! Montrez-vous, Madame: vous ne pouvez rien faire de si desavantageux pour vous, que de vous cacher: mais en vous rendant accessible, laissez-nous un autre chemin pour aller à vous que cet Appartement maudit, plus propre à évoquer l'Ame de *Samuël*, qu'à conduire dans la Chambre de Madame *Mazarin*. Si tout cet Appareil est de l'ordonnance d'*Ar-*

cabonne *, il faut prier Dieu qu'il nous garantiſſe de l'Enchantement. Si la noirceur de cette Mélancolie eſt de vôtre propre humeur ; ſi vous ne ſongez qu'à vous nuire ; ſi toute vôtre application eſt de vous donner du tourment, apprenez, Madame, que la premiere cruauté c'eſt d'être cruel à ſoi-même : qui ne ſe pardonne point, ne mérite pas que les autres lui pardonnent ; il leur enſeigne la ſévérité & la rigueur. Venons un peu à la choſe, je me laſſe de tant de diſcours généraux.

Poſez que Monſieur vôtre Neveu † perde ſes Benefices ; je ne deſavouë point que cela ne ſoit fâcheux : mais vous avez perdu de plus grands Biens, & vous vous en étes conſolée. Un Homme qui paroiſſoit avoir de l'Amour pour vous a été tué ; c'eſt une choſe aſſez malheureuſe : mais il n'y a rien de fort extraordinaire en cette Avanture que vôtre douleur : les Amoureux ſont mortels comme les autres : faites qu'aimer ſoit un Privilege pour ne mourir pas, les Dames ſeront ac-

* *Fameuſe Magicienne, Sœur de l'Enchanteur* Arcalaüs, *dans* Amadis de Gaule.

† *Le Prince* Philippe *de* Savoye.

accablées d'Amans ; il n'y en aura pas moins qu'il y a d'hommes. Je sai qu'il est honnête de s'affliger de la perte de ceux qui nous aiment ; mais d'appeller au secours de nôtre deuil ce qu'il y a de plus funeste, & de prendre par là des résolutions ruïneuses, c'est ce que les Morts n'exigent point de nous.

Permettez-moi de vous faire un reproche assez honteux, mais necessaire, pour vous animer à sortir de l'abattement où vous étes. Dans les tems de prosperité je ne voi personne si philosophe que vous : vous étes plus grave dans vos Discours que *Plutarque* ; vous dites plus de Sentences que *Sénéque* ; vous faites plus de Réflexions que *Montagne*. Au moindre accident, au moindre embarras qui vous survient, tout Conseil vous abandonne ; vous renoncez à vôtre Raison, pour vous livrer à des gens qui n'en ont point, ou qui font leur interêt de vôtre perte. C'est trop, c'est trop, Madame, que de donner deux fois la même Comedie dans une Famille. Et pourquoi vous étes-vous tant étonnée que Madame la Connêtable ait quitté *Turin*, où elle n'avoit que la Protection de Monsieur le Duc de *Savoye* seche & nuë? Pourquoi vous en étes-

vous tant étonnée, si vous étes capable aujourd'hui de quitter celle du Roi d'*Angleterre*, aussi assûrée par sa Puissance, que solide par ses Bienfaits?

Malgré toutes mes raisons si nettes & si fortes, j'ai peur que vous n'ayiez les yeux fermez à vos interêts; malheureuse de ne pas voir en *Angleterre* ce qui vous convient; plus malheureuse de ne voir que trop ce qui vous convenoit, quand vous en serez sortie! Les lumieres vous reviendront quand vous aurez perdu les moyens de vous en servir. Tant que vous serez en ce Royaume, à la Ville, à la Campagne, en quelque lieu que ce soit, vous pouvez raccommoder vos Affaires, toutes gâtées qu'elles sont: après l'embarquement, nulle ressource. Il faut aller en des lieux où vous ne trouverez ni Satisfaction, ni Interêt; où vous trouverez vos imaginations trompées; où vous trouverez pour vous tourmenter le sentiment d'une Misere présente, & le souvenir d'une Félicité passée.

Vous n'aimez pas les Exemples, Madame; mais je n'aurai nul égard à vôtre aversion, pour vous dire que la Reine de *Bohême* * au sortir de l'*Angleterre* a traî-

* Elisabeth Stuart, *Fille de* Jaques I.

traîné une Neceſſité vagabonde de Nation en Nation; & que *Marie de Medicis*, Mere ou Belle-mere de trois grands Rois*, eſt allée mourir de faim à *Cologne*. Je vous regarde, Madame, les larmes aux yeux, comme une Perſonne ſacrifiée, ſi vous n'avez la force de vous ſauver du ſacrifice. Faites autant pour vous, qu'a fait *Racine* pour *Iphigenie*: mettez une *Eriphile* en vôtre place; & venez réjouïr les Honnêtes-gens de vôtre ſalut & de ſa perte.

* *Mere de* Louïs XIII. *Belle-mere de* Philippe IV. *Roi d'*Eſpagne, *&* *de* Charles I. *Roi d'*Angleterre.

A LA MEME.

VOus ne doutez pas, Madame; que je ne ſois ſenſiblement touché de vous voir quitter l'*Angleterre*; mais je ſerois au deſeſpoir ſi c'étoit pour aller trouver les Princes *Allemands*, ou les Grands d'*Eſpagne*. Rien n'eſt plus naturel pour vous que le ſéjour de *France*: je ne demanderois ni un meilleur Air, ni un plus beau Pays. L'*Angleterre* pourtant ne laiſſe pas d'avoir ſes Commodi-

tés : beaucoup de Guinées, avec la liberté d'en jouïr à sa fantaisie. Je ne puis continuer cette sorte de Discours. Pour amuser ma douleur, toute diversion m'est necessaire; mais l'usage en est bien difficile, quand je songe que je ne vous verrai jamais. Je vous regarde comme une Personne morte à mon égard: toutes vos bonnes Qualités s'offrent à moi pour m'affliger, & je ne saurois envisager aucun défaut qui me console. Plût à Dieu que vous m'eussiez laissé quelque sujet de plainte plus piquant que l'abandonnement à mon peu de Mérite. Un juste ressentiment de quelque injure m'animeroit contre vous; mais vôtre mépris m'oblige à me faire une justice fâcheuse, & ne me laisse rien à vous reprocher. Ma Lettre me servira d'Adieu, s'il vous plaît; car je n'aurai pas la force de vous le dire, & je pleurerai dans ma Chambre, comme je fais déja, pour m'épargner la honte à mon âge de répandre des larmes en public. Souvenez-vous quelquefois d'un ancien Serviteur. Je crains pourtant ce que je demande; car vous ne vous en souviendrez que dans la verité de mes Prédictions, & j'aime beaucoup mieux qu'elles soient fausses & être oublié. Pour

vous,

vous, Madame, vous ne ferez jamais oubliée des personnes qui ont eu l'honneur de vous connoître. Ceux que vous croyez les moins disposés à vous plaindre, ne vous pardonnent point la resolution que vous avez prise de nous quitter. Vous n'avez d'Ennemis qu'en vous; & autour de vous de tristes idées, un attirail de mélancolie & d'ennui. Qui verroit dans vôtre tête, comme on peut voir sur vôtre visage, on trouveroit vôtre cervelle toute noircie des MORTS de la *Trape* *, & de vos autres imaginations funestes. Adieu, Madame; le seul discours de vôtre Affliction feroit la mienne, si elle n'étoit pas toute formée. Devinez ma douleur & mon zele; il n'est pas en mon pouvoir de vous l'exprimer. Il y a long-tems que je ne me mêle pas de vous donner des conseils: le dernier est de vous accommoder avec Monsieur *Mazarin*, pour peu de sûreté que vous y trouviez. S'il n'y en a aucune, revenez en *Angleterre* demeurer quelque tems à la Campagne. Je suis persuadé que le Roi ne vous abandonnera pas, & vous

* *On a publié la Vie de quelques Personnes qui sont mortes à la* Trape *en odeur de Sainteté.*

trouverez plus de gens difpofés à vous fervir que vous ne croyez. Pour les Convents, on y eft malheureux, à moins que de devenir imbecille. Souffrir pour fouffrir, il vaut mieux pour une Femme mariée que ce foit avec fon Mari, qu'avec une Superieure: il y a plus d'Honneur & de Vertu. Défaites-vous le plûtôt qu'il vous fera poffible, des noires Fantaifies nées de la Rate, où l'Imagination même n'a point de part.

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

VOus avez un Mérite extrême,
Gloire du tems préfent, Honte des tems paffés;
On ne fauroit vous admirer affez
Quand on vous voit purement en vous-même.
Quelquefois par ennui vous quittez vos Vertus;
Et vôtre Efprit alors incertain & confus
Voudroit bien fe donner les Qualités des autres;
Mais, helas! penfez-vous que des gens délicats
Accoûtumés au goût des vôtres
Puif-

Puissent jamais les perdre, & ne se plaindre pas?
Rendez-nous, Rendez-nous vos Charmes,
C'est un Bien acheté par le prix de nos larmes,
Tout celui qu'on remarque en vous
Est du fond de vôtre Nature;
Pour ces dévots soûpirs qui s'expliquent à nous,
Ce sont des mouvemens formés par avanture,
Qu'un dégoût leger fait venir,
Qu'un peu de Raison fait finir.
Elevez-vous à Dieu par vôtre Intelligence,
Admirez sa Grandeur, révérez sa Puissance;
Quand vous y mêlerez vos tendres sentimens,
Au lieu que vôtre Esprit doit adorer sans cesse
De son Ordre éternel la profonde Sagesse,
Vôtre Cœur le prendra pour un de vos Amans.
Cette humeur triste & délicate,
Qui vous afflige & qui vous flate,
Est un faux mouvement du Cœur
Où la Rate joint sa vapeur.
Telle on vous voit qu'on voyoit *Alexandre*,
Egal aux Dieux, plus grand que tout Mortel,
Aux heures qu'on le pouvoit prendre
Dans son propre & vrai Naturel.
Défendez-vous d'une chose étrangere
Qui pourroit en vous s'imprimer;
Point de mêlange à ce beau Caractére
Qu'en sa perfection le Ciel a sû former.

L'une affecte vôtre Air aux choses que vous faites,
Vainement l'autre aspire à vos Graces secretes,
Esprit, Maniere, Humeur, tout se fait souhaiter :
La Nature vous fit pour servir de modelle,
Et vous vous rendez criminelle
Lors que vous voulez imiter.

OBSERVATIONS

Sur le Goût & le Discernement des FRANÇOIS.

QUOI QUE le Génie ordinaire des *François* paroisse assez médiocre, il est certain que ceux qui se distinguent parmi nous, sont capables de produire les plus belles choses : mais, quand ils savent les faire, nous ne savons pas les estimer ; & si nous avons rendu justice à quelque excellent Ouvrage, nôtre legereté ne le laisse pas jouïr long-tems de la réputation que nous lui avons donnée. Je ne m'étonne point que le Bon-goût ne se trouve pas en des lieux où regne la Barbarie, & qu'il n'y ait point de discerne-

nement où les Lettres, les Arts, & les Disciplines sont perdues; il seroit ridicule aussi de chercher une lumiere si exquise en certains tems d'imbecillité & d'ignorance: mais ce qui est étonnant, c'est de voir dans la Cour la mieux polie, le bon & le mauvais Goût, le vrai & le faux Esprit, être tour à tour à la mode comme les Habits.

J'ai vû des gens considerables passer tantôt pour les ornemens de la Cour, & tantôt être traités de ridicules; revenir à l'approbation, retomber dans le mépris, sans qu'il y eût aucun changement ni en leur personne, ni en leur conduite. Un homme se retire chez lui avec l'Approbation de tout le monde, qui se trouve le lendemain un sujet de Raillerie, sans savoir ce que peut être devenuë l'Opinion qu'on avoit de son Mérite. La raison en est qu'on juge rarement des hommes par des Avantages solides, que fasse connoître le Bon-sens; mais par des Manieres dont l'applaudissement finit aussi-tôt que la fantaisie qui les a fait naître.

Les Ouvrages des Auteurs sont sujets à la même inégalité de nôtre Goût. Dans ma jeunesse on admiroit *Théophile*, malgré ses irrégularités & ses negligences, qui

qui échapoient au peu de délicatesse des Courtisans de ce tems-là. Je l'ai vû décrié depuis par tous les Versificateurs, sans aucun égard à sa belle Imagination, & aux graces heureuses de son Génie. J'ai vû qu'on trouvoit la Poësie de *Malherbe* admirable dans le tour, la justesse & l'expression. *Malherbe* s'est trouvé negligé quelque tems après, comme le dernier des Poëtes; la fantaisie ayant tourné les *François* aux Enigmes, au Burlesque & aux Bouts-rimés. J'ai vû *Corneille* perdre sa Réputation, s'il étoit possible qu'il la perdît, à la représentation de l'une de ses meilleures Pieces*. J'ai vû les deux meilleurs Comediens du Monde † exposés à toutes nos Railleries; & l'influence de ce faux Esprit étant passée, ils se firent admirer comme auparavant, par un heureux retour de nôtre Bon-goût. Les Airs de *Boisset*, qui charmerent autrefois si justement toute la Cour, furent laissés bien-tôt pour des Chansonnettes; & il falut que *Luigi*, le premier Homme de l'Univers en son Art; que *Luigi* les vint admirer d'*Italie*, pour nous faire repen-

* LA SOPHONISBE.
† Floridor & Montfleuri.

pentir de cet abandonnement, & leur redonner la réputation, qu'une pure fantaisie leur avoit ôté. Si vous en demandez la raison, je vous dirai que l'Industrie tient lieu en *France* du plus grand Mérite, & que l'Art de se faire valoir donne plus souvent la Réputation, que ce qu'on vaut.

Comme les bons Juges sont aussi rares que les bons Auteurs; comme il est aussi difficile de trouver le Discernement dans les uns, que le Génie dans les autres, chacun cherche à donner de la réputation à ce qui lui plaît; & il arrive que la Multitude fait valoir ce qui a du rapport à son mauvais Goût, ou tout au plus à son Intelligence médiocre. Ajoûtez que la Nouveauté a un charme pour nous, dont nos Esprits se défendent malaisément. Le Mérite où nous sommes accoûtumés, laisse former avec le tems une habitude ennuyeuse, & les Défauts sont capables de nous surprendre agréablement en ce que nous n'avons pas vû. Les choses les plus estimables qui ont paru beaucoup parmi nous, ne font plus leur impression comme bonnes; elles apportent le dégoût comme vieilles: Celles au contraire à qui on ne devroit aucune esti-

me,

me, ſont moins ſouvent rejettées comme mépriſables, que recherchées comme nouvelles.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait en *France* des Eſprits bien ſains, qui ne ſe dégoûtent jamais de ce qui doit plaire, & jamais ne ſe plaiſent à ce qui doit donner du dégoût: mais la Multitude, ou ignorante, ou préoccupée, étouffe le petit nombre des Connoiſſeurs. D'ailleurs, les gens du plus grand éclat font tout valoir à leur fantaiſie, & quand une perſonne eſt bien à la mode, elle peut donner le prix également aux choſes où elle ſe connoît, & à celles où elle ne ſe connoît pas.

Il n'y a point de Pays où la Raiſon ſoit plus rare qu'elle eſt en *France*: quand elle s'y trouve, il n'y en a pas de plus pure dans l'Univers. Communément tout eſt Fantaiſie; mais une Fantaiſie ſi belle, & un Caprice ſi noble en ce qui regarde l'exterieur, que les Etrangers honteux de leur Bon-ſens, comme d'une qualité groſſiere, cherchent à ſe faire valoir chez eux par l'imitation de nos Modes, & renoncent à des Qualités eſſentielles, pour affecter un Air & des Manieres qu'il ne leur eſt preſque pas poſſible de ſe donner.

ner. Auſſi ce Changement éternel aux Meubles & aux Habits, qu'on nous reproche, & qu'on ſuit toûjours, devient ſans y penſer une Sageſſe bien grande: car outre une infinité d'Argent que nous en tirons, c'eſt un Interêt plus ſolide qu'on ne croit, d'avoir des *François* répandus par tout, qui forment l'extérieur de tous les Peuples ſur le nôtre; qui commencent par aſſujettir les yeux, où le cœur s'oppoſe encore à nos Loix; qui gagnent les Sens en faveur de nôtre Empire, où les ſentimens tiennent encore pour la Liberté.

Heureux donc ce Caprice noble & galant, qui ſe fait recevoir de nos plus grands Ennemis: mais nous devrions nous défaire de celui qui veut regner dans les Arts, & qui décide impérieuſement des productions de l'Eſprit, ſans conſulter ni le Bon-goût, ni la Raiſon. Quand nous ſommes arrivés à la Perfection de quelque choſe, nous devrions fixer nôtre délicateſſe à la connoître, & la juſtice que nous lui devons, à l'eſtimer éternellement: ſans cela on pourra nous faire un reproche bien fondé; que les Etrangers ſont plus juſtes eſtimateurs du Mérite de nos Ouvrages, que nous-mê-

mêmes. Nous verrons les bonnes choses qui viennent de nous, conserver ailleurs leur Réputation, quand elles n'en ont plus en *France :* nous verrons ailleurs nos Sottises rejettées par le Bon-sens, quand nous les élevons au Ciel par un entêtement ridicule.

Il y a un Vice opposé à celui-ci, qui n'est pas plus supportable ; c'est de nous attacher avec passion à ce qui s'est fait dans un autre tems que le nôtre, & d'avoir du dégoût pour tout ce qui se fait en celui où nous vivons. *Horace* a formé là-dessus le Caractére de la Vieillesse, & un Vieillard à la vérité est merveilleusement dépeint,

Difficilis, querulus, laudator temporis acti.

Dans cet âge triste & malheureux, nous imputons aux Objets les défauts qui viennent purement de nôtre Chagrin ; & lors qu'un doux souvenir détourne nôtre pensée de ce que nous sommes, sur ce que nous avons été, nous attribuons des Agrémens à beaucoup de choses qui n'en avoient point, parce qu'elles rappellent dans nôtre esprit l'idée de nôtre Jeunesse,

ſe, où tout nous plaiſoit par la diſpoſition de nos ſentimens. Mais ce n'eſt pas à la ſeule Vieilleſſe qu'on doit imputer cette humeur-là : il y a des gens qui croyent ſe faire un mérite de mépriſer tout ce qui eſt nouveau, & qui mettent la Solidité à faire valoir tous les vieux Ouvrages. Il y en a qui de leur propre Naturel ſont mécontens de ce qu'ils voyent, & amoureux de ce qu'ils ont vû. Ils diront des merveilles d'une vieille Cour où il n'y avoit rien que de médiocre, au mépris de la grandeur & de la magnificence qu'ils ont devant les yeux. Ils donneront mille louanges à des Morts d'une aſſez commune Vertu, & auront de la peine à ſouffrir la Gloire du plus grand Héros, s'il vit encore. Le premier obſtacle à leur eſtime, c'eſt de vivre; la plus favorable recommandation, c'eſt d'avoir été. Ils louëront après la mort d'un homme, ce qu'ils ont blâmé en lui durant ſa vie; & leur Eſprit dégagé du chagrin de leur humeur, rendra ſainement à la Mémoire, ce qu'il avoit dérobé injuſtement à la Perſonne.

J'ai toûjours crû que pour faire un ſain Jugement des Hommes & de leurs Ouvrages, il les faloit conſiderer par eux-mê-

mêmes, avoir du mépris ou de la vénération pour les choses passées, selon leur peu de valeur ou leur mérite. J'ai crû qu'il ne faloit pas s'opposer aux nouvelles par esprit d'aversion, ni les rechercher par amour de la nouveauté; mais les rejetter ou les recevoir selon le véritable sentiment qu'on en doit prendre. Il faut se défaire de nos caprices & de toute la bizarrerie de nôtre humeur; ce qui n'est pourtant qu'un empêchement à bien connoître les choses. Le point le plus essentiel est d'aquerir un vrai Discernement, & de se donner des Lumières pures. La Nature nous y prépare, l'Experience & le commerce des gens délicats achevent de nous y former.

LETTRE
A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

IL n'y a point de jour, Madame, que vous ne me marquiez le changement des Bontés que vous aviez pour moi. J'en cher-

cherche le ſujet en moi-même ſans le pouvoir trouver. Faites-moi la grace de me le dire : il me ſemble que je ſerai moins malheureux quand je ſaurai la cauſe de mon Malheur. Ce n'eſt plus le *maudit Vieillard*, que vos Enjoûmens favoriſoient autrefois de cette injure : c'eſt un *vieux Coquin*, lequel a donné au monde une Affaire malheureuſe, qui n'a de fondement qne dans la malice de ſes inſinuations.

Voila, Madame, la Réputation où je ſuis auprès de vous. La Malignité a ſes joyes ſecretes : un autre les auroit ſenties au lieu des douleurs qu'un tendre interêt pour ce qui vous touche m'a fait ſouffrir. J'aurois eu dans l'indifference, ſi elle avoit été en mon pouvoir, une Liberté d'Eſprit douce & tranquille. Cette *Amitié commode & aiſée*, que vous me reprochez toûjours, m'auroit exemté de beaucoup d'ennuis, m'auroit garanti de beaucoup d'inquietude & d'apprehenſions : mais j'ai été trop honnête, trop ſenſible, & moins heureux.

La moindre apparence de peine pour vous, en eſt une pour moi trop veritable. Je ſuis le même que j'étois quand vous m'avez vû partager vos maux avec vous ;

vous ; assez changé dans vôtre opinion pour en avoir perdu vôtre confiance, toûjours égal dans le sentiment de vos douleurs. Au dessus de tous les chagrins de la Vieillesse je n'ai aucun trouble que le vôtre ; & il est bien juste que mon Ame soit alterée par le desordre de la vôtre, puis que l'heureuse assiéte où je l'ai vûë autrefois, a fait si long-tems la tranquilité de la mienne. C'est trop parler de mon Mérite à vôtre égard : faire souvenir de nos Services, est une injure à ceux qui les ont mal reconnus. Je vais donc vous demander une Grace, au lieu de vous reprocher une Obligation ; c'est, Madame, que vous me permettiez de me justifier des Soupçons que vous avez. Je jure avec la plus grande Verité du monde, (Vertu qui subsisteroit dans la ruïne de tous les Principes de Morale, & de tous les Sentimens de Religion ;) je jure avec cette Verité qui m'est si chere, que je n'ai jamais rien fait, rien dit, rien insinué, par où la Personne la plus délicate & la plus sensible pût être blessée. Et que dirois-je de criminel contre vous, Madame ? Ce ne sont pas des crimes, ce ne sont pas des injustices & des violences qu'on pourroit vous reprocher ;

ce

ce sont vos Ennuis, vos Melancolies; ce sont les Embarras de vôtre Esprit qu'on ne vous pardonne point. Si vous étes coupable; c'est envers vous de vôtre affliction; envers nous de la perte de nôtre joye. Chacun est en droit de vous redemander vos Agrémens & ses Plaisirs.

Oui, Madame, vous devez compte à tous les Honnêtes-gens des manieres obligeantes que vous avez eüës, vous le devez à tous vos Amis de la douceur de vôtre Commerce, & de la liberté de vôtre Maison. Vous le devez aux Savans de vôtre Lecture, aux Délicats de vôtre Bon-goût, à moi de vos grandes Qualités que j'ai tant louées. Rendez-moi cette Femme Illustre, qui n'avoit rien des foiblesses de son Sexe; rendez-moi cette Sagesse enjouée, cette Fermeté agréable, ces Vertus qui faisoient des Philosophes de vos Amans; ces Charmes qui vous faisoient des Amans des Philosophes.

Qu'est devenu ce tems heureux
Où la Raison d'accord avec vos plus doux Vœux,
Où les Discours sensés de la Philosophie
Partageoient les Plaisirs de vôtre belle Vie!

Faites revenir ce tems heureux, où toûjours maîtresse de vous-même, vous ne laissiez de liberté à personne qui valut la peine d'être assujettie. Vous le pouvez, Madame, vous le pouvez : vous avez en vous le fonds de ce Mérite dérobé au monde, & nous avons nôtre premiere disposition à l'admirer, aussi-tôt que vous en aurez retrouvé l'usage. Rentrez donc en possession de vôtre Esprit ; reprenez cette intelligence que vous avez soûmise à de moindres lumieres que les vôtres.

En l'état que vous étes présentement, vous me faites souvenir d'un Prince qui se portoit mieux que son Médecin, étoit plus Homme-de-bien que son Confesseur, & plus éclairé que son Ministre : cependant tout plein de Santé qu'il étoit, il n'eut osé manger d'aucune chose que par l'ordre d'un Médecin languissant ; touché Chrétiennement de son Salut, il s'en rapportoit à un Directeur qui n'avoit aucun soin du sien propre ; & très-habile dans la connoissance de ses Affaires, il les remettoit toutes à un Conseiller qui n'y entendoit rien.

Voila, Madame, les Crimes dont vous étes accusée : pour ceux d'une autre

tre nature, vous n'en avez point; ou en tout cas,

Le Charme des Beautés leur tient lieu d'Innocence.

Tant qu'il n'arrive aucun changement à ce beau Visage, les plus sévéres vous sont obligés des moindres égards que vous voulez avoir pour la Vertu: mais ces Privileges ne sont que pour vous, Madame; un vieux Pécheur comme moi doit avoir des pensées austeres sur la necessité d'une conduite reglée, & sur l'affreuse condition de l'avenir. Aussi le dessein de ma Retraite m'est-il venu d'un certain Esprit de Dévotion, inspiré heureusement aujourd'hui à tous nos *François*: je me suis ressenti du Mérite édifiant de la Conversion des uns, & de la Sainteté exemplaire des autres. C'est par cette disposition secrete que j'ai suivi le triste conseil de *mettre un tems entre la Vie & la Mort*: c'est par elle que je me suis détaché du plus grand Charme de ma Vie, qui étoit la douceur de vôtre Entretien, pour me réduire à moi-même, & me trouver en état de pouvoir cesser de vivre avec moins de tendresse & de regret. Quand je n'aurai plus à

faire qu'à l'Amour-propre, connoissant le peu que je vaux, je ne serai pas fort embarrassé à me quitter.

Ajoûtez à des considerations si épurées, qu'il y a des saisons de plaire, & alors on ne sauroit avoir trop d'assiduité: mais qu'il y en a d'autres où il ne reste de mérite pour nous que la discretion des Absences; & tout au plus, où il ne faut se présenter qu'aux occasions où l'on peut servir. Que je me tiendrois heureux, Madame, d'en rencontrer! je vous ferois avouër, que personne n'a jamais été attaché à vos Interêts, avec plus de Zéle, de Fidelité, & de Perseverance, que Vôtre, &c.

LETTRE

A MONSIEUR ***,

Qui ne pouvoit souffrir l'Amour de Monsieur le Comte de SAINT-ALBANS *à son âge.*

VOUS vous étonnez mal-à-propos, que de Vieilles gens aiment encore; car

car leur Ridicule n'eſt pas à ſe laiſſer toucher, c'eſt à prétendre imbecillement de pouvoir plaire. Pour moi j'aime le commerce des belles Perſonnes autant que jamais: mais je les trouve aimables, ſans deſſein de m'en faire aimer: je ne compte que ſur mes Sentimens, & cherche moins avec elles la tendreſſe de leur Cœur que celle du mien. C'eſt de leurs Charmes, & non point de leurs Faveurs, que je prétens être obligé; c'eſt du deſagrément & non point de la rigueur, que je trouve ſujet de me plaindre.

Qu'un autre vous appelle ingrate, inexorable;
Vous m'obligez aſſez de me paroître aimable;
Et vos Yeux adorés plus beaux que l'œuil
du jour,
Ont aſſez fait pour moi de former mon Amour.

Le plus grand plaiſir qui reſte aux Vieilles gens, c'eſt de vivre; & rien ne les aſſûre ſi bien de leur Vie que leur Amour. *Je penſe, donc je ſuis*; ſurquoi roule la Philoſophie de Mr. *Deſcartes*; eſt une Concluſion pour eux bien froide & bien languiſſante: *j'aime, donc je ſuis*; eſt une Conſéquence toute vive, toute animée, par où l'on rappelle les deſirs

de la Jeunesse, jusqu'à s'imaginer quelquefois d'être jeune encore.

Vous me direz que c'est une double Erreur de ne croire pas être ce qu'on est, & de s'imaginer être ce qu'on n'est pas. Mais quelles Verités peuvent être si avantageuses que ces bonnes Erreurs, qui nous ôtent le sentiment des Maux que nous avons, & nous rendent celui des Biens que nous n'avons plus? Cependant, pour ne considerer pas les choses avec assez d'intention, nous faisons convenir l'Amour seulement à la Jeunesse, bien que la Raison dût être employée à reprimer la violence de ses mouvemens; & nous traitons de foux les Vieilles gens qui osent aimer, quoi que la plus grande sagesse qu'ils puissent avoir, c'est d'animer leur Nature languissante par quelques Sentimens amoureux. Que vous sert-il de vivre encore, si vous ne sentez pas que vous vivez? C'est avoir obligation de vôtre Vie à vôtre Amour, s'il a sû la ranimer quand la langueur vous l'avoit renduë insensible.

En cet Age-là, toute Ambition nous abandonne; le desir de la Gloire ne nous touche plus, les Forces nous manquent, le Courage s'éteint ou s'affoiblit; l'Amour,

mour, le ſeul Amour nous tient lieu de toute Vertu contre le ſentiment des maux qui nous preſſent, & contre la crainte de ceux dont nous ſommes menacés. Il détourne l'image de la Mort, qui ſans lui ſe préſenteroit continuellement à nous; il diſſipe les frayeurs de l'Imagination, les troubles de l'Ame, & nous rend les plus ſages du monde à nôtre égard, quand il nous fait tenir inſenſés dans la commune opinion des autres.

SUR L'ABSENCE DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN,

Le Jour de la Naiſſance de la Reine.*

HElas! quel moyen de ſavoir,
Où nôtre Reine ſe peut voir!
Qu'eſt-elle devenuë, où s'en eſt-elle allée?
Où cache-t-elle ſes Appas?
Sa Cour errante & deſolée,
La cherche & ne la trouve pas.

 Peut-

* CATHERINE, *Epouſe de* Charles II.

Peut-être que le Jour natal,
De l'Infante de *Portugal*,
Est cause de cette avanture:
Ah! Jour qui promettiez tant de felicité,
Vôtre grand appareil étoit un faux auguste,
Que de maux, que de pleurs vous nous avez coûté!
Vous nous volez *Hortence*, elle ne paroît plus,
Et tous autres Objets, sont pour nous superflus;
Nous ne voyons plus rien si-tôt qu'elle est absente.
Je sai que nôtre Esprit assez ingénieux,
Sans cesse nous la représente,
Et fait l'office de nos yeux:
Mais c'est un vain soulagement,
Pour adoucir un vrai tourment,
Que le secours de nôtre idée;
Finissez, vain secours, avec ce triste Jour,
Qu'*Hortence* dès demain, chez elle retournée,
En ses propres Etats rétablisse sa Cour.
Reprenez le Bandeau Royal,
Qui ceignoit vôtre belle Tête:
Princesse, vos Sujets d'un zele sans égal,
Veulent célébrer vôtre Fête.
La Pompe qui s'apprête
Pour une autre que vous,

N'a

N'a rien qui nous arrête,
C'eſt un faux Spectacle pour nous.

A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

N*Oires Ondes du* Styx, *c'eſt par vous que je jure*,
Fleuve affreux, *écoutez le ferment que je fais:*
Periſſe l'Univers, periſſe la Nature,
Que tout ſoit confondu, s'il m'arrive jamais
De célébrer autre Naiſſance;
Que celle de la belle *Hortence*.
C'eſt elle ſeulement qui nous donne des Loix,
Le Ciel ſur ſon Viſage en imprime les Droits;
Quand le Sort lui refuſe un vain Titre de Reine,
Le Ciel, le juſte Ciel l'établit Souveraine,
Et lui fait poſſeder par des Titres meilleurs,
Un Empire abſolu qu'elle a ſur tous les Cœurs.
Sans l'Ordre, ſans les Loix, les Bienfaits & la Peine,
Les Rois n'auroient ſur nous qu'une Puiſſance vaine:
Pour maintenir, *Hortence*, un pouvoir glorieux,
Il ſuffit des regards qui partent de vos Yeux:

D'un charme tout-puissant ces Ministres fideles
Ne sont point occupés à punir des rebelles,
Jamais vous n'entendez un Sujet revolté
Se faire un faux honneur du nom de Liberté;
Et jamais le tourment qu'un malheureux endure,
N'excita dans son cœur le plus leger murmure.
Vous étes adorée en cent & cent Climats,
Toutes les Nations sont vos propres Etats,
Et de petits Esprits vous nomment *Vagabonde* *,
Quand vous allez regner en tous les lieux du Monde.
Il ne vous restoit plus qu'à regner sur les Mers,
Vôtre nouvel Empire embrasse l'Univers;
Et de nos Isles fortunées
Vous pourriez des Mortels regler les Destinées.
Plus puissante aujourd'hui que n'étoient les *Romains*,
Vous feriez des Sujets de tous les Souverains,
Si vous n'apportiez pas plus de soin & d'étude,
Pour vôtre liberté que pour leur servitude.

LET-

* *Voyez le* Sonnet *de* Despreaux *&* Racine *contre le Duc de* Nevers: DANS UN PALAIS DORE', *&c.*

LETTRE A MADAME HARVEY*.

DANS ce malheureux Cabinet
Que le soufle des Vents tient toûjours assez net,
Je vis hier trois Portes ouvertes,
Pires à ma santé qu'à ma bourse les pertes;
Et je sentis un froid égal
A celui dont se plaint Monsieur de *Portugal*,
Ce n'est pas la seule froidure,
Qui fait aujourd'hui mon murmure;
J'ai d'autres griefs à vous conter,
Préparez-vous à m'écouter.

Vous jugez bien, Madame, que je veux parler du Cabinet de Madame *Mazarin*, & me plaindre à vous des torts qu'on

* *Sœur de Mylord* Montaigu, *& Femme du Chevalier* Daniel Harvey, *Ambassadeur d'*Angleterre *à* Constantinople. *C'est la même Dame à qui Mr. de* La Fontaine *dédia la Fable du* RENARD ANGLOIS: *elle mourut au mois de Juillet* 1702.

qu'on m'y a faits. Je vous demande raison, avec quelque crainte que vous n'ayez moins d'inclination pour la justice que pour elle. Mais à qui puis-je m'adresser, sans avoir le même sujet d'apréhension ?

Ciel! à qui me plaindre,
Sans avoir à craindre,
Mêmes sentimens!
Tout Sexe pour *Hortence* a fourni des Amans.

Je ne l'accuse point des distractions que sa Beauté m'a données. J'en ai fait une Bête pour avoir joüé avec trop de Cartes; & une autre pour avoir renoncé: mais ce n'est ni sa faute, ni la mienne.

J'aurois tort de me plaindre d'elle;
Prenons-nous-en aux Dieux,
Qui la firent trop belle;
Et n'en accusons pas nos yeux.

Voici, Madame, une chose particuliere qui mérite bien vôtre attention. Je jouois en noir avec Spadille, Manille, le Roi, & le Sept; (belles Esperances!) & mes Esperances furent bien trompées.

Cet

Cet Oeil, qui peut percer les Cœurs de tout
le monde,
Et fait sans y manquer la blessure profonde;
Cet Oeil sur le Talon jetta quelque regard,
Et le perça de part en part.
Il vit que la premiere Carte,
(Quel moyen de rimer le *Baste*?)
Que la Rime soit bonne ou non,
Il vit le Baste au dessus du Talon.
Une subtile main prête aussi-tôt l'office
Que sembloient demander ses Yeux vifs &
perçans;
Je suis honteux sur mes vieux ans
Pour telle occasion d'implorer la Justice:
Quand mes Sens avoient la vigueur,
Que donne une vive Jeunesse,
Je n'allois pas trop à confesse,
Et les gens d'un grossier honneur,
Pour de semblables tours d'adresse,
Me nommoient quelquefois *Pipeur*;
Aujourd'hui la langueur d'une infirme Vieillesse
Ayant mis le devoir bien avant dans mon cœur,
Je prêche une Duchesse,
Et lui parle sans cesse,
D'Aumonier & de Confesseur.

Pour un plus grand éclaircissement du fait,

 pas-

passons à la maniere dont la chose s'est executée.

De la plus belle Main qu'on puisse voir au monde,
Une main, que Nature a voulu faire au tour;
Mais une main à l'Hombre aujourd'hui sans seconde
Pour prendre un Matador si-tôt qu'elle y voit jour;
De cette belle main, que la divine *Hortence*
Pourroit faire adorer aux Mortels à genoux;
La Divine mieux qu'un Filoux
A sû tromper ma défiance,
Et mettre le Baste dessous,
Sans que j'en eusse connoissance.
Que ses Yeux font bien d'autres coups!
Ils volent tous les Cœurs lors que moins on y pense,
Et pas un ne revient à nous:
Tous Ages, Sexes, Rangs, en font l'experience;
Madame, prenez garde à vous.



EPI-

EPITRE
A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

APRE'S mes Services passés,
Après les pleurs que j'ai versés,
On m'accuse d'indifference ;
Et pour la tête d'un Porteur
Cassée aujourd'hui par malheur *,
On me veut imputer une froide indolence.
Lors qu'on vous voyoit tant souffrir,
Qu'on vous croyoit prête à mourir,
Que vous étiez souvent sans poûs & sans haleine;
Dieux, vous savez au moins quel étoit mon tourment!
Hortence n'a songé qu'à son mal seulement,
Ou bien n'a pas daigné prendre garde à ma peine.
Je pense voir encor ses beaux Yeux languissans,
Je pense voir encor la pâleur du Visage;
L'Amour & la Pitié pour toucher davantage

A-

* *Madame* Mazarin *reprochoit à Mr. de* St. Evremond *de n'avoir pas assez de soin d'un de ses Porteurs qui s'étoit cassé la tête.*

Agissoient de concert sur l'Ame & sur les Sens,
Et je ne puis savoir qui du mal ou des charmes
Avoit le plus de part à nous donner des larmes.
Je pense voir *Harrel** pour la conclusion
Apporter son *Levain de fermentation*;
A vous faire vomir, Madame *Hyde* † s'apprête;
Grenier § court au bassin, *Lot*)(vous soûtient
la tête;
Saint Victor y prend ses vapeurs:
Timide & curieux aux signes je m'arrête,
Et mon triste silence exprime mes douleurs.
Si-tôt qu'il faut agir pour être necessaire
Je fais l'office de vos gens;
Mais je parle, je cours, & je n'avance guere;
Dans l'erreur de mes soins confus & diligens,
Je brûle des Coussins dont on avoit affaire;
Et j'éxecute mal tout ce que j'entreprens.
Au sortir de la maladie,
Lot cette chere & sûre Amie,
Vous voit pour la Guinée un louable appetit;
Et me disant toûjours *vous la ferez malade*,
La bonne *Lot* me persuade
D'en mettre deux ou trois sous le chevet du lit.
Vous

* *Medecin de Madame* Mazarin.
† *Depuis Comtesse de* Rochester.
§ *Demoiselle de Madame* Mazarin.
)(*Mademoiselle de* Beverweert.

Vous étiez si tendre & si bonne
Quand vous disiez, *Lot, je me meurs*;
Aujourd'hui la Santé vous donne
Ton different, differentes humeurs:
S'il arrive que je vous prie
Sur le moins important sujet,
Souvien-toi seulement que je suis Cornelie *,
De ma priere est tout l'effet.
Qu'avois-je à démêler avec cette *Romaine*?
Et par quel étrange hazard
Ai-je à répondre d'une haine,
Qui se devoit, dit-on, la perte de *César*?
Pourquoi se prendre à moi, si dans *Alexandrie*
Elle avertit son Ennemi
Du funeste & secret parti
Que les *Egyptiens* prenoient contre sa vie?
La Veuve de *Pompée* & du jeune *Crassus*,
Deux fois du Monde entier a causé la disgrace †,
La mienne est la troisiéme; il faut qu'elle la fasse,
Quand elle & *Rome* ne sont plus.
Elle perdit *Crassus*, & vit de son *Pompée*
La Tête précieuse indignement coupée,
Son Astre la poursuit encore après sa mort;

Tou-

* *Vers du* POMPE'E *de* Corneille (*Act. III. Sc. IV.*) *que Madame* Mazarin *recitoit fort souvent.*
† *Imitation d'un Vers de la même Piece.*

Toute Vertu lui nuit; sa grandeur de Courage,
Du Sang des *Scipions* ordinaire partage,
Rencontre chez *Hortence* un plus malheureux sort.
Juste ou non, vôtre raillerie
Peut s'exercer sur *Cornelie*;
Mais ne prônez pas tant l'éclat de ma Santé;
Quand l'âge & la saison font mon infirmité;
Mais ne prônez pas tant l'état de mes Affaires
Lors que j'ai simplement les choses necessaires;
N'allez pas à *Cleveden* * compter par le menu
Ma dépense & mon revenu.
Pour me desobliger vous feriez davantage:
S'il étoit en vôtre pouvoir
De cacher vôtre beau Visage,
Vous m'empêcheriez de le voir.
Je n'ai rien tenté sur la Bouche,
(Trop timide en ce que je veux;)
Mais si j'ose sentir l'odeur de vos Cheveux,
Ou prendre quelquefois sur l'épaule une Mouche,
Un petit Capot verd, More, voleur & gueux,
Vous dit, *Non beve vino* † touche,

Et

* *Maison de Campagne du Duc de* Buckingham *près de* Windsor.

† *Cette Expression est prise d'une Comedie Italienne, où* Arlequin *paroissant yvre & buvant toûjours, disoit à chaque verre de Vin,* NON BEVE VINO. *Madame*

Et me fait retirer sur le point d'être heureux.
Ne pensez pas que la Nature
Ne vous ait faite que pour vous;
Vous devez bonnement à vôtre Créature
De vos Charmes divins quelque usage assez doux:
Tout ce que l'Univers a de plus admirable
Est fait pour nous prêter un secours charitable,
Ce qu'ont formé les Dieux avec le plus de soin,
Sert à nôtre plaisir comme à nôtre besoin;
Et ces grandes Beautés à nos yeux exposées,
Donnent un Bien facile, & des Faveurs aisées.
L'Astre, qu'on nommeroit la premiere Beauté,
Si ce nom-là par vous n'étoit pas contesté;
Le Soleil au matin commence sa carriere,
Pour épancher sur tous la commune lumiere,
Et l'aimable clarté que répandent ses feux,
N'attend pour se donner ni priere, ni vœux.
C'est pour nous faire agir qu'il éclaire le Monde,
C'est pour nôtre repos qu'il se cache sous l'onde;
La nuit, la douce nuit aussi bien que le jour,
Sont les effets heureux que produit son Amour.

La

Mazarin *prenoit beaucoup de plaisir à répéter ces Mots, & son petit More s'en servoit malicieusement pour désigner Mr. de* St. Evremond *quand il avoit bû, & pour l'arrêter, lors qu'il vouloit s'approcher de Madame* Mazarin.

La Terre avec amour expose à nôtre vûë
Les Appas renaissans dont le Ciel l'a pourvûë;
Sa bonté nous fournit les Fruits après les Fleurs;
Et je n'ai rien de vous qu'épines, que rigueurs.
Vos Charmes concertés avecque vos Malices,
Inspirent dans nos cœurs l'amour & les supplices:
Un moment de douceur que je trouve avec vous,
N'est jamais éloigné d'un autre de courroux;
Et n'étoient vos Esprits qui soûtiennent ma Vie,
Vos Chagrins contre moi l'auroient déja ravie.
Que ce brillant éclat à qui rien n'est pareil,
Aux jours les plus serains fasse honte au Soleil;
Qu'effaçant des Beautés de nature immortelle,
Vous soyez à nos yeux
Du Dieu qui vous forma l'image la plus belle;
Je ne vous en dois rien, c'est un Présent des Cieux;
Je dois à vôtre Esprit toûjours malicieux,
De vous trouver par tout ou railleuse ou cruelle.
Pour une tête de Porteur
Cassée aujourd'hui par malheur,
Vous m'imputez de l'indolence:
Plût à Dieu que j'en eusse, *Hortence!*
Mon cœur seroit exemt des inquiets desirs
Que font naître vos Charmes,

Ma

Ma bouche ignoreroit l'usage des soûpirs,
Mes yeux celui des larmes.

ORAISON FUNEBRE

DE MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN*.

J'ENTREPRENS aujourd'hui une chose sans exemple ; j'entreprens de faire l'ORAISON FUNE'BRE d'une Personne, qui se porte mieux que son Orateur. Cela vous surprendra, Messieurs ; mais s'il est permis de prendre soin de son Tombeau, d'y mettre des Inscriptions, & de donner plus d'étenduë à nôtre Vanité, que la Nature n'en a voulu donner à nôtre Vie : si tous les vivans peuvent se destiner le lieu où ils doivent être, lors qu'ils ne vivront plus : si *Charles-Quint* a fait faire ses Funérailles, & a bien

* *Madame* Mazarin *ayant dit un jour qu'elle souhaiteroit bien de savoir ce qu'on diroit d'elle après sa mort; cela donna occasion à Mr. de* St. Evremond *de composer son* Oraison Funébre, *ou plûtôt son* Panégyrique.

bien voulu assister à son Service deux ans durant ; trouverez-vous étrange, Messieurs, qu'une Beauté plus illustre par ses Charmes, que ce grand Empereur par ses Conquêtes, veuille joüir du bonheur de sa Mémoire, & entendre pendant sa Vie, ce qu'on pourroit dire d'elle après sa Mort ? Que les autres tâchent d'exciter vos regrets pour quelque Morte, je veux attirer vos larmes pour une Mortelle ; pour une Personne qui mourra un jour par le malheur necessaire de la condition humaine, & qui devroit toûjours vivre par l'avantage de ses merveilleuses Qualités.

Pleurez, Messieurs ; n'attendant pas à regretter un Bien perdu, donnez vos pleurs à la funeste pensée qu'il le faudra perdre : pleurez, pleurez. Quiconque attend un malheur certain, peut déja se dire malheureux : *Hortence* mourra ; cette Merveille du Monde mourra un jour ; l'idée d'un si grand mal mérite vos larmes :

Vous y viendrez à ce triste passage,
Hortence, helas! vous y viendrez un jour ;
Et perdrez-là ce beau Visage
Qu'on ne vit jamais sans Amour.

Dé-

Détournons nôtre imagination de sa Mort sur sa Naissance, pour dérober un moment à nôtre douleur. HORTENCE MANCINI est née à *Rome* d'une Famille Illustre ; ses Parens ont toûjours été considerables : mais quand ils auroient tous gouverné des Empires, comme son Oncle * ; ni eux, ni ce Maître de la *France* ne lui auroient pas apporté tant d'éclat qu'elle leur en donne. Le Ciel a formé ce grand Ouvrage sur un Modelle inconnu au Siécle où nous sommes : à la honte de nôtre tems il a voulu donner à *Hortence* une Beauté de l'ancienne *Grece*, & une Vertu de la vieille *Rome*. Laissons écouler son Enfance dans ses MEMOIRES †. Son Enfance a eu cent naïvetés aimables, mais rien d'assez important pour nôtre sujet. Je vous demande, Messieurs, je vous demande de l'Admiration & des Larmes : pour les obtenir j'ai des Vertus & des Malheurs à vous présenter.

Le Cardinal *Mazarin* ne fut pas longtems sans connoître les avantages de sa bel-

* *Le Cardinal* Mazarin.

† *Voyez les* MEMOIRES *de Madame la Duchesse* Mazarin, *écrits par l'Abbé de* Saint Real.

belle Niece ; & pour faire justice aux graces de la Nature, il destina *Hortence* à porter son Nom, & à posseder ses Richesses après sa mort. Elle avoit des Charmes, qui pouvoient engager les Rois à la rechercher par Amour, & des Biens capables de les y obliger par interêt. Une conjoncture favorable venant s'unir à ces grands motifs, le Roi de la *Grande Bretagne* * la fit demander en Mariage, & le Cardinal plus propre à gouverner des Souverains, qu'à faire des Souveraines, perdit une occasion, qu'il rechercha depuis inutilement. La Reine Mere du Roi d'*Angleterre*, se chargea elle-même de la Négociation †: mais un Roi rétabli se souvint du peu de consideration qu'on avoit eu pour un Roi chassé, & on rejetta à *Londres* les propositions, qui n'avoient pas été acceptées à *Saint Jean de Luz*.

Que ne veniez-vous, Madame ? tout eut cedé à vos Charmes ; & vous rendriez aujourd'hui une grande Nation aussi heureuse, que vous la seriez. Le Ciel est

* Charles II.

† *Ce fut le veritable sujet du Voyage qu'elle fit en* Angleterre *en* 1661.

eſt venu à bout en quelque ſorte de ſon deſſein : il vous avoit deſtinée à faire les délices de l'*Angleterre*, & vous les faites.

Cette grande Affaire ayant manqué, on examina le Mérite de nos Courtiſans, pour vous donner un Mari digne de vous. Monſieur le Cardinal fut tenté de choiſir le plus Honnête-homme : mais il ſût vaincre la tentation ; & un faux Interêt prévalant ſur ſon Eſprit, il vous livra à celui qui paroiſſoit le plus riche. Rejettons la premiere faute de ce Mariage ſur Son Eminence. Monſieur *Mazarin* n'eſt pas à blâmer, d'avoir fait tous ſes efforts pour obtenir la plus belle Femme, & la plus grande Héritiere de l'*Europe*.

Madame *Mazarin* a crû que l'Obéïſſance étoit ſon premier devoir, & elle s'eſt renduë aux Volontés de ſon Oncle, autant par reconnoiſſance, que par ſoûmiſſion. Monſieur le Cardinal, qui devoit connoître la contrarieté naturelle, que le Ciel avoit inſpirée dans leurs Cœurs, l'oppoſition invincible des qualités de l'un & de l'autre ; Monſieur le Cardinal n'a rien connu, rien prévû ; ou a préferé un peu de Bien, un petit Interêt, quelque Avantage apparent, au Repos d'une

Niéce qu'il aimoit si fort. Il est le premier coupable de ces Nœuds mal assortis, de ces Chaînes infortunées, de ces Liens formés si mal-à-propos, & si justement rompus. Ici toute la Réputation qu'a euë le Cardinal s'est évanouïe. Il a gouverné le Cardinal de *Richelieu* qui gouvernoit le Royaume; mais il a marié sa Niece à Monsieur *Mazarin*: toute sa Réputation est perduë. Il a gouverné *Louïs XIII.* après la mort de son grand Ministre, & la Reine Régente après la mort du Roi son Epoux: mais il a marié sa Niece à Monsieur *Mazarin*: toute sa Réputation est perduë. S'il y avoit quelque grace à faire à Son Eminence, il faudroit rejetter sa faute sur la foiblesse d'un mourant: c'est trop demander à l'Homme, que de lui demander d'être sage, quand il se meurt.

Il me souvient que le lendemain de ces tristes Nôces, les Médecins assûrerent le Marêchal de *Clerembaut* que Monsieur le Cardinal se portoit mieux. *C'est un homme mort*, dit le Marêchal: *il a marié sa Niece à Monsieur* Mazarin; *le transport s'est fait au Cerveau*; *la tête est attaquée*; *c'est un homme mort*. Excusons donc ce grand Cardinal sur sa Maladie; excusons-

sons-le sur la misere de nôtre condition: il n'y a personne à qui une pareille excuse ne puisse être un jour necessaire. Pleurons par compassion & par interêt; quel sujet, Messieurs, manque à nos Larmes?

Pleurons, pleurons; & c'est peu que des pleurs,
Pour de si funestes malheurs:
N'attendons pas la perte de ces Charmes:
Infortunés Liens, vous valez bien nos Larmes!

Je sens que ma Compassion va s'étendre jusques sur Monsieur *Mazarin*: celui qui fait le Malheur des autres, fait pitié lui-même. Voyez l'état auquel il se trouve, Messieurs; & vous serez aussi disposés que moi à le plaindre. Monsieur *Mazarin* gémit sous le poids des Biens & des Honneurs, dont on l'a chargé; la Fortune qui l'éleve en apparence, l'accable en effet: la Grandeur lui est un supplice; l'Abondance une misere. Il a raison de haïr un Mariage, qui l'a engagé dans les Affaires du Monde; & avec raison il s'est repenti d'avoir obtenu ce qu'il avoit tant desiré. Sans ce Mariage

si funeste aux interessés, il meneroit une vie heureuse à la *Trape*, ou en quelque autre Societé sainte & retirée : les Interêts du Monde l'ont fait tomber dans les mains des Dévots du Siécle ; de ces Fourbes spirituels, qui font une cour artificieuse, qui tendent des pieges secrets à la bonté des Ames simples & innocentes ; de ces Ames qui par l'esprit d'une sainte Usure, se ruïnent à prêter à des gens qui promettent cent & cent d'interêt en l'autre Monde.

Mais le plus grand mal n'est pas à donner, encore qu'on donne mal-à-propos ; c'est à laisser perdre, & à laisser prendre. Un Conseil dévotement imbécile fait couvrir des Nudités ; un pareil scrupule fait défigurer des Statuës : un jour on enleve les Tableaux ; un autre les Tapisseries sont emportées : les Gouvernemens sont vendus, l'Argent s'écoule ; tout se dissipe, & on ne joüit de rien. Voila, Messieurs, le miserable état où se trouve Mr. *Mazarin :* ne mérite-t-il pas d'avoir part aux Larmes que nous répandons ?

Mais Madame *Mazarin* est mille fois plus à plaindre : c'est à ses Douleurs que nous devons la meilleure partie de nôtre Pitié. Cet Epoux, qui se sent peu di-

gne



gne de son Epouse, ne la laisse voir à personne: il la tire de *Paris*, où elle est élevée; pour la mener de Province en Province, de Ville en Ville, de Campagne en Campagne; toûjours sûre du Voyage, toûjours incertaine du Séjour. L'assiduité n'apporte aucun dégoût; la contrainte ne fait sentir aucun chagrin qu'il ne donne: il n'oublie rien pour se rendre haïssable; & il auroit pû s'épargner des soins, que la Nature avoit déja pris. Comme ceux qui offensent ne pardonnent point, Monsieur *Mazarin* fait plus de mal, plus on en souffre; & il arrive par degrès à être le Tyran d'une Personne, dont tous les Honnêtes-gens voudroient être les Esclaves. Il sembloit que Madame *Mazarin* n'avoit pas d'autres maux à craindre, après ce qu'elle avoit souffert: on se trompoit, Messieurs; le plus grand étoit encore à venir. Madame *Mazarin* plus jalouse de sa Raison, que de sa Beauté & de sa Fortune, se trouve assujettie à un Homme, qui prend toutes les Lumieres du Bon-sens pour des Crimes, & toutes les Visions de la Fantaisie, pour des Graces du Ciel extraordinaires. Ce ne sont que Révelations, que Propheties: il avertit de la part des Anges;

il commande, il menace de la part de Dieu. Il ne faut plus chercher les Volontés du Ciel dans l'ECRITURE, ni dans la TRADITION; elles se forment dans l'Imagination, & s'expliquent par la Bouche de Monsieur *Mazarin*. Vous avez souffert d'être ruïnée par un Dissipateur, d'être traitée en Esclave par un Tyran; vous voici, *Hortence*, à la merci d'un Prophete, qui va chercher dans l'Imposture des faux Dévots, & dans les Visions des Fanatiques, de nouvelles inventions pour vous tourmenter: les artifices des Fourbes, la simplicité des Idiots; tout s'unit, tout se joint, pour vôtre Persécution.

Cherchez, Messieurs, la Femme la plus docile, la plus soûmise, & la mettez à de semblables épreuves; elle ne souffrira pas huit Jours avec son Mari, ce que Madame *Mazarin* a souffert cinq Ans avec le sien. Qu'on s'étonne qu'elle n'ait pas voulu se séparer plûtôt d'un tel Epoux; qu'on admire sa patience: s'il y a un reproche à lui faire, ce n'est pas de l'avoir quitté, c'est d'avoir demeuré si long-tems avec lui. Que faisoit vôtre Gloire, Madame, dans le tems d'un Esclavage si honteux? Vous vous ren-

rendiez indigne des Bienfaits de Monsieur le Cardinal ; vous trahissiez ses intentions par une lâche Obéïssance, qui laissoit ruiner la Fortune, qu'on vous avoit donnée à soûtenir. Vous vous rendiez indigne des Graces du Ciel, qui vous a fait naître avec de si grands avantages, hazardant vos Lumieres dans le long & contagieux commerce que vous aviez avec Monsieur *Mazarin*. Remerciez Dieu de la bonne & sage resolution qu'il vous a fait prendre : vôtre Liberté est son Ouvrage ; s'il ne vous avoit inspiré ses intentions, une timidité naturelle, une conduite scrupuleuse, une mauvaise honte vous eut retenuë auprès de vôtre Mari, & vous vous trouveriez encore assujettie à ses folles Inspirations. Rendez graces à Dieu, Madame ; il vous a sauvée. Ce Salut vous coûte toutes vos Richesses ; il est vrai ; mais vous avez conservé vôtre Raison : la condition est assez heureuse. Vous étes privée de tout ce que vous teniez de la Fortune : mais on n'a pû vous ôter les avantages que la Nature vous a donnés : la Grandeur de vôtre Ame, les Lumieres de vôtre Esprit, les Charmes de vôtre Visage vous demeurent ; la condition est assez

heureuſe. Quand Monſieur *Mazarin* laiſſe oublier le Nom de Monſieur le Cardinal en *France*, vous en augmentez la gloire chez les Etrangers : la condition eſt aſſez heureuſe. Il n'y a point de Peuples, qui n'ayent une ſoûmiſſion volontaire au pouvoir de vôtre Beauté ; point de Reines, qui ne doivent porter plus d'envie à vôtre Perſonne, que vous n'en devez porter à leur Grandeur : la condition eſt aſſez heureuſe.

Vous êtes admirée en cent & cent Climats ;
Toutes les Nations ſont vos propres Etats :
Et de petits Eſprits vous nomment Vagabonde,
Quand vous allez regner en tous les lieux du Monde.

Quel Pays y a-t-il que Madame *Mazarin* n'ait pas vû ; quel Pays a-t-elle vû qui ne l'ait pas admirée ? *Rome* a eu pour elle autant d'admiration que *Paris*. Cette *Rome* de tout tems ſi glorieuſe, eſt plus vaine de l'avoir donnée au Monde, que d'avoir produit tous ſes Heros : elle croit qu'une Beauté ſi extraordinaire eſt préférable à toute Valeur, & qu'il y a plus de Conquêtes à faire par ſes Yeux, que

que par les Armes de ses Grands-hommes. L'*Italie* vous sera éternellement obligée, Madame, de l'avoir défaite de ces Régles importunes, qui n'apportent l'ordre qu'avec contrainte; de lui avoir ôté une Science de Formalités, de Cérémonies, de Civilités concertées, d'Egards médités, qui rendent les Hommes insociables dans la Societé même. C'est Madame *Mazarin* qui a banni toute Grimace, toute Affectation; qui a ruïné cet Art du dehors qui régle les Apparences; cette Etude de l'exterieur qui compose les Visages: c'est elle qui a rendu ridicule, une Gravité qui tenoit lieu de Prudence, une Politique sans Affaires & sans Interêts, occupée seulement à cacher l'inutilité où l'on se trouve; c'est elle qui a introduit une Liberté douce & honnête, qui a rendu la Conversation plus agréable, les Plaisirs plus purs & plus délicats.

Une fatalité l'avoit faite venir à *Rome*; une fatalité l'en fait sortir. Madame la Connêtable voulût quitter Monsieur son Mari, & en fit confidence à sa chere Sœur. La Sœur, toute jeune qu'elle étoit, lui représenta ce qu'auroit pû représenter une Mere pour l'en détourner;

mais la voyant résoluë à l'execution de son dessein, elle suivit par Amitié celle qui n'avoit pû être détournée par Prudence, & partagea avec elle les Dangers de la Fuite, les Craintes, les Inquietudes, les Embarras, qui suivent de pareilles Résolutions. La Fortune, qui peut beaucoup dans nos Entreprises, & plus dans nos Avantures, a fait errer Madame la Connêtable de Nation en Nation, & l'a jettée enfin dans un Convent à *Madrid*. La Raison conseilla le repos à Madame *Mazarin*, & un Esprit de Retraite l'obligea d'établir son sejour à *Chamberi*. Là elle a trouvé en elle-même par ses Réflexions; dans le Commerce des Savans par les Conferences, dans les Livres par l'Etude, dans la Nature par des Observations, ce que la Cour ne donne point aux Courtisans; ou pour être trop occupés dans les Affaires, ou pour être trop dissipés dans les Plaisirs. Madame *Mazarin* a vécu trois ans entiers à *Chamberi*, toûjours tranquille, & jamais obscure: quelque desir qu'elle ait eu de se cacher, son Mérite lui établit malgré elle un petit Empire; & en effet elle commandoit à la Ville, & à toute la Nation. Chacun reconnoissoit avec plai-
sir

sir les Droits que la Nature lui avoit donnés ; & celui qui avoit les siens par sa Naissance, les eût volontiers oubliés, pour entrer dans la même sujettion où entroient ses Peuples. Les plus Honnêtes-gens quittoient la Cour, & négligeoient le Service de leur Prince, pour s'appliquer plus particuliérement à celui de Madame *Mazarin* ; & des Personnes considerables des Pays éloignés, se faisoient un prétexte du Voyage d'*Italie*, pour la venir voir. C'est une chose bien extraordinaire d'avoir vû établir une Cour à *Chambéri* ; c'est comme un prodige qu'une Beauté, qui avoit voulu se cacher en des lieux presque inaccessibles, ait fait plus de bruit dans l'*Europe*, que toutes les autres ensemble.

Les plus belles Personnes de chaque Nation, avoient le déplaisir d'entendre toûjours parler d'une absente : les Objets les plus aimables avoient un Ennemi secret, qui ruïnoit toutes les impressions qu'ils pouvoient faire : c'étoit l'idée de Madame *Mazarin*, qu'on conservoit précieusement après l'avoir vûë, & qu'on se formoit avec plaisir où l'on ne la voyoit pas.

Telle étoit la conduite de Madame

Mazarin; telle étoit sa condition, quand la Duchesse d'*York* sa Parente passa par *Chambéri*, pour venir trouver le Duc son Epoux. Le Mérite de la Duchesse, sa Beauté, son Esprit, sa Vertu, donnoient envie à Madame *Mazarin* de l'accompagner; mais ses Affaires ne le permettoient pas, & il falut remettre son Voyage à un autre tems. La curiosité de voir une grande Cour, qu'elle n'avoit pas vûë, la fortifioit dans cette pensée; la Mort du Duc de *Savoye* * la détermina. Ce Prince avoit eu pour elle un Sentiment commun à tous ceux qui la voyoient. Il l'avoit admirée à *Turin*, & cette Admiration avoit passé dans l'esprit de Madame de *Savoye*, pour un veritable Amour. Une Impression jalouse & chagrine, produisit un procedé peu obligeant pour celle qui l'avoit causée; & il n'en falut pas davantage pour obliger Madame *Mazarin* à sortir d'un Pays, où la nouvelle Régente étoit absoluë. S'éloigner d'elle, & s'approcher de Madame la Duchesse d'*York*, ne fut qu'une même resolution. *Hortence* la déclara à ses Amis, qui n'oublierent rien pour l'en détourner; mais ce

* Charles Emanuel *Duc de* Savoye, *mourut le* 12. *de Juin* 1675.

ce fut inutilement. On n'a jamais vû tant de larmes. Elle ne fut pas insensible à la Douleur que l'on avoit de son Départ; des personnes touchées si vivement la sûrent toucher: cependant la resolution étoit prise, & malgré tous ces regrets on voulut partir.

Quel autre Courage, que celui de Madame *Mazarin*, eut fait entreprendre un Voyage si long, si difficile & si dangereux? Il lui falut traverser des Nations sauvages, & des Nations armées; adoucir les unes, & se faire respecter des autres. Elle n'entendoit le Langage d'aucun de ces Peuples; mais elle étoit entenduë: ses Yeux ont un Langage universel, qui la fait entendre de tous les Hommes. Que de Montagnes, que de Forêts, que de Rivieres il falut passer! Qu'elle essuya de Vents, de Neiges, de Pluyes; & que les difficultés des Chemins, que la rigueur du Tems, que des Incommodités extraordinaires firent peu de tort à sa Beauté! Jamais *Héléne* ne parut si belle qu'étoit *Hortence*: mais *Hortence*, cette belle Innocente persecutée, fuyoit un injuste Epoux, & ne suivoit pas un Amant. Avec le Visage d'*Héléne*, Madame *Mazarin* avoit l'Air,

l'Habit, l'Equipage d'une Reine des *Amazones*: elle paroissoit également propre à charmer, & à combattre. On eut dit qu'elle alloit donner de l'Amour à tous les Princes qui étoient sur son Passage, & commander toutes les Troupes qu'ils commandoient. Le premier eut dépendu d'elle; mais ce n'étoit pas son dessein: elle fit quelque essai du second; car les Troupes recevoient ses Ordres plus volontiers que ceux de leurs Généraux. Après avoir fait plus de trois cens lieuës, elle arriva en *Hollande*, & ne demeura à *Amsterdam* que le tems qu'il faut pour voir les Raretés d'une Ville si singuliere & si renommée. Sa Curiosité satisfaite, elle en partit pour *La Brille*, & s'embarqua à *La Brille* pour l'*Angleterre*. Il manquoit à ce Voyage une Tempête; il en vint une qui dura cinq jours: Tempête, aussi furieuse que longue; Tempête, qui fit perdre conseil & resolution aux Matelots, & aux Passagers toute esperance. Madame *Mazarin* fut seule exemte de Lamentation; moins importune à demander au Ciel qu'il la conservât, que soûmise & resignée à ses volontés. Il étoit arrêté qu'elle verroit l'*Angleterre*: elle y aborda, & se rendit à *Londres* en

peu

peu de tems *. Tous les Peuples avoient une grande curiosité de la voir ; les Dames une plus grande allarme de son Arrivée. Les *Angloises*, qui étoient en possession de l'Empire de la Beauté, le voyoient passer à regret à une Etrangere ; & il est assez naturel de ne perdre pas sans chagrin la plus douce des Vanités. Un interêt si considerable fût les unir. Les Ennemies furent donc reconciliées, les Indifferentes se rechercherent, & les Amies voulurent se lier plus étroitement encore. Les Confédérées prévoyoient bien leur malheur ; mais le voulant retarder, elles se préparerent à défendre un interêt, qui leur étoit plus cher que la vie. Madame *Mazarin* n'avoit pour elle que ses Charmes, & ses Vertus ; c'étoit assez pour ne rien appréhender. Après avoir gardé la Chambre quelques jours, moins pour se remettre des fatigues du Voyage, que pour se faire faire des Habits, elle parut à *White-hall*.

Astres de cette Cour, n'en soyez point jaloux,
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,

Que

* *Madame* Mazarin *vint en* Angleterre *au mois de Decembre* 1675.

Que mille autres Beautés avoient fait devant vous *.

Depuis ce jour-là on ne lui disputa rien en public; mais on lui fit une guerre secrete dans les Maisons, & tout se réduisit à des Injures cachées, qui ne venoient pas à sa connoissance; ou à de vains Murmures, qu'elle méprisa. On vit alors une chose fort extraordinaire: celles qui s'étoient le plus déchaînées contre elle, furent les premieres à l'imiter. On voulut s'habiller, on voulut se coëffer comme elle: mais ce n'étoit ni son Habillement, ni sa Coëffure; car sa Personne fait la grace de son Ajustement, & celles qui tâchent de prendre son Air, ne sauroient rien prendre de sa Personne. On peut dire d'elle ce qu'on a dit de feuë Madame avec bien moins de raison; *tout le monde l'imite, & personne ne lui ressemble.*

Pour ce qui regarde les Hommes, elle se fait des Sujets de tous les Honnêtes-gens qui la voyent. Il n'y a que le méchant Goût & le faux Esprit, qui puissent défendre contre elle un reste de Liber-

* *Imitation de la Chûte d'un Sonnet de* Malleville, *intitulé* LA BELLE MATINEUSE.

berté. Heureuse des Conquêtes qu'elle fait ! plus heureuse de celles qu'elle ne fait pas ! Madame *Mazarin* n'est pas plûtôt arrivée en quelque lieu, qu'elle y établit une Maison, qui fait abandonner toutes les autres : on y trouve la plus grande Liberté du monde ; on y vit avec une égale discretion : chacun y est plus commodément que chez soi, & plus respectueusement qu'à la Cour. Il est vrai qu'on y dispute souvent ; mais c'est avec plus de lumiere que de chaleur. C'est moins pour contredire les Personnes, que pour éclaircir les Matieres ; plus pour animer les Conversations, que pour aigrir les Esprits. Le Jeu qu'on y joue est peu considerable, & le seul divertissement y fait jouër. Vous n'y voyez sur les visages ni la crainte de perdre, ni la douleur d'avoir perdu: le Desinteressement va si loin en quelques-unes, qu'on leur reproche de se réjouïr de leur perte, & de s'affliger de leur gain.

Le Jeu est suivi des meilleurs Repas qu'on puisse faire. On y voit tout ce qui vient de *France*, pour les Délicats ; tout ce qui vient des *Indes*, pour les Curieux ; & les mets communs deviennent rares, par le goût exquis qu'on leur donne. Ce n'est

n'eſt pas une abondance qui fait craindre la diſſipation : ce n'eſt point une dépenſe tirée qui fait connoître l'avarice ou l'incommodité de ceux qui la font. On n'y aime pas une Economie ſeche & triſte, qui ſe contente de ſatisfaire aux beſoins, & ne donne rien au plaiſir : on aime un bon Ordre, qui fait trouver tout ce que l'on ſouhaite, & qui en fait ménager l'uſage, afin qu'il ne puiſſe jamais manquer. Il n'y a rien de ſi bien réglé que cette Maiſon ; mais Madame *Mazarin* répand ſur tout je ne ſai quel air aiſé, je ne ſai quoi de libre & de naturel, qui cache la régle : on diroit que les choſes vont d'elles-mêmes, tant l'ordre eſt ſecret & difficilement apperçu.

Que Madame *Mazarin* change de Logis, la difference du lieu eſt inſenſible : par tout où elle eſt on ne voit qu'elle ; & pourvû qu'on la trouve on trouve tout. On ne vient jamais aſſez tôt ; on ne ſe retire jamais aſſez tard : on ſe couche avec le regret de l'avoir quittée ; & on ſe leve avec le deſir de la revoir.

Mais quelle eſt l'incertitude de la Condition humaine ! Dans le tems qu'elle jouiſſoit innocemment de tous les Plaiſirs que

que l'Inclination recherche, & que la Raiſon ne défend pas; qu'elle goûtoit la douceur de ſe voir aimée, & eſtimée de tout le monde; que celles qui s'étoient oppoſées à ſon Etabliſſement, ſe trouvoient charmées de ſon Commerce; qu'elle avoit comme éteint l'Amour-propre dans l'Ame de ſes Amies, chacune ayant pour elle les ſentimens qu'il eſt naturel d'avoir pour ſoi; dans le tems que les plus vaines & les plus amoureuſes d'elles-mêmes ne diſputoient rien à ſa Beauté; que l'Envie ſe cachoit au fond des cœurs; que tout chagrin contre elle étoit ſecret ou trouvé ridicule, dès qu'il commençoit à paroître: dans ce tems heureux une Maladie extraordinaire la ſurprend, & nous avons été ſur le point de la perdre, malgré tous ſes Charmes, malgré toute nôtre Admiration, & nôtre Amour. Vous périſſiez, *Hortence*, & nous périſſions: vous, de la violence de vos douleurs, nous, de celle de nôtre affliction. Mais c'étoit bien plus que s'affliger: c'étoit ſentir tout ce que vous ſentiez; c'étoit être malade comme vous. Des inégalités bizarres vous approchoient tantôt de la Mort, tantôt vous rappelloient à la Vie: nous étions ſujets à tous

les accidens de vôtre mal ; & pour apprendre de vos nouvelles, il n'étoit pas besoin de demander comment vous étiez, il ne faloit que voir en quel état nous étions.

Loué soit Dieu, ce Dispensateur universel des Biens & des Maux ; loué soit Dieu, qui vous a renduë à nos vœux, & nous a redonnés à nous-mêmes. Vous voila vivante ; & nous vivons ; mais nous ne sommes pas remis encore de la frayeur du danger que nous avons couru : il nous en reste une triste idée, qui nous fait concevoir plus vivement ce qui arrivera un jour. Un jour la Nature défera ce bel Ouvrage, qu'elle a pris tant de peine à former. Rien ne l'exemtera de la Loi funeste où nous sommes tous assujettis. Celle qui se distingue si fort des autres pendant sa Vie, sera confonduë avec les plus miserables à sa Mort. Et tu te plains Génie ordinaire ; Mérite commun, Beauté médiocre ; & tu te plains de ce qu'il te faut mourir ? Ne murmure point, Injuste ; *Hortence* mourra comme toi. Un tems viendra ; (ne pût-il jamais venir ce tems malheureux !) un tems viendra, que l'on pourra dire de cette Merveille :

Elle

Elle est poudre toutefois,
Tant la Parque a fait ses Loix
Egales & necessaires;
Rien ne l'en a sû parer;
Apprenez, Ames vulgaires,
A mourir sans murmurer *.

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

AVEC humble reverence,
J'ose ici vous protester
Que tous vos Amis de *France*
Ne sauroient me disputer
Le mérite de Constance,
Ni devant moi se vanter
De leur zéle pour *Hortence.*
Dire HORTENCE! qu'ai-je osé?
Ce Privilege est usé:
Liberté trop indiscrete
Soyez deformais muette,
Ne tirez point vanité

Du

* *Imitation du Sonnet de* Malherbe *sur la Mort de Monsieur le Duc d'*Orleans.

Du peu que j'ai mérité.
Servir d'un esprit sincere
N'est pas ce qui nous fait plaire:
Le plus souvent pour trahir
On ne se fait pas haïr.
Une flateuse Imposture
A d'insinuans appas;
C'est une agréable injure
Dont on ne se venge pas.
L'Art enleve tous les charmes
A la triste Verité,
Et laisse à la Probité
La Raison pour toutes armes:
C'est le débile secours,
C'est l'inutile assistance,
Qu'un malheureux eut toûjours.
Le dirai-je! avec *Hortence*
J'ai le sort des vieux Valets,
A qui l'on fait injustice;
Plus ils rendent de service
Ils gâtent leurs interêts.
Comme le moindre murmure
Seroit reproche ou censure,
Je deviendrai circonspect,
Mais je laisse à ces Murailles,
Que nous voyons aujourd'hui,
Et dont les dures entrailles

S'é-

S'émurent de nôtre ennui,
Je leur remets à vous dire
Quel étoit nôtre martyre,
Quand vos pressantes douleurs
Nous coûterent tant de pleurs.
Je remets à leur mémoire
De vous en conter l'histoire:
Parlez, Murailles, parlez
De tant de gens desolés.
Dites que le Domestique
Dans sa mortelle pâleur,
D'un évenement tragique
Craignoit ce commun malheur.
Dites que nôtre Pucelle
L'Illustre Mademoiselle *,
Etouffoit mille soûpirs,
Pour cacher ses déplaisirs;
Qu'elle retenoit ses larmes
Pour ne pas donner d'allarmes,
Et forçoit son Amitié
Au secret de la pitié.
Apprenez que Madame *Hyde*
Par ses soins & par vôtre aide,
Par un éternel secours
Nous conserva ces beaux jours;

Ces

* *Mademoiselle* Beverweert.

Ces jours ausquels nôtre vie
Est pleinement asservie.
Dites que Madame *Harvey*
Quitta l'Esprit élevé,
A tout foible inaccessible,
Pour être tendre & sensible.
Parlez, Murailles, encor
Des Vapeurs de *Saint-Victor*.
Il en courut la Campagne
Nôtre Guerrier d'*Allemagne* *:
Il fait par-là des Présens
De Vin d'*Ay* tous les ans.
Que puisse la Maladie
Lui durer toute sa vie!
Vous pourriez parler de moi,
De ma douleur, de ma foi:
Mais un excès de souffrance
S'exprime par le silence:
Vos discours sont superflus,
Murailles, ne parlez plus.

* *Le Comte de* Grammont.



LET-

LETTRE

A Mr. LE COMTE

DE GRAMMONT.

J'Ai appris de Monſieur le Marêchal de *Crequi*, que vous étiez devenu un des plus opulens Seigneurs de la Cour *. Si les Richeſſes qui amoliſſent le Courage, & qui ſavent anéantir l'Induſtrie, ne font pas de tort aux qualités de mon Héros, je ſuis prêt à me réjouïr du changement de vôtre Fortune : mais ſi elles ruïnent les Vertus du Chevalier, & le Mérite du Comte, je me repens de n'avoir pas exécuté le deſſein que j'ai eu tant de fois de vous tuer, pour aſſûrer l'honneur de vôtre Mémoire. Que j'aurois de chagrin, Monſieur le Comte, de vous voir renoncer au Jeu, & devenir indifferent pour les Dames ! de vous voir reſerver de l'Argent pour le Mariage de vô-

* *Il avoit herité de ſon Frere Monſieur le Comte de* Toulongeon.

vôtre Fille ; aimer les Rentes, & parler du Fonds de terre, comme d'une chose nécessaire à l'établissement des Maisons ! Quel changement si vous faisiez tant de cas du Fonds de terre, après l'avoir abandonné si long-tems aux Pies, aux Corneilles, & aux Pigeons ! Quel changement si vous aspiriez à devenir *Monsieur le Baron de Saint-Meat*, pour avoir la Noblesse de *Bigorre* à vôtre Lever, & entretenir vos Voisins avec ce fausset heureux & brillant, qui gagne tous les cœurs de la *Gascogne* !

Ah ! que deviendroit cette *Vie*,
Tant *admirée* & *peu suivie* ?

Que deviendroient tous les Avantages que je vous ai donnés sur *Salomon* ?

Ce grand Sage avec ses PROVERBES,
Avec sa connoissance d'Herbes ;
Et le reste de ses Talens,
Sans bien, comme tu vis, n'eût pas vécu deux ans.

Beaux Eloges, vous seriez effacés de la mémoire des hommes ; & pour toute loüange du Comte de *Grammont*, on entendroit dire aux *Gascons* & aux *Bearnois* :

La

La Maison de Monsieur le Comte va bien ; on y mange dans le vermeil de Monsieur de Toulongeon, *& l'ordre y est esselent : si les choses continuent, Mademoiselle de* Grammont *se fait un des bons Partis de la Cour.* Sauvez-vous, Seigneur, de tout discours de cette nature ; celui qui a soin des Alloüettes aura soin de vos Enfans. C'est à vous de songer à vôtre Réputation & à vos Plaisirs.

Devenez opulent, Seigneur, devenez riche ;
Mais ne vous donnez pas un languissant repos ;
Vous pouvez n'être pas en Amour un Héros,
Que vous ne serez pas comme un Comte de *Guiche.*
On peut, on peut encore aujourd'hui vous aimer,
Et si jamais le tems à tous inexorable,
Vous ôtoit les moyens de plaire & de charmer,
N'aimez pas moins, Seigneur, ce qui paroît aimable.
Salomon, après vous, ce Sage incomparable,
Sur la fin de ses jours se laissoit enflâmer,
Et plus il vieillissoit, plus ce feu secourable
Savoit le ranimer.
Waller qui ne sent rien des maux de la Vieillesse,
Dont la vivacité fait honte aux Jeunes gens,
S'attache à la Beauté pour vivre plus long-tems ;

 Et

Et ce qu'on nommeroit en un autre Foiblesse,
Est en ce rare Esprit une sage tendresse,
Qui le fait résister à l'injure des ans.
Contre l'ordre du Ciel, je reste sur la Terre;
Et le Charme divin
De celle qui me fait une éternelle guerre,
Arrête mon destin.
Du chagrin malheureux où l'âge fait conduire,
Les plus beaux Yeux du monde ont droit de me sauver:
Un funeste pouvoir qui tâche à me détruire,
En rencontre un plus fort qui veut me conserver.
Mon Corps tout languissant, ma triste & froide masse
Reçoit une chaleur qui vient fondre sa glace;
Et la Nature usée abandonnant mes jours,
Je vis sans elle encor par de nouveaux secours.
Je vis, & chez un autre est le fond de ma vie;
Je ne suis animé que de feux empruntés,
Ma Machine ne va que par ressorts prêtés,
Ma trame desunie
Se reprend & se lie,
Par des esprits secrets qu'inspirent ses Beautés.
N'enviez pas, Seigneur, ces innocentes aides,
Que nous savons tirer de nos derniers desirs:
Les sentimens d'Amour sont pour nous des remedes,

Et pour vous des plaisirs.
Nôtre exemple pour vous, n'est pas encore à suivre;
Par diverses raisons nous nous laissons charmer.
Dans l'âge où je me voi, je n'aime que pour vivre;
Il vous reste du tems à vivre pour aimer.

Je vous souhaiterois un Siécle, si je ne savois que les Hommes extraordinaires ont plus de soin de leur Gloire, que de leur Durée :

Soûtenez jusqu'au bout la gloire d'une Vie,
Qui fait l'amour d'un Sexe, & de l'autre l'envie;
Unissez les talens d'un Abbé singulier,
Avec les qualités d'un rare Chevalier;
Joignez le Chevalier au Comte,
Et qu'on trouve un Héros, qui mon Héros surmonte.
ABBÉ, vous sûtes plaire à ce grand *Richelieu*;
Vous plûtes, CHEVALIER, au Foudre de la Guerre;
Le COMTE a le plus digne lieu,
Il a part aux bienfaits du Maître de la Terre,
D'un Roi que l'Univers regarde comme un Dieu:
Je sai que son Courroux est pis que le Tonnerre;
Heureux qui peut joüir de ses Faveurs! Adieu.

A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

DUCHESSE en tous lieux adorable,
Dont je ne dois esperer rien,
Ni d'obligeant, ni d'agréable,
Qu'à quelque heure perduë un moment d'entretien;
Duchesse toûjours sans égale,
Si vous avez quelque intervalle,
Quelque vuide en vos AMADIS,
Ecoûtez ce que je vous dis.
Quand de vos AMADIS un Livre vous occupe
Ce seroit bien être la dupe,
Que dans vôtre amitié disputer quelque part,
Même au bon-homme *Lisuart*:
De prétendre à vôtre tendresse
Contre le beau *Roger de Grece*,
Ou contre *Florisel* vous conter ses raisons;
Ce seroit mériter les Petites-maisons.
Ce seroit pareille folie
De vouloir avec vous discourir un moment,
Sur le point qu'*Urgande* ou *Mélie*

Pré-

Prépare quelque Enchantement.
A troubler une belle idée
Je n'irai point me hazarder:
Il feroit bon vous aborder
Dans vôtre *Gloire de Niquée* *;
Ou d'un grave & ſerieux ton
Vous entretenir de Morale,
Quand vous étes dans une Sale
Du grand Palais d'*Apolidon* †.
Vous prendriez pour une injure;
Et des Yeux les plus beaux qu'ait formé la Nature,
Vous regarderiez de travers
Qui n'admireroit pas *la Tour de l'Univers* §.
Ah! qu'il eſt mal-aiſé de ſe voir long-tems ſage!
A peine on le devient; quand on l'eſt une fois,
Bien-tôt l'égarement retrouve ſon uſage,
Et ne peut endurer Ordre, Regles, ni Loix.
De l'aſſiette la plus parfaite,
Vous tombâtes dans la Baſſete;
Vous tombez, & c'eſt dire pis,
De la Baſſete aux AMADIS.
Quand vôtre Lecture ſenſée

* *Voyez le VIII. Tome d'*AMADIS DE GAULE.
† *Voyez le II. & le IV. Tome d'*AMADIS.
§ *Voyez le IX. Tome d'*AMADIS.

Revient en ma triste pensée;
Grands Auteurs, dis-je alors, dormez, dormez en paix,
Les AMADIS en foule occupent ce Palais.
Je sai que *Plutarque* & *Montagne*
Se voudroient rétablir dans leurs conditions:
Mais nous avons du tems à battre la campagne,
Avant vôtre retour à leurs réflexions.
Adieu les vieux Sages d'*Athene*;
Il n'est plus de Vertu *Romaine*,
Plus de ces renommés Guerriers,
Sur lesquels vous faisiez Remarque sur Remarque;
Tous vos ILLUSTRES de *Plutarque*
Sont convertis en Chevaliers.
Le plus grand Favori qu'on m'ait vû dans le Monde,
Cervantes, le vôtre jadis,
N'a rien à vôtre égard où mon espoir se fonde,
Se moquant de vos AMADIS.
Mais il faut se sauver, à ce que vous nous dites:
Vous verrez; vous verrez, qui seront les premiers
A quitter-là Satan, & ses pompes maudites,
Pour suivre du Salut les plus étroits sentiers;
Vous verrez; vous verrez, s'il est des Carmelites....
Nous voyons, nous voyons, vos Sentimens derniers:

Vous

Vous voulez vous ſauver avec les bons Hermites ;
Et faire bien l'Amour avec les Chevaliers.
Je vous adore & vous admire !
Dans vôtre fabuleux Empire ;
Au milieu de vos Enchantés ;
Vôtre Raiſon maintient encore ſes clartés.
Quinze Tomes de ſuite ont conſpiré contre elle ;
Seule elle a ſoûtenu cette groſſe querelle :
Le bon Dieu la veuille appuyer
Contre les ſix derniers qu'il lui faut eſſuyer !
Nous n'avons point de vœux à faire pour vos Charmes ;
Ce don également fatal, & précieux ;
D'où naiſſent nos plaiſirs, & d'où viennent nos larmes ;
Ce Charme regnera toûjours dans vos beaux Yeux.
Auprès de vos Appas tout appas eſt frivole.
Madrid ne vante plus ſes attraits les mieux peints ;
Nos Dames de *Paris* vont perdre la parole,
De voir que les Charmes *Romains*
Semblent faire du *Capitole*
Le deſtin du cœur des humains.

PARODIE

D'UNE SCENE DE L'OPERA DE ROLAND*,

Sur les Joueurs & Joueuses de Bassete de la Banque de Madame MAZARIN.

ORIANE ‡ & MABILE †,

Joueuses de Bassete dans le vuide de Chevalerie que leur permettent les AMADIS.

ORIANE.

Un Charme dangereux en ce lieu nous attire;
Faut-il en détourner nos pas?
De la Bassete ici l'on trouve les appas:
Heureuse qui fuit son empire!

MABILE.

Je porte au fond du cœur un funeste martyre;
Je pers tout si je joüe; & sans joüer, hélas!
En

* *La* premiere SCENE *du* second ACTE.
‡ *Madame* Mazarin.
† *La Comtesse de* Rochester.

En quel tourment ne ſuis-je pas!
Bannirons-nous *Morin*? ô triſteſſe mortelle!
Le premier des Tailleurs, le pouvons-nous bannir?

O R I A N E.

Il eſt criard, chagrin, rebelle.

M A B I L E.

Après ſa perte..... après.... encore le punir,
La choſe feroit trop cruelle!
D'un trouble violent je me ſens agiter,
Et je n'eſpere point de remede à mes peines,
Morin dans ces Vallons enchanta deux Fontaines,
Dont l'une eſt pour la Taille & l'autre fait porter.
Je voudrois avoir de la haine
Pour la Fontaine des Tailleurs.
Helas! je cherche en vain à m'amuſer ailleurs,
C'eſt du tems que je pers, & ma recherche eſt vaine;
Quand j'y ſonge le moins mon penchant me ramene,
A la Fontaine des Metteurs.

O R I A N E.

Nous ne guerirons point du mal qui nous poſſede;
Il n'eſt pas en nôtre pouvoir:
Et pourquoi chercher le remede
Du mal que l'on veut bien avoir?

MABILE.

Non, je ne cherche plus la Fontaine terrible
Qui fait contre la Taille une haine inflexible,
C'est un cruel secours, je n'y puis recourir:
Je haïrois *Morin*! Non, il n'est pas possible,
Par ce remede affreux je ne veux point guerir;
Je consens plûtôt à mourir.

ORIANE *avec un Suivant & une Suivante.*

Ah! qu'on doit bien nous plaindre!
Quand le Jeu ne peut nous charmer,
On tombe au malheur d'aimer!
Et contre un feu toûjours à craindre,
Il faut de Bassete s'armer,
Pour le prévenir ou l'éteindre.
Ah! qu'on doit bien nous plaindre!
Quand le Jeu ne peut nous charmer
On tombe au malheur d'aimer!

MABILE.

Qui ferons-nous tailler?

ORIANE.

Germain est redoutable;
Cet homme grave-doux va toûjours à sa fin;
Nous pourrons mieux voler *Morin*:
La Forêt, apportez la Table.

MORIN *entre.*

MABILE.

Mettez-vous-là, Roi des Tailleurs,

Et

Et n'allez pas joüer ailleurs.

MORIN.

Ze fuis prêt à tailler, puis qu'il plait à ces Dames;
Et dans la verité ze fuis né pour les Femmes:
Cependant ze demande à tous une Amitié;
Qu'on ne me parle point de faeer ă moitié;
Ze ne ferai zamais ce tort à la Baſſete,
Z'aimerois mieux parbleu zoüer à la Comete,
Ou perdre mon Arzent au Dez, au Triquetrac...
D'ailleurs fort ferviteur de Monfieur de *Saiſſac*;
Ze le ferai toûzours, mais fa nouvelle Mode,
A fes meilleurs Amis le rend fort incommode.

ORIANE.

Taillez, dépêchez-vous.

MABILE.

Que de difcours perdus!

MORIN.

Encore un Mot ou deux & ze ne parle plus:
C'eſt le dernier avis, Mefdames, que ze donne;
Ze prête à qui me plaît; & ne marque perfonne.

M'ABILE.

Bel Avis à donner à qui ne vous doit rien!

MORIN.

Madame, facun fait que vous payez fort bien,
Et ce n'eſt pas pour vous; mais.... ze n'en marque aucune.

ORIANE.

C'eſt le moyen de faire une belle fortune;
Vous ferez de gros gains à ne marquer jamais.

MORIN.

Ze ſais, ou dois ſavoir, un peu mes interêts:
Il eſt vrai que ze pers à ponter, ze l'avoüe;
Mais ne pouvant tailler, il faut bien que ze zoüe;
Que faire ſans zoüer? que peut-on devenir?
Lire n'eſt pas mon fait.

ORIANE.

Ni nous entretenir.
Des cartes, *La Forêt*, je le chaſſe, ou je meure,
Des cartes...

LA FORET.

En voila.

ORIANE.

Mêlerez-vous une heure?
Qu'attendez-vous, *Morin*?

MORIN.

Pas un gros Ponte ici!
Sir *Roger*, Miſtris *Hews*, Miſtris *Stramford* auſſi;
Voila dequoi former une belle Baſſete!
Mais Madame le veut.

ORIANE.

Taillez donc que l'on mette.

MO-

MORIN.

Mylord *Douvre* a paru, puis il s'en est allé;
Et Mylord *Feversham* viendra-t-il ? z'ai taillé.

LETTRE
AU JEUNE
DERY*.

MON cher Enfant, je ne m'étonne pas que vous ayez eu jusqu'ici une aversion invincible pour la chose du monde qui vous importe le plus. Des gens rudes & grossiers vous ont parlé brutalement de vous *faire châtrer*; Expression si vilaine & si odieuse qu'elle auroit rebuté un Esprit moins délicat que le vôtre. Pour moi, mon cher Enfant, je tâcherai de procurer vôtre Bien avec des manieres moins desagréables; & je vous dirai avec tous termes d'Insinuation, qu'il faut vous faire adoucir par une Operation legere, qui assûrera la délicatesse de vôtre

*Page de Madame Mazarin, qui chantoit joliment.

tre Teint pour long-tems, & la beauté de vôtre Voix pour toute la vie.

Ces Guinées, ces Habits rouges, ces petits Chevaux qui vous viennent, ne ſont pas donnés au Fils de Monſieur *Dery*, pour ſa Nobleſſe; vôtre Viſage & vôtre Voix les attirent. Dans trois ou quatre ans, helas! vous perdrez le mérite de l'un & de l'autre, ſi vous n'avez la ſageſſe d'y pourvoir; & la ſource de tous ces Agrémens ſera tarie. Aujourd'hui vous parlez aux Rois avec familiarité, vous êtes careſſé des Ducheſſes, loué par toutes les Perſonnes de Condition: quand le charme de vôtre Voix ſera paſſé, vous ne ſerez que le Camarade de *Pompée**, & peut-être le mépris de Monſieur *Stourton*†.

Mais vous craignez, dites-vous, d'être moins aimé des Dames. Perdez vôtre appréhenſion: nous ne ſommes plus au tems des Imbeciles; le mérite qui ſuit l'Operation eſt aujourd'hui aſſez reconnu; & pour une Maîtreſſe qu'auroit Monſieur *Dery* dans ſon naturel, Monſieur *Dery* adouci en aura cent. Vous voi-

* *Négre de Madame* Mazarin.

† *Page de Madame* Mazarin.

voila donc assûré d'avoir des Maîtresses, c'est un grand Bien ; vous n'aurez point de Femme, c'est être exempt d'un grand Mal : heureux de l'exclusion d'une Femme, plus heureux de celle des Enfans ! Une Fille de Monsieur *Dery* se feroit engrosser ; un Garçon se feroit pendre ; & ce qui est le plus assûré, sa Femme le feroit Cocu. Mettez-vous à couvert de tous ces Malheurs par une promté Operation ; vous demeurerez attaché purement à vous-même ; glorieux d'un si petit Mérite, qui fera vôtre Fortune, & vous donnera l'Amitié de tout le monde. Si je vis assez long-tems pour vous voir quand vôtre Voix aura mué, & que la Barbe vous sera venuë, vous aurez de grands reproches à essuyer. Prévenez-les, & me croyez le plus sincere de vos Amis.

Sur la Retraite de Mr. le Prince de CONDE' *à* CHANTILLY.

STANCES IRREGULIERES.

APRE's avoir réduit mille Peuples divers
Par l'effort glorieux d'une Valeur extrême,
Pour

Pour vaincre tout dans ce vaste Univers
Il ne te restoit plus qu'à te vaincre toi-même,
Le dernier de tes Ennemis:
A ta Vertu, CONDÉ, tu t'es enfin soûmis.
Tu n'étois pas encor au comble de ta Gloire,
Senef, *Lens*, & *Fribourg*, & *Nortlingue*, & *Rocroi*,
N'étoient que des degrés pour monter jusqu'à toi:
Le Vainqueur s'est vaincu, c'est la grande Victoire.

Ennemis, ne murmurez plus,
Ce Prince est comme vous au rang de ses Vaincus.
Jamais condition mortelle
Ne fut si douce ni si belle;
CONDÉ, le premier des Héros
Unit la Gloire & le Repos,
Et jouït pleinement de l'heureux avantage
Dont les Dieux ont fait leur partage;
Tranquille & Glorieux
Il vit à *Chantilly* comme on vit dans les Cieux.

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

NOus serions consumés du feu de vos regards,

O-

O belle & charmante Personne,
Si la puante odeur de vos vilains Petards
Ne guerissoit le mal que la Beauté nous donne *:
J'en sauve ma Raison; Petard peu diligent,
Huit ou dix jours plûtôt vous sauviez mon Argent.
Ma Raison reprend sa lumiere,
Et mon Cœur vôtre Prisonnier
Trouve sa Liberté premiere
Dans l'Oreille de l'Aumônier.
Je pensois vous voir à confesse
En vous voyant à ses genoux,
Et crûs que vous faisiez au bon Dieu la promesse
De ne me voler plus chez vous.
J'admirois comme une merveille
Le Repentir de vôtre Cœur,
Et disois en secret, *Seigneur*,
Seigneur, *ta Grace est sans pareille*,
Quand je vous vis couper l'Oreille
A vôtre pauvre Confesseur †.

Les

* *Madame* Mazarin *se divertissoit à faire jetter des Petards par son Nègre, & par d'autres petits Garçons.*

† *Monsieur de* St. Evremond *entrant un jour dans la Chambre de Madame* Mazarin, *la trouva à genoux aux pieds de Mr.* Milon, *qui étoit assis: il ne pouvoit d'abord comprendre ce que c'étoit: mais quand il fut plus près il vit que Madame* Mazarin *avoit fait asseoir son Aumônier pour lui percer les Oreilles, & qu'elle lui avoit coupé un morceau du bout.*

Les Loix pouvoient bien le profcrire,
De tous les Aumôniers c'eſt ici le deſtin;
Mais on veut le laiſſer pour un plus grand martyre
Chez Madame de *Mazarin.*

ODE
A MR. LE DUC DE NEVERS,
Sous le Nom de Madame la Ducheſſe MAZARIN.

N'Avoir rien qui vous déplaiſe;
De belle Femme être Epoux;
On philoſophe à ſon aiſe
Lors que l'on eſt comme vous:
Mais ſi vôtre Deſtinée,
A la mienne infortunée,
Avoit le moindre rapport;
Peut-être vôtre Sageſſe
Pour bannir ſoins & triſteſſe
Ne feroit qu'un vain effort.

Vous avez ſans flaterie

Tout

Tout ce qui peut rendre heureux;
Vertu ſans affetterie,
Eſprit ſans être Orgueilleux;
Richeſſe ſans inſolence,
Grandeur ſans impertinence,
Science ſans nul panneau;
Mais je le répete encore
Vôtre Epouſe que j'adore
De vos Biens eſt le plus beau.

Ce qu'une Amitié fidelle
A de plus délicieux;
Ce qu'une Ardeur mutuelle
A de plus voluptueux;
Tout ce que l'Amour exprime,
Quand il eſt joint à l'Eſtime,
Fait vôtre occupation:
Heureux Couple, qu'il aſſemble,
Puiſſiez-vous goûter enſemble
Cent ans, vôtre Paſſion!

Dans cette Béatitude
Vous avez beau raiſonner;
Mais pour mon inquietude
Rien ne peut l'aſſaiſonner.
Elle n'eſt que trop fondée;
Et l'aſſaſſinante idée

De

De mes premieres Erreurs,
Des Bontés qui m'ont séduite,
Et de leur funeste suite,
M'arrache toûjours des pleurs.

C'est dans cet état funeste
Qu'on a dequoi refléchir:
Tout le desir qui me reste
Est d'y pouvoir réüssir.
Puis que le Ciel ne m'envoye
Dès long-tems plus d'autre joye,
Je m'y donne entierement;
Et dans cette honnête étude
J'entretiens ma solitude
Beaucoup moins languissamment.

Qui travaille à se connoître,
Comme vous dites fort bien,
Considerant tout nôtre Etre
Trouve que l'Homme n'est rien.
Du néant de sa Nature
Sort une lumiere pure
D'admirable utilité;
C'est ce néant, qui découvre
Que de la Cabane au *Louvre*
Tout est Ridiculité.

L'Ambition ridicule,

L'est

L'est sans doute plus que tout;
Mais ce qu'on nomme Scrupule
L'est bien autant à mon goût,
Quelque terreur qui nous frape,
Sans s'enterrer à la *Trape*
On peut faire son Salut;
Et des Vertus le Modelle
Dans sa Morale si belle
N'a point dit qu'il le falut.

Du Pharisien superbe
Blâmant l'affectation,
Il foula plus bas que l'herbe
La fausse Dévotion:
Son habit étoit vulgaire
Sa nourriture ordinaire,
Ses discours communs & bas;
Et lors que la Pechereſſe
Vint lui marquer sa tendreſſe,
Il ne la rebuta pas.

Suivons ce Guide fidelle,
Mon trop aimable Germain,
Et vivant sur ce Modelle
Ne dédaignons rien d'humain.
Entre vivre à l'avanture
Et démentir la Nature
Il est un état moyen;

Qui

Quiconque obſerve ſa trace
Pleure pour une diſgrace
Et ſe réjouït d'un bien.

Si des Loix de ma Morale
Vous ſuivez les Fondemens,
Vous verrez qu'elle eſt égale,
Dans ſes divers ſentimens;
Quoi qu'à la perte d'*Hollande* *
Vôtre douleur fut ſi grande,
Mon cœur n'en fut point ſurpris;
Mais vous devez tout de même
Sentir une joye extrême
Quand le Ciel vous donne un Fils.

Au point que dans ſa Naiſſance
Je me ſens intéreſſer;
Jugez de l'impatience
Que j'ai de le careſſer.
J'attens qu'en ſa nourriture
L'Art paſſera la Nature,
Elevé de vôtre main;
Tout le deſir qui m'enflâme,
C'eſt qu'il ait l'Eſprit & l'Ame
Dignes d'un PRINCE ROMAIN.

* *Fille du Duc de* Nevers.

R E-

REFLEXIONS
SUR LA RELIGION.

A Considerer purement le repos de cette vie, il feroit avantageux que la Religion eût plus ou moins de pouvoir fur le Genre humain. Elle contraint, & n'affujettit pas affez; femblable à certaines Politiques qui ôtent la douceur de la Liberté, fans apporter le bonheur de la Sujettion. La Volonté nous fait afpirer foiblement aux Biens qui nous font promis, pour n'être pas affez excitée par un Entendement qui n'eft pas affez convaincu. Nous difons par docilité que *nous croyons* ce qu'on dit avec autorité qu'il nous faut croire: mais fans une Grace particuliere, nous fommes plus inquietés que perfuadés, d'une chofe qui ne tombe point fous l'évidence des Sens; & qui ne fournit aucune forte de démonftration à nôtre Efprit.

Voila quel eft l'Effet de la Religion, à l'égard des hommes ordinaires: en voici les Avantages pour le veritable & par-

fait religieux. Le veritable Dévot rompt avec la Nature, si on le peut dire ainsi, pour se faire des Plaisirs de l'abstinence des plaisirs; & dans l'assujettissement du Corps à l'Esprit, il se rend délicieux l'usage des Mortifications & des Peines. La Philosophie ne va pas plus loin qu'à nous apprendre à souffrir les maux : la Religion Chrétienne en fait jouïr; & on peut dire sérieusement sur elle, ce que l'on a dit * galamment sur l'Amour:

Tous les autres plaisirs ne valent pas ses peines.

Le vrai Chrétien sait se faire des avantages de toutes choses. Les Maux qui lui viennent, sont des Biens que Dieu lui envoye : les Biens qui lui manquent, sont des Maux dont la Providence l'a garanti. Tout lui est Bienfait, tout lui est Grace en ce monde ; & quand il en faut sortir par la nécessité de la condition mortelle, il envisage la fin de sa Vie comme le passage à une plus heureuse, qui dure toujours.

Tel est le Bonheur du vrai Chrétien, tandis que l'Incertitude fait une condi-

tion

* *Monsieur de* Charleval.

tion malheureuſe à tous les autres. En effet, nous ſommes preſque tous incertains, peu déterminés au bien & au mal. C'eſt un tour & un retour continuel de la Nature à la Religion, & de la Religion à la Nature. Si nous quittons le ſoin du Salut pour contenter nos Inclinations, ces mêmes Inclinations ſe ſoûlevent bientôt contre leurs Plaiſirs; & le dégoût des objets qui les ont flatées davantage, nous renvoye aux ſoins de nôtre Salut. Que ſi nous renonçons à nos Plaiſirs par principe de conſcience, la même choſe nous arrive dans l'attachement au Salut, où l'habitude & l'ennui nous rejettent aux objets de nos premieres inclinations.

Voila comment nous ſommes ſur la Religion en nous-mêmes : voici le jugement qu'en fait le Public. Quittons-nous Dieu pour le Monde, nous ſommes traités d'Impies : quittons-nous le Monde pour Dieu, on nous traite d'Imbeciles; & on nous pardonne auſſi peu de ſacrifier la Fortune à la Religion, que la Religion à la Fortune. L'exemple du Cardinal de *Rets* * ſuffira ſeul à juſtifier

 ce

* Jean-François-Paul de Gondi *Cardinal de* Rets, *&* *Archevêque de* Paris, *ſi connu pendant les Guerres Civiles*

La seule idée des Biens éternels rend la possession de tous les autres méprisable à un homme qui a de la Foi : mais parce que peu de gens en ont, peu de gens défendent l'idée contre les objets ; l'Esperance de ce que l'on nous promet cedant naturellement à la Jouïssance de ce qu'on nous donne. Dans la plûpart des Chrétiens, l'envie de croire tient lieu de Créance : la Volonté leur fait une espece de Foi par les desirs, que l'Entendement leur refuse par ses lumieres *. J'ai connu des Dévots qui dans une certaine contrarieté entre le Cœur & l'Esprit, aimoient Dieu veritablement sans le bien croire. Quand ils s'abandonnoient aux mouvemens de leur Cœur, ce n'étoit que zele pour la Religion ; tout étoit ferveur, tout amour : quand ils se tournoient à l'intelligence de l'Esprit, ils se

O 3 trou-

* Il est certain, *dit Mr.* Jurieu, que l'homme croit cent choses parce qu'il les veut croire sans autre raison, & il les veut croire, parce que ses Passions y trouvent leur interêt .... Je crois les Mysteres de l'Evangile, non par conviction, mais parce que je les veux croire, & je les veux croire parce que je crois que cela est de la derniere importance pour la Gloire de Dieu & pour mon salut. TRAITE' DE LA NATURE *&* DE LA GRACE, *pag.* 224 *&* 225.

trouvoient étonnés de ne pas comprendre ce qu'ils aimoient, & de ne savoir comment se répondre à eux-mêmes du sujet de leur Amour. Alors, *les Consolations leur manquoient*, pour parler en terme de Spiritualité; & ils tomboient dans ce triste état de la Vie Religieuse, qu'on appelle *Aridité* & *Secheresse* dans les Convents.

Dieu seul nous peut donner une Foi sûre, ferme, & veritable. Ce que nous pouvons faire de nous, est de captiver l'Entendement malgré la répugnance des lumieres naturelles, & de nous porter avec soûmission à executer ce qu'on nous prescrit. L'humanité mêle aisément ses Erreurs en ce qui regarde la Créance: elle se mécompte peu dans la pratique des Vertus; car il est moins en nôtre pouvoir de penser juste sur les choses du Ciel, que de bien faire. Il n'y a jamais à se méprendre aux actions de Justice & de Charité. Quelquefois le Ciel ordonne, & la Nature s'oppose: quelquefois la Nature demande ce que défend la Raison. Sur la Justice & la Charité, tous les droits sont concertés: il y a comme un accord général entre le Ciel, la Nature, & la Raison.

Que

Que la DEVOTION *est le dernier de nos* AMOURS.

LA Dévotion est le dernier de nos Amours, où l'Ame qui croit aspirer seulement à la felicité de l'autre Vie, cherche sans y penser à se faire quelque douceur nouvelle en celle-ci. L'habitude dans le Vice est un vieil attachement qui ne fournit plus que des dégoûts; d'où vient d'ordinaire qu'on se tourne à Dieu par esprit de changement, pour former en son Ame de nouveaux desirs, & lui faire sentir les mouvemens d'une Passion naissante: la Dévotion fera retrouver quelquefois à une Vieille des délicatesses de sentiment, & des tendresses de cœur, que les plus Jeunes n'auroient pas dans le Mariage, ou dans une Galanterie usée. Une Dévotion nouvelle plaît en tout, jusqu'à parler des vieux Péchés dont on se repent; car il y a une douceur secrete à détester ce qui en a déplu, & à rappeller ce qu'ils ont eu d'agréable.

A bien examiner un Vicieux converti, on trouvera fort souvent qu'il ne s'est dé-

fait de son Péché, que par l'ennui & le chagrin de sa Vie passée. En effet, à qui voyons-nous quitter le Vice dans le tems qu'il flate son imagination, dans le tems qu'il se montre avec des agrémens, & qu'il fait goûter des délices ? On le quitte lors que ses Charmes sont usés, & qu'une habitude ennuyeuse nous a fait tomber insensiblement dans la langueur; ce n'est donc point ce qui plaisoit, qu'on quitte en changeant de Vie; c'est ce qu'on ne pouvoit plus souffrir; & alors le sacrifice qu'on fait à Dieu, c'est de lui offrir des dégoûts, dont on cherche à quelque prix que ce soit à se défaire.

Il y a deux impressions du Vice sur nous fort differentes. Ce qu'il a d'ennuyeux & de languissant à la fin, nous fait détester l'offense envers Dieu; ce qu'il a eu de délicieux en ses commencemens, nous fait regretter le plaisir sans y penser; & de-là vient qu'il y a peu de Conversions où l'on ne sente un mélange secret de la douceur du souvenir, & de la douleur de la pénitence. On pleure, il est vrai, avec une pleine amertume, un Crime odieux : mais le repentir des Vices qui nous furent chers, laisse toûjours un peu de tendresse pour eux, mêlée à

nos larmes. Il y a quelque chose d'amoureux au repentir d'une Passion amoureuse; & cette Passion est en nous si naturelle, qu'on ne se repent point sans Amour d'avoir aimé. En effet, s'il souvient à une Ame convertie d'avoir soûpiré; ou elle vient à aimer Dieu, & s'en fait un nouveau sujet de soûpirs & de langueurs; ou elle arrête son souvenir avec agrément sur l'objet de ses tendresses passées. La peur de la Damnation, l'image de l'Enfer avec tous ses feux, ne lui ôteront jamais l'idée d'un Amant: car ce n'est pas à la Crainte, c'est au seul Amour qu'il est permis de bien effacer l'Amour. Je dirai plus. Une personne sérieusement touchée, ne songe plus à se sauver, mais à aimer, quand elle s'unit à Dieu. Le Salut, qui faisoit le premier de ses soins, se confond dans l'Amour qui ne souffre plus de soins dans son Esprit, ni de desirs en son Ame que les siens. Que si on pense à l'Eternité dans cet état, ce n'est point pour appréhender les Maux dont on nous menace, ou pour esperer la Gloire que l'on nous promet; c'est dans la seule vûë d'aimer éternellement qu'on se plaît à envisager une éternelle durée. Où l'Amour a sû regner

une fois, il n'y a plus d'autre Paſſion qui ſubſiſte d'elle-même; c'eſt par lui qu'on eſpere & que l'on craint; c'eſt par lui que ſe forment nos joyes & nos douleurs; le Soupçon, la Jalouſie, la Haine même, deviennent inſenſiblement de ſon fond; & toutes ces Paſſions, de diſtinctes & particulieres qu'elles étoient, ne ſont plus à le bien prendre, que ſes mouvemens. Je hais un vieil Impie comme un méchant, & le mépriſe comme un malhabile homme, qui n'entend pas ce qui lui convient. Tandis qu'il fait profeſſion de donner tout à la Nature, il combat ſon dernier penchant vers Dieu, & lui refuſe la ſeule douceur qu'elle lui demande. Il s'eſt abandonné à ſes Mouvemens, tant qu'ils ont été vicieux; il s'oppoſe à ſon Plaiſir, ſi-tôt qu'il devient une Vertu. *Toutes les Vertus*, dit-on, *ſe perdent au Ciel*, *à la reſerve de la Charité*, c'eſt-à-dire, *l'Amour*; en ſorte que Dieu qui nous le conſerve après la Mort, ne veut pas que nous nous en défaſſions jamais pendant la Vie.



DIS-

DISCOURS.

Que d'Ennuis, de Chagrins accompagnent la Vie!
Qu'à de triſtes Malheurs on la voit aſſervie!
Qu'il nous faut eſſuyer de peines, de travaux,
Sans compter que chez nous eſt le Fonds de nos Maux!
Fâcheux Entendement tu nous fais toûjours craindre;
Douloureux Sentiment tu nous fais toûjours plaindre;
Funeſte Souvenir, dont je me ſens bleſſé,
Pourquoi rappelles-tu le mal déja paſſé?
Pourquoi venir encor par de noires images
Affliger nos Eſprits, & troubler nos Courages?
Nos Biens ſont en idée, en eſpoir, en deſir;
Poſſeder ce qu'on veut, eſt la fin du Plaiſir.
Le Monde nous déplaît, & les lieux ſolitaires
En offrant du repos nous cachent des miſeres.
D'un Eſprit inquiet le nouveau ſentiment
Dans un autre ſéjour va changer de tourment;
Et ce trouble dernier dont l'Ame eſt agitée,

Fait regreter celui qui l'avoit tourmentée.

Les plus voluptueux à la fin sont touchés,
Et toutes les douceurs leur deviennent Pechés:
Tout ce qu'ils ont aimé leur paroît une offence,
Ce n'est que Repentir, ce n'est que Pénitence:
Les Desirs innocens sont pour eux criminels;
Tout leur prêche l'Enfer, & ses Feux éternels.

L'autre de la Vertu hait la triste habitude,
Et ne peut plus souffrir son air fâcheux & rude:
De ses ordres chagrins, de son austerité,
Le Sage quelquefois se trouve rebuté;
Comme un autre *Brutus*, il se plaint, il murmure,
Et reproche les Maux que pour elle il endure.

Le Bizarre, amoureux d'un chimerique Honneur,
Se fait un faux Devoir contraire à son Bonheur;
Il traîne loin des Cours sa Probité sauvage,
Traitant de corrompus le Prudent & le Sage:
Le Travers généreux de son intégrité,
Ne voit rien qu'Infâmie, & tout est Lâcheté:
De son Indépendance il se fait une étude;
Mais le soin d'être libre est une servitude:
Et qui veut être seul à se donner la Loi,
Farouche pour tout autre est esclave de soi.

Caton cet Ennemi de toute Tyrannie,
Est son Tyran lui-même en s'arrachant la Vie:

César

César pardonne à tous au sortir des Combats,
Et le cruel *Caton* ne se pardonne pas.
Vaincu, sur le Vainqueur tu prens le droit du Crime,
Te rends ton Oppresseur, & te fais ta Victime:
Tu fais ce que tu crains des Volontés d'un Roi,
Et ton Ordre, *Caton*, s'execute sur toi.

Celui qui de tout faire a la pleine licence,
Ne se tient pas heureux avec tant de Puissance:
Il gouverne le Monde; & connoît en effet,
Que pouvoir ce qu'on veut, n'est pas un Bien parfait.
SYLLA, le Grand *Sylla*, ce fier Maître de *Rome*,
Sentoit secretement les foiblesses de l'Homme,
Découvrant quelquefois la tristesse d'un Cœur,
Ennuyé du Pouvoir, & de toute Grandeur.
Il se nommoit heureux, s'élevant à l'Empire;
De se voir absolu, malheureux il soûpire;
Et Dictateur qu'il est, ne songe qu'au moyen,
De rentrer dans l'état de simple Citoyen.

Ne tirons pas toûjours nos Exemples de *Rome*;
Pourquoi les tirer de si loin?
Quand le sujet nous porte à parler d'un Grand-homme,

La *France* en fournira plus qu'on n'en a besoin.
Bourbon ce fier Sujet, ce fameux Connêtable,
Aux Dames dédaigneux, aux Maîtres redoutable,
Pour & contre la *France* également Vainqueur,
Au Pape, au Roi funeste, & craint de l'Empereur,
Qui mettoit *Rome* aux fers, & sans sa destinée
Par un Ordre absolu qui l'auroit gouvernée;
Ce *Bourbon* autrefois & si brave & si beau,
Laisse un Nom inutile & manque de Tombeau.
Amassons des Tresors; une infame Avarice,
Des Tresors amassés fera nôtre supplice:
Ils nous troublent vivans par le soin d'aquerir,
Et font nôtre embarras lors qu'il nous faut mourir.
Le plus riche Sujet qu'ait jamais eu la *France*,
Jule * de qui les Biens égaloient la Puissance
Comme un nouveau *Socrate* auroit quitté le jour,
S'il avoit sû quitter l'Objet de son Amour;
Si l'interêt du Bien qui faisoit sa tendresse
N'eut mêlé dans sa Mort quelque trait de foiblesse.
La clarté du Soleil eut pour lui peu d'appas,
Il craignit peu les Maux qui suivent le trépas,

Et

* *Le Cardinal* Mazarin.

Et cette Eternité qu'un Mourant envisage
Vint regler son Devoir sans troubler son Courage.
Là dans un plein repos il pût s'entretenir
Des funestes discours d'un affreux Avenir;
L'appareil de la Mort le trouva sans allarme,
Il vit couler des pleurs sans jetter une larme:
Si l'amour de l'Argent n'avoit sû l'attendrir
Il eut pû même apprendre aux *Anglois* à mourir.
A son dernier moment ce fut l'unique chaîne
Dont le Cœur attaché se défit avec peine.
Tout ce qu'on peut trouver de rare en l'Univers,
Ce qu'apporte à nos Bords le Commerce des Mers;
Ce que peuvent tirer les Maîtres de la Terre
D'une Paix florissante & d'une heureuse Guerre;
Plus riche, plus puissant que nos vieux Souverains,
Jule l'avoit entre les mains.
Mais, inutile fruit d'une fausse Prudence!
Qu'étes-vous devenuë orgueilleuse Abondance?
De tout ce vain amas que voit-on demeuré?
Hortence a tout perdu sans avoir murmuré.
CONDE' qui n'eût point de Modelle,
Et qui doit en servir toûjours,
Si l'on veut aquerir cette Gloire immortelle;
Qui des Siécles futurs fera tout le Discours;

Condé

Condé, ce grand Foudre de Guerre
Sera comme *Alexandre* un jour enseveli,
Et n'entendra point sous la Terre,
Le bruit que fait un Nom dont le Monde est rempli.

Un Héros qui n'est plus est peu digne d'envie:
Les vivans sont sujets aux troubles de la Vie;
Ils ne séparent point la Gloire des Malheurs,
Ni l'éclat des Vertus des secretes Douleurs.
D'une Raison tranquille ils ignorent l'usage,
La douceur du Repos est un Tourment pour eux;
Et si vivre content est le parti du SAGE;
Vivre dans les travaux pour mourir glorieux,
Du HEROS est le personnage.

DIALOGUE.

SAINT-EVREMOND, MADAME MAZARIN.

SAINT-EVREMOND.

DEmeurez, me disoit *Hortence*,
Surmontez la tentation.
La surmonter en sa présence!
Dans le tems que l'impression

Dat

Doit avoir plus de violence!
On ne peut; la commiſſion
Se devoit donner pour l'abſence.
Mais quand j'y fais réflexion,
Son idée a trop de puiſſance:
Par elle mon émotion
Auroit eu plus de vehemence.
Quand Nature & Religion
A mon âge ont fait alliance,
Et qu'il vient de cette union
Remontrance ſur remontrance,
Pour l'exacte obſervation
Du Précepte de Continence;
Alors l'Imagination
Laiſſe à nos Sens l'obéïſſance;
Et vive en ſa rebellion
Prend plaiſir à l'extravagance
D'une amoureuſe Paſſion.
Telle eſt, telle eſt, divine *Hortence*;
D'un Abſent la condition,
Qu'il demande vôtre préſence
Pour vaincre la tentation.

MADAME MAZARIN.

Et j'ai beſoin de vôtre Abſence
Pour vivre ſans affliction.
Le matin contre ma défence,

Pren-

Prendre & lire devant mes yeux
Les Livres que j'aime le mieux;
A dîné par un goût de *France*
La Poularde-aux-œufs rejetter;
Brawn & Venaison détester;
Vins de *Portugal*, de *Florence*,
Pour nous parler toûjours de Vins
D'*Ay*, d'*Aveuet*, & de *Reims*;
De plus, avoir dans le silence
Un rire secret & malin;
Puis d'un Ridicule assez fin
Dont vous possedez la science
Honorer vos meilleurs Amis;
Croire que tout vous est permis;
Que par une DIVINE HORTENCE,
Et quelque malheureux Ecrit,
Vous gouvernerez mon Esprit;
C'est trop, c'est trop de confiance.
Le plus sage quand il est vieux
Dans le commerce est ennuyeux,
Et le plus méchant personnage
C'est d'être vieux sans être sage.
Il faut pourtant vous accorder
Un Mérite qui m'a sû plaire;
C'est qu'à mes heures de gronder,
Vous pouviez souffrir, & vous taire;
Dans la Dispute me ceder,

Quand

Quand la Raiſon m'étoit contraire,
Et toûjours vous accommoder
Diſcretement à ma colere:
J'en cherche un propre à ſucceder
Dans un emploi ſi néceſſaire;
En attendant il faut s'aider,
Comme on pourra de la Doüairiere.

SAINT-EVREMOND.

Oui, je veux bien vous l'accorder,
C'eſt un fort méchant perſonnage,
Que d'être vieux ſans être ſage.
Mais à vos heures de gronder,
Si je puis ſouffrir, & me taire,
Dans la Diſpute vous ceder,
Quand la Raiſon vous eſt contraire;
On peut juſtement décider
Que la Belle & *Divine Hortence*
Par la ſecrete autorité,
Que ſe donne la Verité,
Me fait ſage ſans qu'elle y penſe.
Que ſi je ſuis au rang des Fous,
Ce ne peut être que par elle;
Conſerver ſa Raiſon en la voyant ſi belle,
Seroit une Vertu trop au deſſus de nous.

SUR

SUR LA MORT DE CHARLES SECOND *.

STANCES IRREGULIERES.

N'Attendez pas de moi ces merveilles étranges,
Dont les Faiseurs de Vers composent leurs louanges;
On ne me verra point recourir au *Soleil*
Pour la comparaison d'un Prince sans pareil.

Le Dieu *Mars* est usé dans les Discours de Guerre;
Jupiter fatigué de lancer le Tonnerre,
Doit rompre tout commerce avecque les Mortels,
Et quitter leurs Ecrits comme ils font ses Autels.

Le triste & grand sujet de cette Poësie
Rejette le secours de nôtre fantaisie,
Toute fable l'offense: Erreurs & Vanités,
Faites place en mes Vers aux pures Verités.

CHAR-

* CHARLES II. *Roi d'*Angleterre *mourut à* Whi-te-hall *le* 16. *de Fevrier* 1685.

CHARLES, CHARLES fut fait pour gouverner les hommes,
Comme un Prince doit l'être en ce Siécle où nous ſommes;
Doux, clement, équitable, au Bien toûjours porté,
Puniſſant rarement, & par néceſſité.

Pour des maux à venir, il ne ſût jamais craindre,
Pour des maux arrivés moins encore ſe plaindre,
Facile ſans foibleſſe, & ferme ſans effort,
Intrépide en ſa Vie auſſi bien qu'à ſa Mort.

Je voudrois oublier ſes Diſgraces paſſées,
Je voudrois effacer de mes triſtes penſées,
Un miſerable Etat mille fois rebatu;
Mais couvrir ſes malheurs d'un éternel ſilence
C'eſt trahir ſon Mérite, & faire violence
Aux interêts de ſa Vertu.

Qui n'a point admiré la grandeur de Courage
Qui le porta cent fois au milieu du carnage,
Dont il fut par miracle à la fin garanti?
Son Salut merveilleux étonne dans l'Hiſtoire,
Et lui fit plus d'honneur que ne fit la Victoire
Au Chef du funeſte Parti *. Le

* Charles II. *ayant été défait par* Cromwel *à la Bataille de* Worceſter (*le* 13. *de Septembre* 1651.) *ne ſongea plus qu'à ſe ſauver des mains des Parlementaires, qui avoient mis ſa Tête à prix. Il ſe déguiſa en Payſan,* &

Le dégoût des Tyrans, le repentir du Crime,
Les Droits & les Vertus du Prince légitime,
Par des moyens cachés préparoient son retour,
Et de ce grand Succès à tous imperceptible,
Quand les plus pénétrans le croyoient impossible,
On vit arriver l'heureux Jour.

Jour à jamais fameux sur la Terre & sur l'Onde!
Les Peuples à l'envi par des cris éclatans
Benissoient un Monarque où leur bonheur se fonde;
La fausse Liberté vit achever son tems;
Et cette Factieuse en desordres féconde
Eut cherché dans la foule en vain deux Mécontens.

Vous que le Ciel forma d'une humeur vagabonde;
Chercheurs de Raretés, Curieux importans,
Berniers, il vous faloit venir du bout du Monde,
Pour contempler un Prince & ses Sujets contens *.

A insi

& tâchant de gagner au plûtôt la Mer pour se retirer en France, *il fut obligé de passer une nuit entiere sur un gros Chêne tousu, sans quoi il couroit risque d'être découvert.*

* *Mr.* Bernier *si connu par ses* VOYAGES, *& par son* ABREGE' DE LA PHILOSOPHIE DE GASSENDI *vint en* Angleterre *après la mort de* Charles II.

Ainsi CHARLES s'est vû dans le cours de sa Vie;
Ou plaint en malheureux, ou bien digne d'envie,
Au gré d'un destin inégal;
Ainsi fut & Disgrace & Faveur peu commune,
Pour apprendre à jouïr de sa bonne Fortune,
Et pour se faire un Bien du souvenir du Mal.

Des Maux & des Perils l'affreuse violence
N'a jamais essayé d'abattre sa Constance,
Que l'on n'ait vû tomber cet inutile effort:
Des Pompes, des Grandeurs la Vanité flateuse,
Des Biens & des Plaisirs la jouïssance heureuse,
N'ont point changé ses mœurs au changement du Sort.

Un autre parleroit du *Temple de Mémoire*,
Un autre promettroit de l'*immortaliser*;
Mais CHARLES comme Grand sût aquerir la Gloire,
Aquise, comme Sage il sût la mépriser.

Instruit par ses malheurs à gouverner les hommes,
Il s'est fait avec eux un commun interêt:
Au Trône sans orgueil, il fait tout ce qu'il est,
Et de-là sans mépris il voit ce que nous sommes.
Je vais dire beaucoup sans beaucoup discourir;
S'il eût été Sujet, on l'eut choisi pour Maître,
Pour le Bien des Mortels il devoit plûtôt naître;
Et ne devoit jamais mourir

SUR

SUR LES POEMES DES ANCIENS.

IL n'y a perſonne qui ait plus d'admiration que j'en ai pour les Ouvrages des Anciens. J'admire le Deſſein, l'Economie, l'élevation de l'Eſprit, l'étenduë de la Connoiſſance: mais le changement de la Religion, du Gouvernement, des Mœurs, des Manieres, en a fait un ſi grand dans le Monde, qu'il nous faut comme un nouvel Art pour entrer dans le Goût & dans le Génie du Siécle où nous ſommes.

Et certes mon Opinion doit être trouvée raiſonnable par tous ceux qui prendront la peine de l'examiner. Car ſi l'on donne des Caractéres tout oppoſés lors qu'on parle du Dieu des *Iſraëlites* & du Dieu des *Chrétiens*, quoi que ce ſoit la même Divinité: ſi on parle tout autrement du Dieu des Batailles, de ce Dieu terrible qui commandoit d'exterminer juſqu'au dernier des Ennemis; que de ce Dieu patient, doux, charitable, qui ordonne

qu'on

qu'on les aime : si la Création du Monde est décrite avec un génie ; la Rédemption des Hommes avec un autre : si l'on a besoin d'un genre d'Eloquence pour prêcher la Grandeur du Pere qui a tout fait ; & d'un autre pour exprimer l'Amour du Fils qui a voulu tout souffrir : comment ne faudroit-il pas un nouvel Art & un nouvel Esprit, pour passer des faux Dieux au veritable, pour passer de *Jupiter*, de *Cybele*, de *Mercure*, de *Mars*, d'*Apollon*, à JESUS-CHRIST, à la Vierge, à nos Anges, & à nos Saints?

Otez les Dieux à l'Antiquité, vous lui ôtez tous ses Poëmes : la constitution de la Fable est en desordre ; l'Economie en est renversée. Sans la Priere de *Thetis* à *Jupiter*, & le Songe que *Jupiter* envoye à *Agamemnon* ; il n'y a point d'ILIADE : sans *Minerve* ; point d'ODYSSE'E : sans la Protection de *Jupiter*, & l'Assistance de *Venus* ; point d'ENEIDE. Les Dieux assemblés au Ciel déliberoient de ce qui devoit se faire sur la Terre : c'étoit eux qui formoient les Resolutions, & qui n'étoient pas moins nécessaires pour les executer, que pour les prendre. Ces Chefs immortels des Partis des Hommes concertoient tout, ani-

moient tout ; inspiroient la force & le courage ; combattoient eux-mêmes ; & à la reserve d'*Ajax* qui ne leur demandoit que de la Lumiere, il n'y avoit pas un Combattant considerable qui n'eût son Dieu sur son Chariot, aussi bien que son Ecuyer : le Dieu, pour conduire son Javelot ; l'Ecuyer, pour la conduite de ses Chevaux. Les Hommes étoient de pures Machines, que de secrets Ressorts faisoient mouvoir ; & ces Ressorts n'étoient autre chose que l'Inspiration de leurs Déesses, & de leurs Dieux.

La Divinité que nous servons est plus favorable à la Liberté des Hommes. Nous sommes entre ses mains, comme le reste de l'Univers par la Dépendance ; nous sommes entre les nôtres pour déliberer & pour agir. J'avouë que nous devons toûjours implorer sa Protection. *Lucrece* la demande lui-même ; & dans le Livre où il combat la Providence de toute la force de son Esprit, il prie, il conjure ce qui nous gouverne, d'avoir la bonté de détourner les Malheurs :

Quod procul à nobis flectat Natura gubernans *.

Ce-

* Lucret. Lib. I. *Voyez le* DICTIONAIRE *de Mr.* Bayle, *à l'Article du Poëte* LUCRECE.

Cependant il ne faut pas faire entrer en toutes choses cette Majesté redoutable, dont il n'est pas permis de prendre le Nom en vain. Que les fausses Divinités soient mêlées en toutes sortes de fictions; ce sont Fables elles-mêmes, vains effets de l'imagination des Poëtes. Pour les Chrétiens, ils ne donneront que des Verités à celui qui est la Verité pure; & ils accommoderont tous leurs discours à sa Sagesse & à sa Bonté.

Ce grand changement est suivi de celui des Mœurs, qui pour être aujourd'hui civilisées & adoucies, ne peuvent souffrir ce qu'elles avoient de farouche & de sauvage en ce tems-là. C'est ce changement qui nous fait trouver si étranges les Injures feroces & brutales que se disent *Achille* & *Agamemnon* †. C'est par-là, qu'*Agamemnon* nous est odieux, lors qu'il ôte la vie à ce *Troyen*, à qui *Ménélas* pour qui se faisoit la Guerre, lui pardonne généreusement: *Agamemnon* le ROI DES ROIS)(, qui devoit des Exemples de Vertu à tous les Princes & à tous les

 Peu-

† *Dans* l'ILIADE Achille *appelle* Agamemnon, *Sac à Vin, Yeux de Chien, & Cœur de Cerf.*

)(*C'est ainsi qu'*Homere *le nomme.*

Peuples; le lâche *Agamemnon* tuë ce miserable de sa propre main. C'est par-là, qu'*Achille* nous devient en horreur, lors qu'il tuë le jeune *Lycaon*, qui lui demandoit la vie si tendrement. C'est par-là, que nous haïssons jusqu'à ses Vertus, quand il attache le Corps d'*Hector* à son Chariot, & qu'il le traîne inhumainement au Camp des *Grecs*. Je l'aimois Vaillant, je l'aimois Ami de *Patrocle*; la cruauté de son action me fait haïr sa Valeur & son Amitié. C'est tout le contraire pour *Hector*. Ses bonnes Qualités reviennent dans nôtre esprit: nous le regrettons davantage: son idée devenuë plus chere, s'attire tous les sentimens de nôtre affection.

Et qu'on ne dise point en faveur d'*Achille*, qu'*Hector* a tué son cher *Patrocle*. Le ressentiment de cette Mort ne l'excuse point auprès de nous. Une douleur qui lui permet de suspendre sa Vengeance, & d'attendre ses Armes avant que d'aller combattre; une douleur si patiente, ne le devoit pas pousser à cette Barbarie le combat fini. Mais dégageons l'Amitié de nôtre Aversion. La plus douce, la plus tendre des Vertus, ne produit point des effets si contraires à sa na-

nature. *Achille* les a trouvés dans le fond de son Naturel. Ce n'est point à l'Ami de *Patrocle*, c'est à l'inhumain, à l'inéxorable *Achille* qu'ils appartiennent.

Tout le monde en demeurera d'accord aisément. Cependant les vices du Héros ne retomberont pas sur le Poëte. *Homere* a plus songé à peindre la Nature telle qu'il la voyoit, qu'à faire des Héros fort accomplis. Il les a dépeints avec plus de Passions que de Vertus : les Passions étant du fonds de la Nature, & les Vertus n'étant purement établies en nous que par les lumieres d'une Raison instruite & enseignée.

La Politique n'avoit pas encore lié les Hommes par les nœuds d'une Société raisonnable ; elle ne les avoit pas bien tournés encore pour les autres : la Morale ne les avoit pas encore bien formés pour eux-mêmes. Les bonnes qualités n'étoient pas assez nettement dégagées des mauvaises. *Ulysse* étoit prudent & timide ; précautionné contre les perils ; industrieux pour en sortir ; vaillant quelquefois, lors qu'il y avoit moins de danger à l'être, qu'à ne l'être pas. *Achille* étoit vaillant & féroce ; & ce qu'*Horace* n'a pas voulu mettre dans le Caractére

qu'il en a donné, se relâchant quelquefois à des Puerilités fort grandes. Sa nature incertaine & mal reglée, produisoit des Mœurs tantôt farouches, tantôt pueriles: tantôt il traînoit le Corps d'*Hector* en barbare; tantôt il prioit la Déesse sa Mere en Enfant, de chasser les Mouches de celui de *Patrocle* son cher Ami.

Les Manieres ne sont pas moins differentes que les Mœurs. Deux Héros animés pour le Combat ne s'amuseroient point aujourd'hui à se conter leur Genealogie: mais il est aisé de voir dans l'ILIADE, dans l'ODYSSE'E, & dans l'ENEIDE même, que cela se pratiquoit. On discouroit avant que de se battre, comme on harangue en *Angleterre* avant que de mourir.

Pour les Comparaisons, la Discretion nous en fera moins faire: le Bon-sens les rendra justes; l'Invention nouvelles. Le *Soleil*, la *Lune*, les *Etoiles*, les *Elemens*, ne leur prêteront plus une magnificence usée: les *Loups*, les *Bergers*, les *Troupeaux*, ne nous fourniront plus une Simplicité trop connuë.

Il me paroît qu'il y a une infinité de Comparaisons qui se ressemblent plus que les choses comparées. Un Milan qui fond

fond sur une Colombe ; un Epervier qui charge de petits Oiseaux ; un Faucon qui fait sa descente : tous ces Oiseaux ont plus de rapport entre eux dans la rapidité de leur Vol, qu'ils n'en ont avec l'impétuosité des hommes qu'on leur compare. Otez la difference des Noms de *Milan*, d'*Epervier*, de *Faucon*, vous ne verrez que la même chose. La violence d'un *Tourbillon* qui déracine les Arbres, ressemble plus à celle d'une *Tempête* qui fait quelque autre desordre, qu'aux objets avec qui on en fait la comparaison. Un *Lion* que la faim chasse de sa caverne ; un *Lion* poursuivi par les Chasseurs ; une *Lionne* furieuse & jalouse de ses Petits ; un *Lion* contre qui tout un Village s'assemble, & qui ne laisse pas de se retirer fierement avec orgueil : c'est un *Lion* diversement représenté ; mais toûjours *Lion* qui ne donne pas des idées assez differentes.

Quelquefois les Comparaisons nous tirent des Objets qui nous occupent le plus, par la vaine image d'un autre objet qui fait mal-à-propos une diversion. Je m'attache à considerer deux Armées qui vont se choquer ; & je prens l'esprit d'un Homme de guerre, pour observer la conte-

nance, l'ordre, la disposition des Troupes : tout d'un coup on me transporte au *bord d'une Mer que les Vents agitent*, & je suis plus prêt de voir des Vaisseaux brisés, que des Bataillons rompus. Ces vastes pensées que la Mer me donne effacent les autres. On me représente *une Montagne toute en feu*, & une *Forêt toute embrasée*. Où ne va point l'idée d'un Embrasement ? Si je n'étois bien Maître de mon Esprit, on me conduiroit insensiblement à l'imagination de la Fin du Monde. De cet Embrasement si affreux, on me fait passer à un *éclat terrible de nuës enfermées dans un valon*; & à force de Diversions on me détourne tellement de la premiere Image qui m'attachoit, que je pers entierement celle du Combat.

Nous croyons embellir les objets, en les comparant à des Etres éternels, immenses, infinis, & nous les étouffons au lieu de les relever. Dire qu'une Femme est *aussi belle que Madame Mazarin*; c'est la loüer mieux que si on la comparoit au *Soleil*; car le sublime & le merveilleux font honneur; l'impossible & le fabuleux détruisent la Loüange qu'on veut donner.

La Verité n'étoit pas du goût des premiers

miers Siécles : un Menſonge utile, une Fauſſeté heureuſe, faiſoit l'interêt des Impoſteurs, & le plaiſir des Crédules. C'étoit le ſecret des Grands & des Sages, pour gouverner les Peuples & les Simples. Le Vulgaire, qui reſpectoit des Erreurs myſtérieuſes, eût mépriſé des Verités toutes nuës: la Sageſſe étoit de l'abuſer. Le Diſcours s'accommodoit à un uſage ſi avantageux : ce n'étoient que Fictions, Allégories, Paraboles; rien ne paroiſſoit comme il eſt en ſoi: des Dehors ſpécieux & figurés couvroient le fonds de toutes choſes; de vaines Images cachoient les réalités, & des Comparaiſons trop fréquentes détournoient les hommes de l'application aux vrais objets, par l'amuſement des Reſſemblances.

Le Génie de nôtre Siécle eſt tout oppoſé à cet eſprit de Fables & de faux Myſtéres. Nous aimons les Verités déclarées; le Bon-ſens prévaut aux illuſions de la fantaiſie; rien ne nous contente aujourd'hui que la Solidité, & la Raiſon. Ajoûtez à ce changement du Goût, celui de la Connoiſſance. Nous enviſageons la Nature autrement que les Anciens ne l'ont regardée. Les Cieux, cette demeure éternelle de tant de Divini-

tés, ne sont plus qu'un Espace immense & fluide. Le même Soleil nous luit encore ; mais nous lui donnons un autre cours : au lieu de s'aller coucher dans la Mer, il va éclairer un autre Monde. La Terre immobile autrefois, dans l'opinion des hommes, tourne aujourd'hui dans la nôtre, & rien n'est égal à la rapidité de son Mouvement. Tout est changé ; les Dieux, la Nature, la Politique, les Mœurs, le Goût, les Manieres. Tant de changemens n'en produiront-ils point dans nos Ouvrages ?

Si *Homere* vivoit présentement, il feroit des Poëmes admirables, accommodés au Siécle où il écriroit. Nos Poëtes en font de mauvais, ajustés à ceux des Anciens, & conduits par des Régles, qui sont tombées, avec des choses que le tems a fait tomber.

Je sai qu'il y a de certaines Régles éternelles, pour être fondées sur un Bon-sens, sur une Raison ferme & solide, qui subsistera toûjours : mais il en est peu qui portent le caractére de cette Raison incorruptible. Celles qui regardoient les Mœurs, les Affaires, les Coûtumes des Vieux *Grecs*, ne nous touchent guére aujourd'hui. On en peut dire ce qu'a dit

dit *Horace* des Mots. Elles ont leur âge & leur durée. Les unes meurent de vieillesse ; *Ita verborum interit ætas :* les autres perissent avec leur Nation, aussi-bien que les Maximes du Gouvernement, lesquelles ne subsistent pas après l'Empire. Il n'y en a donc que bien peu qui ayent droit de diriger nos Esprits dans tous les tems ; & il seroit ridicule de vouloir toûjours regler des Ouvrages nouveaux, par des Loix éteintes. La Poësie auroit tort d'exiger de nous ce que la Religion & la Justice n'en obtiennent pas.

C'est à une imitation servile & trop affectée, qu'est dûë la disgrace de tous nos Poëmes. Nos Poëtes n'ont pas eu la force de quitter les Dieux, ni l'adresse de bien employer ce que nôtre Religion leur pouvoit fournir. Attachés au goût de l'Antiquité, & nécessités à nos sentimens ; ils donnent l'air de *Mercure* à nos Anges, & celui des Merveilles fabuleuses des Anciens à nos Miracles. Ce Mêlange de l'Antique & du Moderne leur a fort mal réüssi : & on peut dire qu'ils n'ont sû tirer aucun avantage de leurs Fictions, ni faire un bon usage de nos Verités.

Concluons que les Poëmes d'*Homere*

feront toûjours des Chefs-d'œuvres: non pas en tout des Modeles. Ils formeront nôtre Jugement; & le Jugement reglera la Dispofition des chofes préfentes.

DU MERVEILLEUX

Qui fe trouve dans les Poëmes des Anciens.

SI l'on confidere le Merveilleux des Poëmes de l'Antiquité, dégagé des beaux Sentimens, des fortes Paffions, des Expreffions nobles, dont les Ouvrages des Poëtes font embellis; fi on le confidere deftitué de tous Ornemens, & qu'on vienne à l'examiner purement par lui-même, je fuis perfuadé que tout homme de bon fens ne le trouvera gueres moins étrange que celui de la Chevalerie: encore le dernier eft-il plus difcret en ce point, qu'on y fait faire aux Diables & aux Magiciens toutes les chofes pernicieufes, fales, deshonnêtes; au lieu que les Poëtes ont remis ce qu'il y a de plus infame au Miniftére de leurs Déeffes & de leurs Dieux. Ce qui n'empêche pas toute-

tefois que les Poëmes ne ſoient admirés, & que les Livres de Chevalerie ne paroiſſent ridicules. Les uns admirés pour l'Eſprit & la Science qu'on y trouve: les autres trouvés ridicules pour l'imbecillité dont ils ſont remplis. Le Merveilleux des Poëmes ſoûtient ſon extravagance fabuleuſe par la beauté du Diſcours, & par une infinité de Connoiſſances exquiſes qui l'accompagnent. Celui de la Chevalerie décrédite encore la folle invention de ſa Fable, par le ridicule du Stile dont il ſemble ſe revêtir.

Mais quoi qu'il en ſoit, le Fabuleux du Poëme a engendré celui de la Chevalerie; & il eſt certain que les Diables & les Enchanteurs cauſent moins de mal en celui-ci, que les Dieux & leurs Miniſtres en celui-là. La Déeſſe des Arts, de la Science, de la Sageſſe, inſpire une fureur inſenſée au plus brave des *Grecs* †, & ne lui laiſſe recouvrer le Sens qu'elle lui a ôté, que pour le rendre capable d'une honte qui le porte à ſe tuer lui-même par deſeſpoir. La plus grande & la plus Prude des Immortelles favoriſe de honteuſes Paſſions, & facilite de criminelles

* Ajax *Fils de* Telamon.

Amours †. La même Déesse employe toute sorte d'artifices pour perdre des Innocens, qui ne devroient se ressentir en rien de son courroux. Il ne lui suffit pas d'épuiser son Pouvoir & celui des Dieux, qu'elle a sollicités pour perdre *Enée*, elle corromt le Dieu du Sommeil, pour endormir infidelement *Palinure*, & faire en sorte qu'il pût tomber dans la Mer, comme cette trahison l'y fit tomber, & l'y fit perir.

Il n'y a pas un des Dieux, en ces Poëmes, qui ne cause aux Hommes les plus grands malheurs, ou ne leur inspire les plus grands forfaits. Il n'y a rien de si condamnable ici bas, qui ne s'éxécute par leur Ordre, ou ne s'autorise par leur Exemple; & c'est une des choses qui a le plus contribué à former la Secte des *Epicuriens*, & à la maintenir. *Epicure*, *Lucrece*, *Pétrone*, ont mieux aimé faire des Dieux oisifs, qui jouïssent de leur nature immortelle dans un bienheureux repos, que de les voir agissans & funestement occupés à la ruïne de la nôtre. *Epicure* même a prétendu s'en faire un mérite de Sainteté envers les Dieux; & de-

† Junon *dans l'*ENEIDE.

de-là est venuë cette Sentence que *Bacon* a tant admirée : *Non Deos vulgi negare profanum, sed Vulgi Opiniones Diis applicare profanum* §.

Or je ne dis pas qu'il faille rejetter les Dieux de nos Ouvrages ; moins encore de ceux de la Poësie, où ils semblent entrer plus naturellement que dans les autres :

Ab Jove principium Musa.

Je demande autant que personne leur intervention ; mais je veux qu'ils y viennent avec de la Sagesse, de la Justice, de la Bonté, non pas comme on les y fait venir d'ordinaire, en Fourbes & en Assassins. Je veux qu'ils y viennent avec une conduite à tout régler, non pas avec un déréglement à tout confondre.

Peut-être qu'on fera passer tant d'extravagances pour des Fables & des Fictions, qui tombent dans les droits de la Poësie. Mais quel Art, ou quelle Scien-

§ Diogene Laërce *nous a conservé ce Mot d'*Epicure. *Mr. de* St. Evremond *se sert ici de la Traduction de* Bacon (SERM. FIDEI Cap. XVI.) *mais en voici une plus literale :* Impius est, non is qui Multitudinis Deos tollit; sed is qui Multitudinis Opiniones Diis adhibet. *Diog. Laert. Lib. X.* §. 123.

ence peut avoir un droit pour l'exclusion du Bon-sens ? S'il ne faut que faire des Vers pour avoir le Privilege d'extravaguer, je ne conseillerai jamais à personne d'écrire en prose, où l'on devient ridicule aussi-tôt qu'on s'éloigne de la Bienséance & de la Raison.

J'admire que les anciens Poëtes ayent été si scrupuleux pour la Vrai-semblance dans les Actions des Hommes ; & qu'ils n'en ayent gardé aucune dans celles des Dieux. Ceux même qui ont parlé le plus sagement de leur Nature, n'ont pû s'empêcher de parler extravagamment de leur Conduite. Quand ils établissent leur Etre & leurs Attributs, ils les font Immortels, infinis, tout-puissans, tout-sages, tout-bons : mais du moment qu'ils les font agir, il n'y a foiblesse où ils ne les assujettissent ; il n'y a folie ou méchanceté qu'ils ne leur fassent faire.

On dit communément deux choses qui paroissent opposées, & que je croi toutes deux fort vrai-semblables : l'une, que *la Poësie est le Langage des Dieux* ; & l'autre qu'*il n'y a rien de plus fou que sont les Poëtes*. La Poësie qui exprime fortement les grandes Passions des Hommes ; la Poësie qui dépeint avec une vive expression les

les Merveilles de l'Univers, éléve les choſes purement naturelles comme au deſſus de la Nature, par une ſublimité de penſées & une magnificence de diſcours, qui ſe peut appeller raiſonnablement *le Langage des Dieux*. Mais quand les Poëtes viennent à quitter ces mouvemens & ces merveilles pour parler des Dieux, ils s'abandonnent au caprice de leur Imagination, dans une choſe qui ne leur eſt pas aſſez connuë; & leur chaleur n'étant pas ſoûtenuë d'une juſte idée, au lieu de ſe rendre, comme on le croit, tout divins, ils ſe ſont *les plus extravagans de tous les hommes*. On n'aura pas de peine à ſe le perſuader, ſi on conſidere que leur eſpece de Théologie fabuleuſe & ridicule, eſt également contraire à tout ſentiment de Religion, & à toute lumiere du Bon-ſens. Il y a eu des Philoſophes qui ont fondé la Religion ſur la Connoiſſance que les Hommes pouvoient avoir de la Divinité par leur Raiſon naturelle. Il y a eu des Légiſlateurs qui ſe ſont dits les Interpretes de la Volonté du Ciel, pour établir un Culte religieux ſans aucune entremiſe de la Raiſon. Mais de faire comme les Poëtes, un commerce perpetuel, une ſocieté ordinaire, & ſi

on le peut dire, un mêlange des Hommes & des Dieux, contre la Religion & la Raiſon ; c'eſt aſſûrément la choſe la plus hardie, & peut-être la plus inſenſée qui fut jamais.

Il reſte à ſavoir ſi le Caractére du Poëme a la vertu de rectifier celui de l'Impieté & de la Folie. Mais je ne penſe pas qu'on donne tant de pouvoir à la force ſecrete d'aucun charme. Ce qui eſt méchant eſt méchant par tout : ce qui eſt extravagant ne devient ſenſé nulle part. Pour la Réputation du Poëte, elle ne rectifie rien non plus que le Caractére du Poëme. Le diſcernement ne ſe dévouë à perſonne. Il ne trouvera pas bon dans l'Auteur le plus célébre, ce qui effectivement eſt mauvais : il ne trouvera pas mauvais dans un Ecrivain médiocre, ce qui en effet eſt bon. Parmi cent belles & hautes Penſées, un bon Juge en démêlera une extravagante, qu'aura pouſſé le génie dans ſa chaleur, & qu'une imagination trop forte aura ſû maintenir contre des réflexions mal aſſûrées. Au contraire, dans le cours d'une infinité de choſes outrées, ce même Juge admirera certaines Beautés, où l'eſprit malgré ſon impetuoſité s'eſt permis de la juſteſſe. L'E-

L'Elevation d'*Homere* & ſes autres belles Qualités, ne m'empêcheront pas de reconnoître le faux Caractére de ſes Dieux; & cette agréable & judicieuſe égalité de *Virgile*, qui ſait plaire à tous les Eſprits bien-faits, ne me cachera pas le peu de mérite de ſon *Enée*. Si parmi tant de belles choſes dont je ſuis touché dans *Homere* & dans *Virgile*, je ne laiſſe pas de connoître ce qu'il y a de défectueux; parmi celles qui me bleſſent dans *Lucain* pour être trop pouſſées, ou qui m'ennuyent pour être trop étenduës, je ne laiſſerai pas de me plaire à conſiderer la juſte & véritable grandeur de ſes Héros. Je m'attacherai à goûter mot-à-mot toute l'expreſſion des ſecrets mouvemens de *Céſar*, quand on lui découvre la Tête de *Pompée*; & rien ne m'échapera de cet inimitable Diſcours de *Labiénus* & de *Caton*, quand il s'agit de conſulter, ou de ne conſulter pas l'Oracle de *Jupiter Ammon*, ſur la deſtinée de la République.

Si tous les Poëtes de l'Antiquité avoient parlé auſſi dignement des Oracles de leurs Dieux, je les préfererois aux Théologiens & aux Philoſophes de ce tems-là; & c'eſt un endroit à ſervir d'exem-

xemple en cette matiere à tous les Poëtes. Vous voyez dans le concours de tant de Peuples qui viennent consulter l'Oracle d'*Ammon*, ce que peut l'Opinion publique où le Zele & la Superstition se mêlent ensemble. Vous voyez en *Labiénus* un Homme pieux & sensé, qui unit à la sainteté envers les Dieux la considération qu'on doit avoir pour la veritable Vertu des Gens-de-bien. *Caton* est un Philosophe religieux, défait de toute Opinion vulgaire; qui conçoit des Dieux les hauts sentimens qu'une Raison pure & une Sagesse élevée en peuvent former *. Tout y est poëtique, tout y est sensé; non pas poëtique par le ridicule d'une Fiction, ou par l'extravagance d'une Hyperbole, mais par la noblesse hardie du Langage, & par la belle élevation du Discours. C'est ainsi que la Poësie est le Langage des Dieux, & que les Poëtes sont Sages. Merveille assez grande; & plus grande de ne l'avoir sû trouver dans *Homere*, ni dans *Virgile*, pour la rencontrer dans *Lucain*!

* Lucain *au IX. Livre de la* PHARSALE.

LET-

LETTRE

A Mr. LE MARECHAL

DE CREQUI.

JE vous envoye, Monſeigneur, la Lettre que vous m'avez conſeillé d'écrire au Roi, & que vous m'avez promis ſi obligeamment de lui rendre. Vous y verrez un profond Reſpect, & un Repentir ſincere d'une Faute qui ne m'eſt connuë que par la punition que j'en reſſens. Mon Châtiment ſeul me perſuade mon Crime: ſi je ne ſavois que le Roi ne châtie perſonne qui ne l'ait mérité, je ſerois encore à m'appercevoir que j'ai failli. Les mouvemens du Cœur font perdre à l'Eſprit la netteté de ſes Lumieres. Le Zéle que je me ſentois pour tout ce qui regarde le Roi, ne me laiſſoit pas croire que je le pûſſe offenſer. Un peu moins de Confiance à mon Zele, & plus de Précaution m'auroient fait demeurer en *France*, où j'aurois eu l'honneur de vous voir; ce qui eut fait le plus grand bon-

bonheur de ma Vie. Mais il faut s'accommoder à l'état où l'on se trouve, sans chercher une vaine consolation dans le souvenir d'une condition passée. Après tout, je ne saurois me dire fort malheureux : si la Fortune m'a ôté un peu de Bien, elle m'a fait faire une Epreuve glorieuse ; c'est de vôtre Amitié, Monseigneur, que je trouve aussi vive & aussi animée après vingt-cinq ans d'absence, qu'elle pourroit l'être si j'avois l'honneur de vous voir à tout moment.

Pour le conseil que vous me donnez de louër SA MAJESTÉ, vous me permettrez de ne le pas suivre. Vôtre Affection vous figure que je pourrois donner un tour à ses Louanges, qui ne lui déplairoit pas: mais je sai combien il est dangereux de louër un Prince, qui a plus de Goût & de Discernement, que ceux qui le louënt n'ont d'Esprit & de Génie. La plûpart des louanges sont grossieres, & elles dégoûtent ; affectées, elles déplaisent ; recherchées, elles ne conviennent pas assez au sujet : je serois tombé dans quelqu'un de ces inconveniens-là, & j'aime mieux ne louër point, que de louër mal. Il y a bien de la vanité à penser faire valoir des choses, qui se

font

font valoir pleinement par elles-mêmes: elles n'ont besoin que d'être nommées, pour faire leur impression sur les Esprits. Quand on en parle, je suis le premier à sentir les mouvemens qu'elles inspirent: mais je ne hazarde point des louanges, qui peut-être leur feroient tort; & je croi faire plus pour elles en évitant soigneusement de les gâter, que ne font les autres en cherchant curieusement à les embellir.

SUR LE GOUVERNEMENT DE JAQUES II.

STANCES IRREGULIERES.

Sans besoin & sans abondance,
J'oserois dire sans desirs,
Je vis ici, dans l'innocence,
Et d'un sage Repos je fais tous mes plaisirs.

Non, qu'une triste solitude,
Le silence, l'obscurité,
L'attachement à quelque sombre étude,
Puissent faire ma Volupté.

Je ne veux point cacher ma Vie,
Au Monde d'elle-même, elle ſe cache aſſez;
Par tout eſt la Retraite où ceſſe la folie
Des Paſſions, & des Soins empreſſés.

Au milieu de la Cour mon Ame retirée
Laiſſe le faux éclat d'une Pompe adorée,
Sans négliger les vrais appas,
De la Grandeur qui plaît & qui n'éblouït pas.

Là, d'un Eſprit ſain & tranquille,
Je me fais un plaiſir utile,
D'examiner & Vices & Vertus;
Mais par un changement notable,
Pour le Mal indulgent, pour le Bien équitable,
Je louë & ne cenſure plus.

Ici je ne voi rien d'auſtere
Dont le monde ſoit rebuté;
De ſoi-même important ſans beſoin de le faire,
On donne un air facile à ſon autorité.

Fineſſe, artifice, myſtere;
Détour, vaine ſubtilité;
Politique en choſe legere,
Ménagée avec gravité;
Soit à parler, ſoit à ſe taire,
Air de ſuffiſance affecté;
Tout cela paſſe ici pour ſottiſe, chimere,

Fau-

Fausse imitation de la Capacité.

Au tems que le travail se trouve nécessaire,
Il semble que jamais l'on n'ait connu plaisir;
Il semble que jamais on n'ait connu d'affaire,
Quand on rentre en commerce aux heures de loisir.
Ici l'on ne voit rien de cet art ordinaire,
Qui tient aux autres Cours nôtre espoir en langueur,
Ici l'on ne voit point le Ministre en colere,
Au refus que l'on fait ajoûter sa rigueur.

La Parole est inviolable;
Ce qui sert à la feinte, & compose la fable,
N'est rien que Son perdu dans le vague des Airs;
La Parole est ici solide & veritable,
Parmi les Vents elle passe les Mers,
Et porte son credit au bout de l'Univers.

On y manque pourtant, mais c'est dans la Menace,
Quand des Maux annoncés demeurent sans effets;
La Promesse est fidele à l'égard de la Grace,
On n'y manque jamais.

On voit de l'Ordre & jamais d'Avarice;
Le bien est fait quand il est mérité;
Sans rien devoir à l'aveugle caprice,

Vaine grandeur, molle facilité,
On voit par tout un Esprit de Justice,
Et nulle part de la Sévérité.

Sur le Jour de la Naissance de la Reine *.

STANCES IRREGULIERES.

LE bonheur le plus grand que goûte une Mortelle,
C'est de se voir au Trône & d'être la plus belle:
Tout ce que la Nature a de plus précieux,
Tout ce que la Grandeur a de plus glorieux,
Est pour la Reine un doux partage,
Comme un éclatant avantage;
Eh! pourquoi célébrer une Nativité,
Qui marque un An perdu de sa felicité?

O triste, ô facheuse pensée,
Que n'étes-vous d'ici chassée?
Que ne suit-on du tems un insensible cours
Sans jamais remarquer la suite de ses jours?

Dans nôtre plus grande Jeunesse;
Dans la fleur de nos plus beaux ans;
Tous

* Marie de Modene, *Epouse de* Jaques II.

Tous Pas qu'on fait, se font vers la Vieillesse,
Il n'en est point qui ne soient importans:
O triste, ô fâcheuse pensée,
Que n'étes-vous d'ici chassée?
Que ne suit-on du tems un insensible cours,
Sans remarquer jamais la suite de ses jours?

A ce fameux Jour de Naissance,
Qui donne à la Cour tant de soins,
Si la Reine pouvoit avoir un An de moins,
J'exhorterois chacun à la réjouïssance,
Et ne voudrois pas être exclus
De montrer un Essai de ma Magnificence;
Mais puis que ce Jour-là fait voir un An de plus,
C'est à ses Ennemis à faire la dépence.

Je hai cette Nativité;
Helas! pourquoi nous apprend-elle
Que la Reine a son tems comme nous limité?
Non, je la veux croire éternelle,
Je vois cette O DEA CERTE *,
Qui nous parut plus immortelle
Que la Déesse de Beauté.

Sortons, Madame la Duchesse,
Retirons-nous, fendons la presse,

 Et

* *Devise qu'on mit sur les Médailles frappées pour le Couronnement de la Reine.*

Et vous ferez demain à la Reine un Discours
Qu'on lui peut faire tous les jours.

COMPLIMENT

De Madame la Duchesse MAZARIN *à la* REINE.

LEs Vertus sans Appas ont un air trop sévére,
Les Appas sans Vertus ne sont que vanité,
L'ajustement est difficile à faire,
De l'extrême Sagesse à l'extrême Beauté:
Cette merveille extraordinaire,
Une si juste égalité,
Au monde ne se trouve guere;
On la voit pleinement en Vôtre Majesté.
Une Estime pure & sincere
N'entre point dans les droits de vôtre Qualité;
Et peut-être étes-vous la seule qu'on révére,
Sans égard à la Dignité:
Tout Hommage, Devoir, Service nécessaire,
S'éxige par le Rang & par l'Autorité;
Tous les Cœurs ont pour vous un respect volontaire,
Qu'ils vous rendent plûtôt qu'à Vôtre Majesté.

ECLAIR-

ECLAIRCISSEMENT

Sur ce qu'on a dit de la Musique *des* Italiens *.

ON m'a rendu de si méchans offices à l'égard des *Italiens*, que je me sens obligé de me justifier auprès des Personnes dont je desirerois l'Approbation, & apprehenderois la Censure. Je déclare donc qu'après avoir écouté *Syphace*, *Ballarini* & *Buzzolini* avec attention; qu'après avoir examiné leur Chant, avec le peu d'Esprit & de Connoissance que je puis avoir; j'ai trouvé qu'ils chantoient divinement bien : & si je savois des termes qui fussent au dessus de cette Expression, je m'en servirois pour faire valoir leur Capacité davantage.

Je ne saurois faire un Jugement assûré des *François*. Ils remuent trop les Passions: ils mettent un si grand desordre en nos Mouvemens, que nous en perdons la

* *Voyez les Réflexions* SUR LES OPERA. *Tom. III. pag.* 230.

la liberté du discernement, que les autres nous ont laissée pour trouver la sûreté de leur Mérite dans la justesse de nos Approbations.

La premiere institution de la Musique a été faite pour tenir nôtre Ame dans un doux Repos; ou la remettre dans son assiete, si elle en étoit sortie. Ceux-là sont loüables, qui par une Connoissance égale des Mœurs & du Chant, suivent des Ordres si utilement établis. Les *François* n'ont aucun égard à ces Principes: ils inspirent la Crainte, la Pitié, la Douleur; ils inquietent, ils agitent, ils troublent quand il leur plaît; ils excitent les Passions que les autres appaisent; ils gagnent le Cœur, par un Charme qu'on pourroit nommer une espece de Séduction. Avez-vous l'Ame tendre, & sensible? Aimez-vous à être touché? Ecoutez la *Rochoüas*, *Baumaviel*, *Duménil*, ces Maîtres secrets de l'interieur, qui cherchent encore la grace & la beauté de l'Action, pour mettre nos yeux dans leurs interêts. Mais voulez-vous admirer la Capacité, la Science, la Profondeur dans les choses difficiles; la Facilité de chanter tout sans étude, l'art d'ajuster la Composition à sa Voix, au lieu d'accommoder sa Voix à l'in-

l'intention du Compositeur; voulez-vous admirer une longueur d'haleine incroyable pour les Tenuës, une facilité de gozier surprenante pour les Passages? Entendez *Syphace*, *Ballarini*, & *Buzzolini*, qui dédaignant les faux Mouvemens du Cœur, s'attachent à la plus noble partie de vous-même, & assujettissent les Lumieres les plus certaines de vôtre Esprit.

A MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS.

SONNET.

PASSER quelques heures à lire,
Est mon plus doux amusement;
Je me fais un plaisir d'écrire,
Et non pas un attachement.

Je perds le goût de la Satire;
L'Art de loüer malignement,
Cede au secret de pouvoir dire
Des Vérités obligeamment.

Je vis éloigné de la *France*

Sans Besoin & sans Abondance,
Content d'un vulgaire destin:

J'aime la Vertu sans rudesse,
J'aime le Plaisir sans molesse,
J'aime la Vie, & n'en crains pas la fin.

SUR LES
VAINES OCCUPATIONS

Des Savans & des Controversistes.

STANCES IRREGULIERES.

JE voudrois que l'Ignorance,
S'exposât moins hardiment;
Je voudrois que la Science
Se montrât discretement,
Avec moins de suffisance
Et plus de discernement.

Vieillir crasseux sur un Livre,
C'est être mort en vivant;
Pour le tems où tu dois vivre,
Sois plus Sage que Savant.

Peut-on passer tout son âge

Dans une Profeſſion,
Qui met ſon ambition
A rétablir un Paſſage;
Et ſouvent gâte l'Ouvrage
Par la reſtitution?

On diſpute ſi *Neptune*,
A la BARBE *bleuë*, ou *brune*;
S'il ne feroit pas plus beau,
De la faire *couleur d'eau*.

Un Critique ſedentaire,
Occupe tout ſon loiſir
A rendre une choſe claire,
Qui ne fait aucun plaiſir.

Que *Heinſius* trop avide,
Pour ſes NOTES ſur *Ovide*,
Ait devoré tout confus,
Huit cens Volumes & plus *:

Du vieil Habit de *Carthage*,
Des Philoſophes porté,
Si nos Moines ont l'uſage,
Quel fruit! quelle utilité!

* *M.* Heinſius *a dit à Mr. de* St. Evremond, *qu'il avoit lû plus de huit cens Volumes, pour faire ſes* NOTES *ſur* Ovide.

O personnes fortunées
Comme on voit Madame *Herval*,
Que laissent les destinées
Dans un repos sans égal,
N'entendant en cent Années,
Ni *Perse*, ni *Juvenal*!

Que ces gens ont bonne grace
Qui vont en chaque maison,
Pleins de *Terence* & d'*Horace*,
En parler hors de saison!
Ils ne font point de visite
Sans chercher des Auditeurs,
Qui leur fassent un mérite,
De celui des vieux Auteurs.

Un Esprit sec & sterile,
Sans fonds & sans agrément,
Sous *Homere* & sous *Virgile*,
Se cache fort prudemment;

Mais en quittant leur génie,
Lors qu'au sien il est rendu,
Quand il perd leur compagnie,
Tout son mérite est perdu.

Pourquoi lasser une presse,
D'Ecrits de Religion?
Voit-on de Prêche & de Messe,

Fi-

Finir la division?

La TRADITION résiste
Au plus fort Controversiste;
Et sans l'Emploi du DRAGON,
Personne aujourd'hui n'ignore,
Que subsisteroit encore,
L'ECRITURE à *Charenton*.

De Meaux, *Arnaud* & *Nicolle*,
Par Ecrit & par Parole,
Ne venant à bout de rien;
On ne voulut plus attendre,
Et *Louvois*, comme *Alexandre*,
Coupa le Nœud Gordien.

La Raison honnête & bonne,
Civile à toute personne,
Ne prenoit point de parti;
L'Interêt par son amorce,
Et le Pouvoir par la force,
Sans son aide ont converti.

La Conscience trompée,
Des Droits de ces grands Édits
Que l'on respectoit jadis
Tomba sous ceux de l'Epée.

Par-là nous voyons sa Foi,

En d'autres Pays errante ;
Dans le ſien toûjours tremblante,
Aux moindres Ordres du Roi.

L'interêt d'une autre Vie,
Nous oblige à ſonger qu'il faut mourir un jour,
Sans défendre à nôtre envie,
Les plaiſirs innocens de ce mortel Séjour.

Des Biens dont la Terre abonde,
Qui peut jouïr en ſanté ;
Celui d'une Paix profonde,
Qui la douceur a goûté ;
A comme un gage en ce Monde,
De l'heureuſe Eternité.

Quel beſoin de Jouïſſance,
En adorant de beaux Yeux !
Un Amour ſi précieux,
Lui-même eſt ſa recompenſe.

Ajoûtons pour être mieux,
Dans cet Etat d'innocence,
Que des Vins délicieux,
Nous ſont arrivés de *France*.



SUR LA MORT
DE Mr. LE PRINCE,
& ſur ſon CATAFALQUE*.
STANCES IRREGULIERES.

QUE vous ſervent, CONDE', ces Tableaux de Batailles?
Que vous ſert ce pompeux Orgueil
De Pavillons & de Murailles?
Ce Chef-d'œuvre nouveau de triſteſſe & de deuil;
Tout ce grand art de Funérailles,
CONDE', que vous ſert-il dans le fond du Cercueil?

Des célébres *Condoms* les ORAISONS FUNEBRES,
Ne perceront point vos ténébres;
Les Eloges des *Bourdaloûs* †,
Helas! n'iront point juſqu'à vous.

Q 7 Vous

* *Le Prince de* Condé, *mourut le 9. de Decembre 1686.*

† *Le Pere* Bourdaloüe, *Jeſuite, Prédicateur ordinaire du Roi, a fait l'*ORAISON FUNE'BRE *du Prince de* Condé. *Il mourut le 13 de Mai 1704.*

Vous n'étes qu'une belle idée
En nos cœurs encore gardée;
Tout l'Etre qui vous reste est nôtre propre Bien,
Hors de nous vous n'étes plus rien.

O Mort, ô funeste puissance,
Qui pourra résister à ton cruel effort?
La Valeur n'a point de défence;
Le Sang qu'on respecte si fort,
Ce Sang t'oppose en vain l'honneur de la Naissance:
Tout se confond à ton abord;
Le Savoir & l'Intelligence
De la Stupidité trouvent le même sort.
O Mort, ô funeste puissance,
Qui pourra résister à ton cruel effort?

Quand d'une affection aujourd'hui peu commune
CONDE', l'on s'attachoit à toi;
Et qu'on se faisoit une loi
De suivre ta Vertu plûtôt que sa Fortune,
On trouvoit un charme au devc
Et qui servoit le mieux rencontroit son salaire
Dans l'avantage de bien faire,
Et dans le plaisir de te voir.

Quelle est, quelle est ta Recompence,
D'avoir causé la décadence

Du

Du grand & vaste Etat qui tenoit l'Univers
Dependant de sa grace, ou chargé de ses fers *?
Quel fruit dans le Tombeau d'avoir contre la *France*,
Qui n'attendoit pas ce revers;
Par cent & cent Combats divers
Des *Flamands* abattus protegé l'impuissance?

Ne nous engageons point au Recit des Combats;
La tristesse & le deuil ne le permettent pas:
D'ailleurs celui qui pût aquerir tant de Gloire,
Haïssoit le discours de ses fameux Exploits;
N'importunons point sa Mémoire,
Comme on importunoit sa Personne autrefois.
Le premier des Héros en merveilles étranges †
Au bien d'être loué mit son plus doux espoir:
CONDE', qui mérita d'aussi grandes louanges
N'en voulut jamais recevoir.

Telle de leurs Esprits étoit la ressemblance,
Telle de leurs Exploits étoit l'égalité,
Que Nature eut perdu sans cette difference
Le plaisir qu'elle prend dans la diversité.

Son Ame finement trompée
D'un tour ingénieux quelquefois se flatoit;
A peine la Louange étoit dévelopée,
Que

* L'Espagne. † Alexandre.

Que l'air de vanité soudain le rebutoit.

Sensible à tout Plaisir, Ennemi de tout Crime,
Souvent fier; jamais orgueilleux:
Charmé du grand & du sublime;
Ennemi du faux Merveilleux.

La Gloire, le Repos, la Grandeur, l'Innocence
Etoient à *Chantilly* dans un parfait accord;
Les Talens opposés quittant leur répugnance
Commençoient à former entr'eux un doux rapport.

Toute sorte de Connoissance;
Tout Ouvrage étoit du ressort
De cette vaste Intelligence:
Mais, helas! le foible support
Qu'une si haute suffisance
Contre l'attaque de la Mort!
Tout finit, tout finit: CONDE' laisse une vie
Des Héros les plus grands, ou l'Exemple, ou l'Envie.

A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

HORACE amoureux de son Bois
Et de sa petite Campagne,

S'é-

S'écrioit, d'un ton Villageois,
O Champs, que la paix accompagne,
Quand pourrai-je vous voir & goûter à loisir
D'un sejour innocent le tranquille plaisir!
Puis que vous m'ordonnez, *Hortence*,
De vous parler des Champs, voici ce que j'en pense.
Le sejour en est assez bon,
Lors que l'on trouve Compagnie,
Dans une agréable Maison
De toutes choses bien fournie:
Et tel est maintenant *Windsors*,
Où tout me plaît, où tout abonde,
Où je lis, je bois, mange, dors,
Et vois à mon réveil *la plus Belle du Monde.*
Mais dès que vient le mauvais tems
Windsor est bien sujet aux Vents:
Déja la Nature malade
Rend le plaisir des Champs bien fade,
Nous voyons les Feuilles tomber,
Et le Verd à nos yeux prêt à se dérober.
Pour cette lugubre Verdure
D'Ifs, de Lauriers, Houx & Sapins,
Dont la couleur tout l'hyver dure,
Que les faux Curieux en ornent leurs Jardins:
Je ne veux durant la froidure
Que de grands Feux & de bons Vins.

Re-

Retournons à la bonne Ville
En toutes choses si fertile :
Voyons les Huitres arriver,
Voici le Mois qu'il faut crever *.

A LA MEME.

QUand je songe au respect que j'eûs toûjours pour vous,
Je ne puis deviner d'où vient vôtre courroux :
Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? quel peut être le Crime,
Qui contre un Serviteur fidèle vous anime?
Autrefois j'étois caressé,
Vous me consultiez sur l'Etude ;
Maintenant vôtre Esprit blessé
Vous fait dire d'un ton bien rude,
„ Allez, allez à d'autres gens
„ Porter *Honnête-homme* & *Bon-sens*,
„ Jargon aux *François* ordinaire,
„ Que les Savans n'approuvent guere :
„ Allez avec vôtre fausset
„ Chanter les Airs du vieux *Boisset* ;
„ Et lors que vous serez à table

„ Plus

* *C'est à dire le Mois de Septembre. Voyez la Table des Matieres du dernier volume au Mot crever.*

„ Plus dégoûté que délicat,
„ Ne voyez servir aucun plat,
„ Que vous ne trouviez détestable;
„ Ou dont vous ne mangiez au moins à contre cœur
„ Si l'on n'en mangeoit pas chez vôtre Commandeur*.
„ Puissiez-vous conserver pour vôtre pénitence
„ Toûjours le Goût François, sans jamais être en *France!*

Surpris du mauvais traitement,
Je cherchois inutilement
Ce qui m'attiroit tant d'injure;
Lors qu'à la fin par avanture,
M'étant tourné vers un Miroir;
Où Loupe & Rides se font voir,
Où j'ai peine à souffrir moi-même mon Image,
Je me suis dit avec douleur;
On n'est point innocent avec un vieux Visage,
Dont les traits effacés font peur;
Vieillard, ne cherche pas ton Crime davantage.

* *Le Commandeur de* Souvré.



DIA-

DIALOGUE.

SAINT-EVREMOND, MORIN.

SAINT-EVREMOND.

TOUT est perdu, *Morin*, la maudite MARQUISE*,
Si Dieu n'y met la main, va vous mettre en chemise,
On n'oseroit parler de Bassete un moment,
Tout est *Lune*, *Soleil*, *Cercle*, *Orbe*, *Firmament*.

MORIN.

Ze n'entens plus que des Sornettes:
Que veut-on avec ces Planettes,
Qui vont ruiner la Banque? on verra ce que c'est
De n'avoir plus de Banque, & de quel interêt.....

SAINT-

* *Mr. de* St. Evremond *écrivit ce* Dialogue *dans le tems que les* ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES *de Mr. de* Fontenelle *commençoient à paroître. Madame* Mazarin *étoit charmée de cet Ouvrage: elle en faisoit le sujet ordinaire de la Conversation, & affectoit même de se servir de quelques termes d'*Astronomie *devant* Morin, *le plus ignorant de tous les hommes.*

SAINT-EVREMOND.

Pour moi je n'ai pas vû faire grande fortune
Dans le commerce de la Lune.

MORIN.

Cette belle Dusseſſe à qui l'on fait la Cour,
Pourroit bien s'en trouver Madame d'Arzent-
court.
Quand ze voi préferer tant de folles Planettes
A de bonnes Baſſetes,
Z'ai fort meſſante opinion.....
Ecoutez, ze vous prie; un peu d'attention;
Ze vais vous racouter une ſoſe plaiſante:
Ze me trouvois hier dans mon Humeur zoüan-
te,
Quoi que pourtant mon œuil me fit un peu de
mal,
Zetons pour de l'Arzent, n'eſt pas un ſanze
égal,
Ainſi ze ne voulois de Zetons, ni de Fiſſes,
Ni même zoüer fort long-tems:
Pas long-tems, dit Madame, *ignorez-vous les
Fixes*,
*Qui n'achevent leur tour qu'en vingt-&-cinq mil-
le ans?*
Oui vingt-&-cinq mille ans, j'aime telle repriſe.

SAINT-EVREMOND.

Liſez une fois la MARQUISE,
Et rien ne vous étonnera.

De

De tout ce que l'on vous dira.

MORIN.

Z'ai perdu ma premiere Femme,
Z'ai perdu deux fois tout mon Bien;
Z'ai perdu quinze fois le Valet & la Dame;
(Mylord *Douvre* en étoit,& n'en sait encor rien,)
Malade un mois plus que personne,
Zuzez par-là si ze m'étonne.

SAINT-EVREMOND.

Ces *vingt-&-cinq mille ans* vous surprennent un peu.

MORIN.

Ne connois-ze pas bien que cela n'est qu'un zeu?
Madame *Mazarin* aime un conte pour rire:
Ecoutez, la suite est bien pire.

SAINT-EVREMOND.

Est-ce un fâcheux évenement?

MORIN.

Assez fâsseux assûrément:
La Banque perdoit tout, nos deux Sacs étoient vuides;
Tout est en mouvement, & *les Cieux sont fluides*,
Dit un Impertinent, à quatre pas de moi:
Si ze n'avois été dans la Maison du Roi *,

Ze

* White-hall.

Ze vous puis assûrer que sa Liqueur Céleste
Me l'eût payé de reste.

SAINT-EVREMOND.

Vous êtes à ce conte assez maître de vous.

MORIN.

Il est des Lieux sacrés où l'on fait filer doux.

SAINT-EVRMOND.

Mais cela se faisoit par ordre de Madame.

MORIN.

Ze m'en apperçûs bien, & z'ouraseois dans l'ame,
D'entendre certains mots de Conzuration,
Que l'on donne aux Sorciers dans leur communion;
Essentric, *Paralac*, d'autres Mots effroyables.....
Pour moi ze n'aime pas le commerce des Diables.

SAINT-EVREMOND.

Vous a-t-on point nommé quelques-uns des Sorciers?

MORIN.

L'on en nomma beaucoup; voici les deux premiers,
Si ze m'en souviens bien; *Sistême* & *Tolomée*:
Z'ai connu le dernier quand on zoüoit POMPE'E,
Floridor l'a représenté;

Aussi

Aussi n'en fus-ze pas beaucoup épouvanté.
Un vilain *Copernic*, leur Cheval de Bataille,
Venoit à tout moment interrompre la Taille:
Les *Thico*, les *Brahé* se mettoient sur les rangs;
D'autres par ci par là, Sorciers moins importans.
Moi! ze ne suis pas plus escrupuleux qu'un autre,
Manzeur de Crucifix, diseur de Pate-nôtre;
Mais nous sommes Chrétiens, & zamais de tels Noms,
Ne devroient, ce me semble, entrer dans nos Maisons.
Vous riez; croyez moi, que sur sose pareille
Il seroit assez bon de voir Monsieur d'*Aubeille* *.
Z'avoûrai fransement que z'étois Libertin
Avant que d'être Epoux de Madame *Morin*:
Auzourd'huï ni *Voisin*, ni *Saze*, ni *Marquise*;
Comme un simple Bourzeois ze m'en vais à l'Eglise;
Ze fais avant le Zeu le Signe de la Croix,
Et si ze n'ai zamais pû gagner une fois.
Contre la Banque & moi la Mazie est bien forte!
Mais cela reviendra; nous perdons, il n'importe,
Ze me suis vû plus mal, ze me suis vû plus bas.
Comme ze vous disois, ze ne m'étonne pas.

SAINT-EVREMOND.

Monsieur, Monsieur *Morin*, souffrez que je vous die, Que

* *Jesuite; Aumônier de Mr. de* Barillon.

Que ces étranges Mots, sont Mots d'Astronomie.

Madame *Mazarin* nous interesse tous
Dans l'ardeur dont elle est éprise
Pour cette nouvelle *Marquise*;
Et je n'y pers pas moins que vous.
Vous perdez à toute reprise,
Et je pers du Dîner le plaisir le plus doux.
Pendant que nôtre *Terre roule*;
Que la *Lune est en mouvement*;
Que le *Ciel est fluide* & coule;
Qu'*à l'entour du Soleil tout tourne incessamment*,
Nous ne fessons aucune Poule*,
Et le Doyen se plaint de ce grand changement.

MORIN.

Personne ici ne s'interesse
Plus que moi pour nôtre Dussesse,
Belle, aimable, de grand esprit!
Que n'en avez-vous pas écrit!
Aussi, faut-il une Cuisine?
(Dont ma Femme est assez sagrine:)
Faut-il ou Pizeon, ou Lapin?

* *Monsieur* Sommarés *Doyen de* Guernezey *&* *Chanoine de* Windsor, *chez qui Madame* Mazarin *logeoit quand la Cour étoit à* Windsor, *avoit accoûtumé de dire lors qu'il avoit bien bû*: j'ai bien fessé mes Poules aujourd'hui.

A-t-on besoin d'une Poularde,
De quelque Perdrix qui se larde?
Qu'on aille vîte, sez Morin:
Cependant quand on voit Madame,
Madame rit, Madame pâme:
Venez, Messieurs, venez tous voir,
Quel visage a Morin ce soir:
Quel teint! voyez, je vous en prie;
Ma foi c'étoit Apoplexie:
Songez, Morin, au Testament,
J'aime fort qu'un mourant me laisse;
Dépêchez-vous, car le tems presse,
Morin, vous pourriez bien mourir subitement.
Voilà toute la récompense,
De mes Honnêtetés & de ma Complaisance,
Qui va souvent jusques au cas
De voir passer sa Carte & ne la prendre pas.
A propos de nôtre Mazie......

SAINT-EVREMOND.

Ce n'est Magie aucunement.
Ce sont termes d'Astrologie.

MORIN.

Vous m'obligez sensiblement:
L'Astrolozie est bonne aux Pastres,
Propres à regarder les Astres;
Qu'on n'attende pas de *Morin*
Pour observer le Ciel qu'il se leve matin.

Ze fai gouverner une Banque;
Tenir Maifon où rien ne manque;
Au moindre mal avoir fez moi
Trois Médecins comme le Roi;
Non pas de ces Coureurs de Province en Province;
Ze voi le Docteur *Lower* *, & fuis malade en Prince.
La Lecture n'eft pas mon fait;
Un autre en fera fatisfait:
Mais qu'on s'informe, que l'on fache,
De *Gautier* †, de Madame *Harrache* ‡,
Lequel ils eftiment le plus
De *Morin* ou de *Voffius*.

SAINT-EVREMOND.

De Savans aujourd'hui toute la Terre abonde;
Mais il n'eft qu'un *Morin* au Monde.

* *Fameux Médecin.*
† *Marchand de Vin.*
‡ *Femme d'un Orfévre François.*

A MONSIEUR LULLI.

A *Lulli* feul le Monde eft redevable
De l'OPERA dont on eft enchanté;
Rome n'a rien qui lui foit comparable

Et tout *Venise* en eſt déconcerté.
Il nous reduit à chercher dans la Fable
Un Demi-Dieu dont le charme eſt vanté;
Là ſon *Orphée* à jamais vénérable,
Demande au Ciel pour ſa felicité,
Que par *Lulli* ce Maître inimitable
Soit ſon mérite & décrit, & chanté.
Si ce qu'on dit d'*Orphée* eſt veritable
Il ſût fléchir une Divinité
Juſques alors trouvée inéxorable:
A ſon retour du lieu tant redouté
Et l'Ours affreux & le Tigre implacable
Se dépouilloient de leur ferocité:
L'Arbre qu'on vit le plus inébranlable,
Perdant alors ſon immobilité,
Suivoit *Orphée*; à ſon Chant lamentable,
Il n'étoit plus d'inſenſibilité.
L'accent plaintif d'un Amant miſerable,
Par les Echos tendrement répété,
A ſa douleur rendoit tout pénétrable,
Un deuil lugubre avoit tout infecté;
L'air du malheur rendu communicable
De ſa noirceur avoit tout attriſté;
Tout s'affligeoit avec l'inconſolable
On t'auroit vû bien plus de fermeté
Que n'eut *Orphée* en ſon ſort déplorable;
Perdre ſa Femme eſt une adverſité,

Mais

Mais ton grand Cœur auroit été capable
De ſupporter cette calamité.
En tout, *Lulli*, je te tiens préferable;
Et chaque jour qu'on a repréſenté,
N'as-tu pas fait choſe plus incroyable
Que le Miracle en mes Vers raconté?
Lors qu'il te plaît, un Rocher pitoyable
Se fond en pleurs malgré ſa dureté;
Le Vent te prête un ſilence agréable,
Des fiers Torrens le cours eſt arrêté:
Lors qu'il te plaît, un Sommeil favorable
Donne aux tourmens le repos ſouhaité;
Et qui poſſede une douceur aimable
Eſt, ſi tu veux, auſſi-tôt agité.
Dans nos Périls vient un Dieu ſecourable;
De nos Pechés un autre eſt irrité;
Pluton te ſert de ſon Gouffre effroyable;
Les Cieux ouverts ſelon ta volonté
Nous laiſſent voir le Palais adorable,
Où *Jupiter* regne en ſa Majeſté.
D'*Orphée* & de *Lulli* le mérite eſt ſemblable,
Je trouve cependant de la diverſité
Sur un certain ſujet aſſez conſiderable:
Si *Lulli* quelque jour deſcendoit aux Enfers
Avec un plein pouvoir de graces & de peines,
Un jeune Criminel ſortiroit de ſes fers,
Une pauvre *Euridice* y garderoit ſes chaînes.

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

JE ſuis trop diſcret, pour vous demander des Approbations, & vous étes trop judicieuſe pour m'en donner: mais comme le chagrin de l'humeur ſe mêle à l'exactitude des Jugemens, je vous ſupplie, Madame, que je ne ſois pas cenſuré généralement ſur tout ce que je dis, ni condamné ſur tout ce que je fais. Si je parle, je m'explique mal: ſi je me tais, j'ai une penſée malicieuſe: ſi je refuſe de diſputer, ignorance: ſi je diſpute, opiniâtreté ou méchanté foi: ſi je conviens de ce qu'on dit, on n'a que faire de ma Complaiſance: ſi je ſuis d'une opinion contraire, on n'a jamais vû d'homme plus contrariant. Quand j'apporte de bonnes Raiſons, Madame hait les Raiſonneurs: quand j'allegue des Exemples, c'eſt ſon averſion: ſur le paſſé je ſuis un faiſeur de vieux Contes; ſur le préſent on me met au nombre des Radoteurs; & un *Pro-*

phete

phete Irlandois * seroit plûtôt crû que moi sur l'avenir.

Comme toutes choses ont leur tems, la Conversation finit & le Jeu commence, où si je pers, je suis une Dupe; si je gagne, un Trompeur; si je quitte, un Brutal. Veux-je me promener? j'ai l'inquietude des Jeunes-gens: le Repos est un assoupissement de ma Vieillesse. Que la Passion m'anime encore; on me traite de vieux Fou: que la Raison regle mes Sentimens, on dit que je n'aime rien, & qu'il n'y eut jamais d'indifference pareille à la mienne. Les contraires me sont également desavantageux: pensant me corriger d'une chose qui vous a déplu, j'en fais une autre opposée, & je ne vous déplais pas moins. Dans la situation où je suis, j'ai appréhension de faillir, je meurs de peur de bien faire: vous ne me pardonnez aucun tort, vous me haïssez quand j'ai raison; & je me trouve assez malheureux pour m'attirer souvent vôtre haine.

Voila, Madame, les traitemens ordinaires que je reçois: voila ce qui m'a fait desirer vôtre absence. Mais pour compter trop sur vos Chagrins, je n'ai pas songé

* *Voyez ci-dessus*, Tom. II. *pag.* 219.

aſſez à vos Charmes, ni prévû que le plus grand des malheurs devoit être celui de ne vous point voir. J'ai pû vous dire les maux que je ſouffre auprès de vous : ceux que je ſens, lors que j'en ſuis éloigné, ne s'expriment point. Ma douleur eſt au deſſus de toute expreſſion :

*Non je ne parle point, Madame, mais je meurs**.

J'ai fini ma Lettre en mourant; mais les Vers ont un charme pour faire revivre ceux que vous faites mourir. La premiere choſe que je fais, Madame, c'eſt de vous ſupplier d'avoir un peu moins de rigueur pour moi, dans la nouvelle vie que je vais mener auprès de vous. Partagez la ſévérité de vôtre Juſtice; qu'il en tombe une partie ſur Monſieur de *Villiers*; que *Dominé* n'en ſoit pas exemt; que la bonne *Lot* n'en ſauve pas la régularité de ſes égards domeſtiques; que les Princes & les Mylords ſoulagent quelquefois la Nobleſſe, & qu'enfin, Madame, je ne ſois pas ſeul à reſſentir vos coleres, pour aſſûrer des douceurs & des honnêtetés aux autres:

Re-

* Corneille.

Revenez cependant, soit douce, soit cruelle,
Vous reviendrez toûjours du Monde la plus belle,
Et dûssiez-vous encor contre moi vous aigrir,
J'aime mieux vous voir & souffrir.

Sur la Verdure qu'on met aux Cheminées en Angleterre.

FAut-il avant que la Nature
Ait chassé de l'Hiver la froide obscurité,
Mettre au Foyer une Verdure
Qui tiendroit lieu de glace au milieu de l'Eté?
Frais Ornement de Cheminée,
Vous vous précipitez un peu;
Retournez au Marais, Herbe, où vous étes née
Et jusqu'au mois de Juin laissez regner le Feu.
Perdre le goût de l'Huitre & du Vin de *Champagne*,
Pour revoir la lueur d'un débile Soleil,
Et l'humide beauté d'une Verte Campagne,
N'est pas à mon avis un bonheur sans pareil.
La faveur de la *Marne*, helas! est terminée,
Et nôtre Montagne de *Reims*
Qui fournit tant d'excellens Vins

A peu favorisé nôtre goût cette Année.
O triste, ô pitoyable sort!
Faut-il avoir recours aux Rives de la *Loire*,
Ou pour le mieux au fameux *Port*
Dont *Chapelle* nous fait l'histoire *:
Faut-il se contenter de boire
Comme *tous les Peuples du Nord*?
Non, non, quelle heureuse nouvelle!
Monsieur de *Bonrepaux* arrive, il est ici;
Le *Champagne* pour lui toûjours se renouvelle,
Fuyez *Loire*, *Bourdeaux*, fuyez *Cahors* aussi.

* *Voyez le* VOYAGE DE BACHAUMONT & LA CHAPELLE.

DIALOGUE

Sur l'Absence de Madame MAZARIN, *qui étoit partie de* Windsor *pour aller à* Londres *avec Monsieur de* BONREPAUX.

SAINT-EVREMOND, MONSIEUR L'AMBASSADEUR *.

SAINT-EVREMOND.

CHACUN abandonné purement à lui-même,
Sent un Besoin secret qu'il ne peut exprimer.

MR.

* *Mr. de* Barillon.

MR. L'AMBASSADEUR.

On a besoin de ce qu'on aime;
Par ce *Besoin secret* c'est assez la nommer.

SAINT-EVREMOND.

Elle est partie, elle s'en est allée,
Elle a laissé sa Maison désolée.

MR. L'AMBASSADEUR.

Objet si cher, si précieux
Qui vous retient éloigné de nos yeux!

SAINT-EVREMOND.

Celui qui couvriroit les plaines azurées
De cent & cent Vaisseaux divers,
Qui tient nos Côtes assûrées,
Et conduit sagement le Commerce des Mers *;
Seroit-il devenu Pirate,
Ce Maître de nos Matelots,
Pour enlever d'ici le seul Bien qui nous flate,
Et le commettre ensuite à la merci des Flots?

MR. L'AMBASSADEUR.

Où va de vos soupçons l'injuste extravagance?
Plus on auroit d'amour on auroit d'innocence;
Par un excès de zele, à force de servir,
Par cette même violence

* *Mr. de* Bonrepaux *étoit Intendant de la Marine.*

Qu'on emporte le Ciel, on ſonge à la ravir.

SAINT-EVREMOND.

Eſt-ce que ſon Epoux auroit quitté la Terre
Pour aller plaider dans les Cieux,
Et mettre en Jugement le Maître du Tonnerre,
Afin d'être payé du Service pieux
Rendu dans une ſainte Guerre
Que fit à tout plaiſir ſon Eſprit ennuyeux?

MR. L'AMBASSADEUR.

„ Je vivrai, *dit l'Epoux*, en dépit de l'envie;
„ La bonne Juſtice, aux dépens
„ De ma Femme & de mes Enfans,
„ Me rendra des Arrêts tout le tems de ma vie:
„ Le Procès eſt de Droit Divin;
„ Le Ciel nous a laiſſé toute choſe en diſpute;
„ C'eſt ſon Ordre que j'éxecute,
„ Et l'Accommodement vient de l'Eſprit malin.

SAINT-EVREMOND.

Ah! que de vains diſcours! elle s'en eſt allée,
Et laiſſe trop long-tems ſa Maiſon déſolée.

MR. L'AMBASSADEUR.

J'y vais le matin & le ſoir
Sans eſperance de la voir,
Ni d'en apprendre des nouvelles;
Mais on remarque en toutes parts

L'im-

L'impreſſion de ſes regards,
Et tout luit des rayons qu'elle a laiſſés chez elle.

SAINT-EVREMOND.

Je vais entendre ſes Oiſeaux
Qui d'un chant douloureux ſe plaignent de l'abſence;
Leur triſteſſe a remis la douce Jouïſſance,
Et les Nids commencés à des Printems nouveaux.
Filis * en ſa petite cage
Se contente de ſon ramage,
Et garde au bonheur du retour
Son prélude & ſon air, pour chanter ſon Amour.
La bonne & fidele Doüairiere,
Triſte d'un Mari mort, & d'un Epoux vivant †,
Dans ce tems ennuyeux qu'elle n'a rien à faire,
Viſite Chapelle & Convent.
La *Signora* ‡ toute affligée,
Toute en deſordre, négligée,
N'a que faire de ſes Appas,

* *Serin de Madame* Mazarin.
† *Femme de Chambre de Madame* Mazarin, *qui croyant que ſon Mari étoit mort, ſe maria en ſecondes Nôces, & dont le premier Mari revint après la mort du ſecond.*
‡ *Femme de Chambre Eſpagnole nommée* Iſabelle.

Dit-elle, où Madame n'eſt pas.
„ Eſt-ce donc pour être ſi belle
„ Que *Sara* preſque en Demoiſelle
„ Aujourd'hui ſuit Madame & par monts & par vaux;
„ Et qu'*Iſabelle* abandonnée.
„ Demeure ici comme enchaînée
„ A prendre ſoin des Chiens, des Guenons, des Oiſeaux?
J'entendis ce petit murmure,
(Jaloux effet de zéle & d'amitié:)
Si l'on ſavoit ce que chacun endure
Peut-être en auroit-on pitié.
Milon affranchi de ſa Meſſe
Et du ſoin d'aller à confeſſe,
Paſſe le Dimanche en repos:
Les autres jours de la Semaine
Le triſte Aumônier ſe promene,
Songeant à dix ou douze mots
Qu'au reveil de la *Souveraine* *
Il diſoit aſſez à propos,
Et qui nous tenoient en haleine
Attendant *Voſſius* des Doctes le Héros.
Depuis ce dur départ ſi funeſte à *La Chine*
Plus de Tableaux ſans ombre; adieu cet Art divin

Qui

* *Madame* Mazarin.

Qui rendroit, nous dit-on, d'une humeur bien chagrine
Appelle, s'il vivoit, & *Raphaël d'Urbin*.
Adieu ce curieux langage,
Qui de *Londres* fait un Village,
De *Rome* & de *Paris* à peine des Hameaux;
Qui traite de grossier Ouvrage
La structure de nos Châteaux,
Voulant faire admirer des Maisons d'un étage
Construites à *Nanquin* de Canne & de Roseaux.
Fameux par mille exploits de sa dent meurtriere,
Chop, qui fut si terrible en sa verte saison,
Qui du *François* armé * sût braver la colere,
Le *Batave* effrayé † chassa de la maison;
Déchira le bien-aimé Frére
Du plus digne Héros qui fut sur l'horison §;
Qui répandit le sang de *Chipre* originaire)(;
Qui d'une brillante façon
D'un brio tout extrôrdinaire,
D'un intrépide coraçon
Attaqua le grand Ministere,
Qui mit l'*Espagne* à la raison ¶:

Chop

* *Monsieur de* Barillon.
† *Monsieur* van Beuning.
§ *Mr. de* Canaples, *Frére de Mr. le Marêchal de* Crequi.
)(*Le Prince* Philippe *de* Savoye.
¶ *Le Comte de* Castelmelhor.

Chop maintenant déchû de sa gloire premiere,
Mord à peine un petit Garçon,
Et s'il ne vous revoit sa Valeur sanguinaire
Se changera, Madame, en douceur de mouton.
La Cuisine aussi peu salie
Qu'une Chambre de lit polie,
La Cuisine autrefois qui fumoit nuit & jour,
Pourroit bien rafraîchir les Vins de cette Cour.

MR. L'AMBASSADEUR.

Mêlez à vôtre Amour la Cuisine & la Table,
Faites du Chien qui mord un éloge admirable;
Chacun à sa maniere explique ses besoins;
Mais une passion plus pure
Pour le Chef-d'œuvre de Nature,
Auroit dû vous porter à de plus dignes soins.

SAINT-EVREMOND.

Monsieur l'Ambassadeur parlera comme un Livre
Du mal qui nous fait soûpirer;
Mais son Cœur jamais ne se livre
Au tourment qu'il veut figurer:
Un malheureux dont l'Esprit est moins libre
Se tait, & ne sait qu'endurer.

Fin du Tome Quatriéme

T A-

TABLE

Des Matieres principales contenues dans le quatriéme Tome.

On a mis une *n*. pour marquer que les Chiffres ſe rapportent aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.

A.

B.

M.

S.

V.

W.

F I N.

